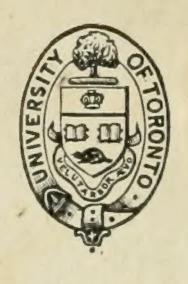



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR AEVO



LIEUTENANT

MARCEL ÉTÉVÉ

Lettres d'un Combattant

(AOÛT 1914 - JUILLET 1916)

" MÉMOIRES ET RÉCITS DE GUERRE "

CETTE Collection a pour but de présenter au public, sous une forme vivante et fidèle, tous les aspects de la Grande Guerre. Elle fait appel à tous ceux qui, ayant pris part aux événements les plus intéressants, seront capables de les raconter dans un bon langage, donnant l'impression de la vie. A côté des ouvrages historiques proprement dits, elle révélera la physionomie même si diverse en chacun de ses moments, et sur les différents fronts, de l'héroïque épopée actuelle.

GASTON RIOU : *Journal d'un simple soldat.*

○ ○ ○

MAURICE GENEVOIX : *Sous Verdun.*

○ ○ ○

JEAN LÉRY : *La Bataille dans la Forêt.*

○ ○ ○

VICTOR BOUDON : *Avec Charles Péguy.*

○ ○ ○

LOUIS-L. THOMSON : *La Retraite de Serbie.*

○ ○ ○

JEAN RENAUD : *La Tranchée Rouge.*

○ ○ ○

JOHN MORSE : *Un Anglais dans l'Armée Russe.*

○ ○ ○

MARCEL NADAUD : *En Plein Vol.*

○ ○ ○

JACQUES DIETERLEN : *Le Bois Le Prêtre.*

○ ○ ○

PIERRE-MAURICE MASSON : *Lettres de Guerre.*

○ ○ ○

PIERRE DE KADORÉ : *Mon Groupe d'Autos-Canons.*

○ ○ ○

CAPITAINE CANUDO : *Combats d'Orient.*

○ ○ ○

COMMANDANT BRÉANT : *De l'Alsace à la Somme.*

○ ○ ○

H. RUFFIN et A. TUDESQ : *Notre Camarade Tommy.*

○ ○ ○

LIEUTENANT MARCEL ÉTÉVÉ : *Lettres d'un combattant.*

Chaque volume in-16, broché : 3 fr. 50

LIEUTENANT

MARCEL ÉTÉVÉ

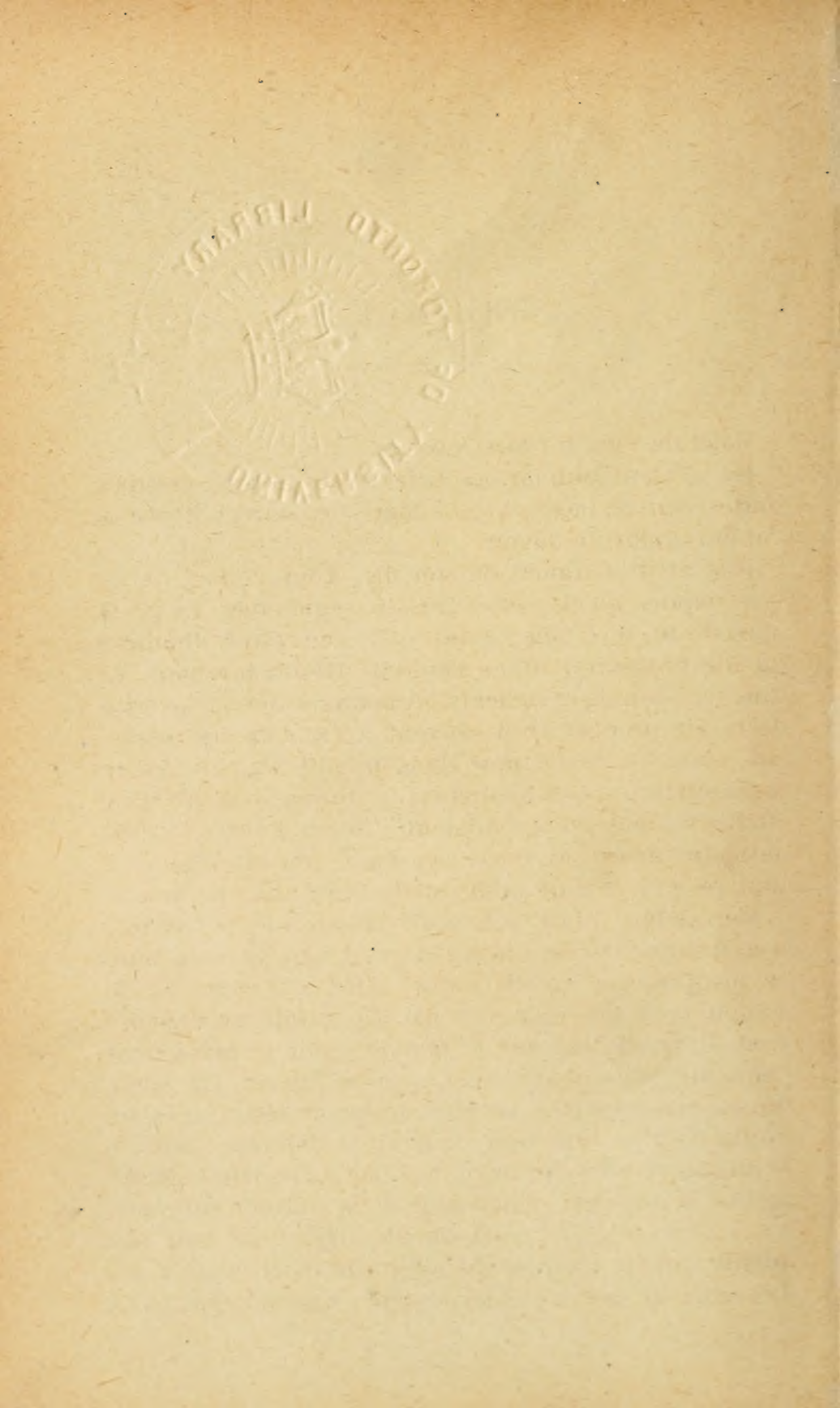
Lettres d'un Combattant

(AOÛT 1914 - JUILLET 1916)

PRÉFACE DE M. PAUL DUPUY



LIBRAIRIE · HACHETTE · ET · Cie
79, Boulevard Saint-Germain.
1917



PRÉFACE

Voici de bien intimes reliques.

En laissant publier ces extraits de lettres, presque toutes écrites pour elle, la mère de Marcel Étévé a voulu remplir un devoir.

Elle avait l'orgueil de son fils. Tout l'effort de sa vie, depuis qu'elle était restée seule avec le petit garçon de sept ans, avait été d'en faire l'homme qu'elle pressentait dans l'enfant. Résolvant pour lui tous les problèmes délicats ou pénibles que la sévérité de la vie propose trop souvent à l'amour des mères, elle avait su le fortifier dans la liberté, tout en le réchauffant dans la tendresse, et, du modeste intérieur où leurs âmes se répondaient l'une à l'autre, ouvrir de bonne heure ses yeux, son cœur, son intelligence à tout ce qu'il y a de noble et de beau dans le monde.

Son œuvre était achevée ; l'heure de la récompense était arrivée, l'heure de voir agir la force pure et bienfaisante qu'elle avait aidée à croître et de s'appuyer à son tour sur elle. La rafale prodigieuse s'est alors abattue sur le monde, pour le ravager et l'enlaidir, sans doute aussi pour le sauver. La jeune force a été emportée par elle comme un fétu ; elle s'est raidie pour la bien voir et pour la dominer ; elle l'a dominée, en effet, un instant et elle a été brisée. Maintenant la mère est seule, seule de la solitude suprême, seule avec des souvenirs qu'elle étreint de tout son amour vaincu, pour les disputer à la mort, hantée par la parole du poète que les hommes « ne meurent pas à

l'heure qu'ils descendent dans la terre, mais à mesure qu'ils descendent dans l'oubli ».

Ces pages sauveront-elles de l'oubli le nom de Marcel Étévé? Que l'y retrouvent du moins ceux de ses camarades dont la mort n'a pas encore voulu, et qu'ils s'y retrouvent eux-mêmes en même temps que lui.

C'est peut-être le chef-d'œuvre de sa mère qu'avec elle il n'ait jamais rien perdu de sa spontanéité de jeune homme. De fils à mère la tendresse, la confiance, le respect, l'intimité des pensées et des sentiments ont rarement cette liberté d'allure, cette familiarité gamine, cet humour, ces saillies imprévues. Lui qui trouve des accents si profonds, qui conjure le sort par des actes d'amour si graves, lorsqu'il sait puéril et vain de dissimuler l'inquiétude, il laisse aussi, pour apaiser l'angoisse maternelle, venir sous sa plume les expressions d'argot, les mots ironiques et gouailleurs, les phrases débridées des conversations entre amis du même âge, si bien qu'en le donnant à lire à ses amis, c'est comme si sa mère avait voulu qu'ils l'entendissent encore et reconnussent la voix qui s'est tue.

Ils la reconnaîtront. Du fond de la mort elle évoquera infailliblement, pour ceux d'entre eux qui survivent, le souvenir des belles heures vécues en commun, avant celle de la dispersion imprévue et brutale.

Mieux que d'autres peut-être, Étévé a pu garder et mêler à son existence de soldat beaucoup de ce qui avait donné du prix à son passé. C'est que pour lui l'École Normale n'avait été que le foyer de famille élargi ; dans cet asile d'élection s'était naturellement épanouie toute la sève accumulée en lui par les longs soins de sa mère. Il a suffi que la mère et le fils aient voulu sauver, par un échange de lettres quotidien, le meilleur de leur vie intime, pour que, du même coup, les camarades du fils reconnaissent dans ces lettres le meilleur de la vie normalienne.

Cette ardeur inapaisable à « bouquiner » malgré le sort, cette fringale perpétuelle de lectures qui se

satisfait de tous les hasards, cette faculté de tout comprendre et cette liberté pour tout juger; ces coups de griffe en passant aux réputations les mieux établies ou aux vogues les plus répandues, ces cris d'admiration alternant avec des rosseries, ce plaisir à analyser son plaisir, ces retours à la réflexion grave, au raisonnement serré, à la dialectique pénétrante, cette sincérité devant les faits et cette obéissance aux exigences de la raison, c'est Étévé, et c'est, dans Étévé, tout ce qu'ont aimé ses camarades ; mais c'est aussi tout ce qu'il a aimé en eux, tout ce dont ils ont joui ensemble, dans ces « turnes aériennes et aérées », ouvertes à la fois « sur un ciel léger et sur les horizons intellectuels », dont il appelait le souvenir à son aide, toutes les fois qu'il sentait le besoin d'un secours pour rester ce qu'il avait été et ce qu'il voulait être encore.

Frères par le souvenir, Étévé et ses camarades l'ont été aussi par toutes leurs réactions au monde prodigieux de faits, de sensations, d'idées, dans lequel ils ont été précipités et dispersés par la guerre. Certes aucun d'eux ne s'était douté que la principale vertu qu'elle exigerait serait la plus difficile à des énergies jeunes, la patience, et qu'ils auraient à défendre leurs intelligences contre les « tentations de renoncement et d'abrutissement consenti », qui sont l'envers de cette vertu. Mais c'était à un bien autre renoncement, au renoncement total, que tous avaient consenti dès la première heure. La nuit qui précéda leur séparation, Étévé et sa mère la passèrent en causeries tendres et graves, dans le silence du « chez-nous si joli » qu'il désira tant revoir, à la lumière de la lampe qui avait éclairé tant de studieuses et paisibles soirées. Tous deux regardèrent d'un cœur ferme le devoir qui s'imposait soudainement à eux et se promirent de le remplir. Il lui dit : « Tu seras très courageuse ; cette guerre va être terrible et nous prendra tous ; mais ceux qui viendront après nous seront plus heureux ».

Ce fut la même pensée claire et forte qui, dans ces

premiers jours d'août 1914, dont le souvenir est si poignant, sur le seuil de l'École, au moment de la dernière poignée de mains, illumina le visage de tous ceux qui partaient. On sentait encore dans leur adieu la tendresse et le courage d'autres adieux plus intimes et plus émouvants, et on lisait dans leur regard la joie d'un sacrifice que pas un n'avait été seul à consentir, et dont aucun n'aurait voulu penser à mesurer la valeur.

Étévé ne connut pas alors, comme la plupart de ses camarades, la surprise exaltante d'être jeté sans délai dans l'action, de risquer immédiatement son péril de mort. Il était du petit nombre de ceux qui, n'ayant pas encore fait de service militaire, devaient apprendre d'abord à la caserne leur métier de soldat. Il porta dans cet apprentissage une simplicité d'esprit avec laquelle ses habitudes d'ironie s'accordèrent sans difficulté, une volonté toute naturelle de ne pas penser à soi, l'unique désir de bien faire, de « bûcher à mort », d'être « le meilleur pioupiou du peloton », de « trouver parfait tout ce qui lui arriverait ». Un général, sachant qu'il est élève de l'École Normale, déplore-t-il qu'il n'ait pu achever le concours de l'agrégation, « S'il savait comme je m'en fiche ! » s'écrie Étévé. Mais le même général a dit de lui : « Bon commandement. Beau grand gaillard ». Cela, Étévé le retient : « Soyez-en fière, madame, écrit-il gaiement à sa mère ; c'est votre travail ».

Dure période néanmoins, surtout au début, cet apprentissage à Toulouse, non certes par les misères matérielles contre lesquelles la bonne humeur suffit, mais par les nouvelles, qui serrent le cœur, des batailles perdues en Lorraine, en Belgique, et où des camarades sont morts. Contre les revers, ce qui soutient Étévé, c'est le même sentiment simple et profond de ce que vaut la France, dont était faite la résolution de ceux qu'il a vu partir avant lui : « Je veux tout de même avoir confiance dans notre patelin, qui est décidément

un chic patelin. » Contre la mort des camarades, il se raidit en imposant silence à sa peine : l'idée de vengeance ne l'effleure même pas, mais chaque disparition lui fait bander davantage son énergie. Il n'ose pas encore écrire à sa mère, comme il le fit plus tard : « C'est chose salutaire et bonne de voir combien d'amis ont porté le sacrifice, et rien n'apprête mieux à l'accepter » ; mais comment ne l'eût-il pas pensé dès lors, puisque l'idée du sacrifice avait plané sur leur nuit d'adieu ?

Promu sous-lieutenant le 1er janvier 1915, il attendit avec impatience le départ pour le front ; la crainte de l'embuscade le tourmentait secrètement. Un séjour au camp d'Avor permit à Madame Étévé de venir le voir encore une fois avant l'entrée définitive dans le mystère de sa destinée. Il partit enfin en avril, « paré », comme il le disait, ayant dans sa cartouchière trois violettes d'un bouquet que sa mère lui avait apporté, et, sur son cœur, deux franges d'or qu'il devait renvoyer, après le baptême du feu, à l'école de mitrailleurs de Toulouse, pour en décorer le drapeau.

Il eut la chance d'un secteur pittoresque et d'un printemps radieux, qui étendit bientôt dans les sous-bois des tapis de jacinthes et de muguets, de primevères et d'anémones. Son cœur s'épanouit. Il y avait en lui, sans cesse en éveil, toutes sortes de sensibilités d'artiste, qu'il tenait de son sang, et que l'éducation avait affinées. Sa mère s'était toujours préoccupée de ne pas laisser dépérir en lui, comme il arrive trop souvent aux écoliers très laborieux, la fraîcheur et la délicatesse des sens, de lui assurer ces deux sources de renouvellement intérieur que sont les jouissances des oreilles et des yeux. Musicien consommé [1], sa passion pour les beautés des classiques s'alliait sans difficulté à un goût très vif pour les inspirations modernes les

1. La Comédie-Française a donné, en décembre 1911, un à-propos en vers pour l'anniversaire de Racine, dont le poème était de Madame Dortzal, et la musique de scène d'Étévé.

plus raffinées et les plus subtiles, et, loin de son piano, sa tête demeura pleine de chants que la moindre occasion réveillait. Depuis qu'il était sorti de l'enfance, chaque année, un voyage de vacances l'avait conduit dans un pays où sa mère savait que la nature ou l'art contribuerait à l'éducation de ses yeux. Il avait pris ainsi de bonne heure l'habitude, comme il le disait, de « soigner son nerf optique », et il s'était acquis en peu de temps un trésor de souvenirs très chers, dont il mesura la richesse le jour où la guerre dressa devant lui sa menace : « Je peux mourir, disait-il à sa mère. Grâce à toi, j'ai déjà vécu une vie plus longue et plus pleine que celle de la plupart des hommes ».

Sur le front, la faculté incroyable qu'il avait de jouir par les yeux lui fut une compagnie presque de tous les instants, comme aussi le besoin de noter ses impressions. Il avait toujours en poche six pauvres « crayolors », à l'aide desquels, sur un minuscule album, il essayait de fixer, sinon les couleurs mêmes, du moins les rapports de couleurs dont il enchantait son regard, et que souvent ses lettres notaient en traits rapides : ici, « la terre rose au soleil levant, sous un ciel léger »; là, « le croissant de lune énorme et rouge sur les brouillards et sur les saules de la rivière, sans qu'on sache si ce sont les arbres, la brume ou l'eau qui le reflètent »; ailleurs, « les troncs des pins, une des plus jolies choses qui soient sous le ciel, où la lumière s'accroche mieux qu'à n'importe quoi ». « C'est plus fort que moi, écrivait-il, il faut que je *crayolorise* les troncs de pins. » A d'autres moments, il demandait à l'un de ses auteurs préférés des suggestions pour sa vision intérieure, et de ces mêmes crayons de couleur trop pâles, sur ces mêmes feuilles de papier trop étroites, il inventait pour le *Maroc* de Loti des illustrations pleines de charme, auxquelles il n'a manqué que des moyens d'exécution plus riches pour atteindre aux harmonies vigoureuses qu'il avait certainement dans la tête, et qu'évoque, dans une de ses lettres, « sous un ciel outremer, l'argile

très ocre d'une tranchée creusée par les tirailleurs marocains ».

De telles habitudes et de tels besoins l'écartaient des distractions banales, par quoi, dans la vie militaire, et même en guerre, il faut d'ordinaire tromper l'ennui des heures vides. Étévé avait inutilement essayé des cartes : il avait dû y renoncer. Mais justement ce qu'il y avait de très personnel dans sa façon de vivre exerçait sur ses camarades de régiment, et pour les mêmes raisons, la même séduction qu'il avait exercée autrefois sur ses camarades de lycée ou d'école. On sentait en lui une abondance de richesses, dont le bienfait était toujours prêt à jaillir sur ceux qui l'approchaient, et les rendait ingénieux pour lui exprimer l'amitié dont ils le payaient en retour. Sa popote sut fêter son jour de naissance, en mai 1915, d'une manière particulièrement touchante : par ordre du commandant, il dut dessiner, sur une carte postale, l'entrée de sa cagna dans le ravin ; le commandant écrivit au bas du dessin un mot pour la maman, et tous les camarades signèrent. Tous avaient deviné qu'ils ne pouvaient mieux lui témoigner leur affection qu'en cherchant à le toucher dans son amour de fils, à travers sa sensibilité d'artiste.

Chose plus nouvelle pour lui furent les sentiments que lui inspirèrent ses hommes et ceux qu'il leur inspira. Hors du cercle de ses intimes, Étévé avait été jusque-là le jeune homme encore timide, qui cache sa timidité sous une réserve voulue. Il arrivait souvent que son visage s'immobilisât quand souriaient ses yeux, qui avaient toujours envie de sourire. Il le savait bien lui-même, et ce que sa mère voulait dire, quand elle lui conseillait de renoncer à sa « binette frigorifique ». Il y renonça le plus simplement et le plus facilement du monde, dès qu'il eut la responsabilité de commander à des hommes. Ce qui aurait raidi l'attitude d'un autre, détendit la sienne : il réalisa d'emblée, entre ses soldats et lui, cette union des « intellectuels »

et des gens du peuple, ébauchée autrefois, pendant les agitations de la paix, par tant de ses anciens de l'École Normale, et qui est devenue, contre la tradition de la discipline de caserne, l'un des plus vigoureux ressorts de la France armée et combattante.

Étévé comprenait bien ce qu'il fallait entendre par « esprit militaire », et, du même coup, il comprenait pourquoi ni lui ni ses hommes ne pouvaient l'avoir, puisque, lui comme eux, ils n'étaient tous que des civils habillés en soldats. Par raisonnement autant que par instinct, il cherchait ailleurs le principe de l'autorité qu'il devait et voulait exercer sur eux. Il n'admettait pas qu'il pût y avoir entre eux et lui « le sempiternel malentendu » qui sépare « ceux qui mettent la main à la pâte de ceux qui ne l'y mettent pas ». Jamais il n'ordonna à ses hommes un travail auquel il n'eût participé lui-même au moins une fois. « L'essentiel, disait-il, c'est qu'ils aient bonne volonté, qu'ils désirent ne pas avoir peur, et qu'ils m'aiment un peu. » Il eut deux bonheurs, celui de n'être jamais gêné par ses chefs immédiats, celui de constater qu'il lui était inutile de punir et de faire acte d'autorité : « C'est pas très mon genre, et heureusement, parce que les types ne sont pas blasés sur mes savons ». Son genre était d'être aimé. Quand il mourut, le mot de « frère » fut écrit par plusieurs des soldats qui le pleurèrent. Il avait profondément joui de cette fraternité, qui s'était parfois exprimée avec la même délicatesse que l'affection de ses camarades officiers. Un jour, séparé de ses hommes dans son gourbi par une simple cloison de planches, il entendit les *chut* qu'ils s'adressaient entre eux à voix basse, pour ne pas le déranger dans ses lectures : « Je vais être forcé, écrivait-il, de leur dire de parler ».

Ainsi son esprit d'observation pénétrant et son discernement moral, en s'ajoutant à son besoin de sympathie et à sa force d'affection, faisaient de lui le chef qui porte en lui-même toutes les ressources de son autorité.

Autant qu'à ses soldats, Étévé s'intéressait aux choses mêmes de la guerre. Les lectures sans aucun rapport avec elle ne lui étaient qu'une distraction nécessaire, un moyen de conserver pour la guerre même toute son élasticité d'esprit, en « changeant ses idées ». Elles ne lui prirent jamais que le temps laissé libre par ses obligations, et, aux heures de marasme, quand la blessure d'un ami ou quelque nouvelle militaire mauvaise lui faisait craindre les atteintes sourdes du découragement, son principal refuge était non seulement dans l'activité du service, pour lequel il redoublait de conscience et d'ardeur, mais encore dans un effort tout à fait personnel vers le perfectionnement de son expérience et de son savoir militaires. De ses observations de tranchée il s'était fait un petit manuel, aussi complet que possible, du chef de secteur. Il avait revu ses notes de peloton prises à Toulouse, et les avait mises au point, en les confrontant avec ce qu'il voyait tous les jours. Il y ajoutait même ce qu'il apprenait dans des écrits militaires, comme l'*Étude sur l'attaque dans la période actuelle de guerre*, par le capitaine Lafargue.

Depuis longtemps, une affection dont il était fier l'unissait à l'un des rares officiers qui avaient su prévoir le caractère de la guerre actuelle, le colonel M.... Il avait autrefois suivi des manœuvres avec lui, et le souvenir d'observations qu'il avait mal comprises alors se réveillait sous le choc de l'expérience personnelle. Il dut beaucoup à sa correspondance avec le colonel M.... « Vos lettres, lui disait-il, me sont précieuses à plus d'un titre, et en particulier parce qu'elles me forcent à parler clair et à penser de même. » Sous cette influence, il apprenait en même temps à comprendre et à ne pas chercher à comprendre ; à comprendre, lorsqu'il s'agissait des actions de détail où lui-même se trouvait engagé ; à ne pas chercher à comprendre, lorsqu'il s'agissait des actions d'ensemble où sa section, sa compagnie, son régiment n'étaient que des pièces parmi

d'autres sur un vaste échiquier. Étévé en était arrivé à se réjouir de participer à des manœuvres fastidieuses pour la troupe, parce qu'il les savait faites à l'usage des officiers supérieurs. « Je suis heureux, écrivait-il, de ne pas voir les unités progresser dans l'imaginaire, avec une vitesse constante du plus bel effet et un mépris total de toutes les contingences qui peuvent arrêter un pas de charge. Et je me gèle volontiers à attendre deux heures de nouveaux ordres sur la même position, en pensant qu'il se fait sans doute au-dessus de moi un travail complet, profitable et inédit. »

Quel que fût son désir de ne pas chercher à comprendre ce qui échappait à sa compétence critique, Étévé, pas plus qu'aucun autre, ne pouvait s'interdire de juger après coup, d'après les résultats, ni se défendre contre les tentations du scepticisme préalable, quand il voyait persister, malgré les résultats, l'optimisme absolu de certains chefs. Il s'en tirait alors par l'ironie, et le disciple disait doucement à son maître : « Je me rassure en me persuadant qu'une manœuvre maladroite bien exécutée a plus de chances de réussite qu'une autre habilement conçue et mal exécutée ». Au commencement même de l'offensive où il devait périr, venant de recevoir et de lire la brochure du colonel M... sur l'*Immobilisation des fronts*, qu'il aurait fallu prévoir dans la guerre moderne, il lui écrivait : « De tout mon cœur, je souhaite que les opérations en cours démentent vos théories ».

Mélancolique peut-être, ce souhait n'était pourtant pas exprimé du bout des lèvres. La division à laquelle appartenait le 417e était réserve de l'armée qui fit, en juillet 1916, l'attaque de Picardie. Le régiment avait été amené vers la fin de juin à quelques kilomètres du front, dans le village de Guillaucourt. Il y resta près de quinze jours. Ce fut une attente énervante, dans une impatience de l'action qu'avivaient les bonnes nouvelles de la première ligne, et contre laquelle Étévé se défendait par ses lectures et sa correspondance.

Jamais peut-être il ne lut davantage ; jamais sa liberté d'esprit ne parut plus complète dans ses lettres, où il rappelait à sa mère que la patience était la principale vertu militaire, et que, avec l'espérance, elle était aussi une vertu civile. Le régiment monta enfin en ligne le 12 juillet, et la section d'Étévé fut établie près du village d'Estrées, dont une partie restait encore aux mains des Allemands. Après quatre jours de tranchée sous un bombardement effroyable, où disparut près du quart de l'effectif, le 417[e] fut ramené en seconde ligne, dans une ancienne tranchée allemande. Étévé put dormir, se laver, se raser. La vue des dévastations fantastiques opérées par l'artillerie française remplissait son âme de stupeur : « C'est trop pour la raison humaine ». Mais sa raison humaine ne faiblissait pas : il voyait très clairement l'avenir, et que, s'il en réchappait, les spectacles offerts à ses yeux lui donneraient, après la guerre, « le droit d'être résolument pacifiste ». Pour l'instant, tout en ne concevant pas que la guerre pût durer encore longtemps, ni qu'on osât jamais la recommencer, il s'interdisait d'arrêter sa réflexion sur ces sujets : plus que jamais, pour lui, le mot d'ordre militaire était de rigueur : ne pas chercher à comprendre.

Ainsi les deux hommes qui étaient en Étévé se préparaient ensemble à la mort.

Le 18, ayant trouvé un exemplaire du *Roi Lear*, il le lut et revit dans sa mémoire une belle soirée d'autrefois chez Antoine. Il eut une lettre de sa mère, avec un brin de jasmin : « Nous manquons de fleurs ici ». Ce jasmin lui fit plaisir ; il le dit dans sa réponse, le 19. On était encore en réserve et au calme, mais non au silence. Ses derniers mots furent : « Espérons et aimons-nous fort, fort... ».

Ce même jour, il fut chargé de diriger la reconnaissance qui devait vérifier, en vue de l'attaque du lendemain, si le travail de préparation de l'artillerie était suffisant devant Estrées. Son rapport fut négatif.

L'attaque eut lieu cependant le 20. La 1re compagnie du 417e enleva rapidement une tranchée ennemie, mais bientôt elle y fut coupée de toute communication avec l'arrière par des mitrailleuses demeurées intactes. Depuis une heure elle se défendait à la grenade; déjà blessé à l'épaule et souffrant beaucoup, Étévé gardait le commandement. Le sous-lieutenant M... le rejoignit et lui dit : « Mon pauvre vieux, si dans cinq minutes nous n'avons pas de renforts, nous sommes morts. Or nous ne pouvons pas en avoir. Adieu ». Étévé répondit : « Je le sais, mais ne disons rien, pour ne pas décourager les hommes. Adieu ». Quelques instants après, il recevait une balle dans la tête [1].

Ainsi vécut sa mort le lieutenant Marcel Étévé, non pas, comme il l'avait pensé, aveuglé par la griserie du combat, mais éclairé, dans le calme du désespoir, par toute la lucidité de son intelligence et toute la tendresse de son cœur. La dernière pensée qu'il ait exprimée a été une pensée d'affection et de pitié réfléchie pour ses hommes.

Aimons-le davantage d'être ainsi resté jusqu'au bout semblable à lui-même, fidèle au type de noblesse humaine qu'évoquera toujours, pour ceux qui l'ont connu, l'image, restée dans leurs yeux, de sa force et de sa beauté. Lui-même, semble-t-il, il en avait, sans y penser, inventé le symbole, un mois avant sa mort, le jour où, décorant de fleurs sa cagna souterraine, il fit éclore dans une grenade vidée une rose « de haute distinction », une grande églantine veloutée, au cœur d'or.

Soldat, il l'avait été jusqu'à sentir, tout au fond de

1. Le nom d'Étévé a été donné à la tranchée dans laquelle il est tombé, quand elle fut définitivement conquise. Le 417e régiment a été dissous le 9 octobre 1917. Le commandant D..., en disant adieu à ses hommes, a voulu que la dernière pensée du 1er bataillon « mourant » fût pour Étévé, à qui il avait dû « son premier rayon de gloire ». Et lui-même apporta à Madame Étévé, pour l'École qu'elle dirige, le fanion de la 1re compagnie, à laquelle avait appartenu son fils.

lui-même, l'âpre désir, quand il le faudrait, « de taper dur et cruellement ».

Supprimé par la censure.

Comme la grande rose s'épanouissait au-dessus de la grenade, ainsi l'intellectuel, chez Étévé, domina toujours le soldat et domina la guerre elle-même. Pendant quelque temps, à moitié consciemment, disait-il, il avait bien essayé de se faire, dans une certaine mesure, une mentalité *ad usum militis*. Mais ce n'avait été là, il le confessait à son ami René M..., qu'un expédient en quoi il n'avait pas mis grande confiance. Il s'était aperçu très vite qu'il n'avait pas pour cela « la haine requise » et, aussi, qu'il n'avait pas besoin de la haine pour excitant. Son amour-propre, sa tenue, son respect de lui-même lui suffisaient ; et, dans l'échelle de ses motifs, il apercevait tout en haut la même pensée renouvelée, qui lui avait fait dire au premier jour de la guerre : « Ceux qui viendront après nous seront plus heureux ». Il avait conscience d'accomplir une besogne nécessaire et de participer à la guerre à la guerre.

Tel il s'est peint à son ami, tel doivent se le représenter tous ceux qui resteront fidèles à son souvenir, et aussi tous ceux qui, ne le connaissant que par ses lettres de guerre, voudront le comprendre comme il aurait souhaité d'être compris. Mais, pour lui être vraiment fidèle, pour le comprendre pleinement, il faut avant tout ne point le détacher du milieu où il était né et où il avait grandi. Ce jeune homme fut un intellectuel d'une espèce particulière, ou trop peu connue, ou trop souvent méconnue. Nulle part mieux qu'à l'École Normale on ne sait quelle montée de sève puissante il y a dans nos familles de maîtres et de

maîtresses primaires, et ce qu'il faut attendre du *fils d'instituteur*. Il concentre en lui très souvent, et par la vertu de l'hérédité, et par celle de l'éducation première, toutes les forces que sont l'habitude de la tenue, le respect de la règle, le sentiment du devoir social, le goût des choses de l'esprit, la connaissance des réalités de la vie, la familiarité avec le peuple, la sympathie pour ses souffrances, son courage, ses aspirations, ses besoins et ses droits. Pour beaucoup qui sont ou qui se croient distingués, le mot de *primaire* implique l'étroitesse du cœur, l'inertie de l'esprit, l'arrêt aux pentes inférieures de la côte, avec l'orgueil mesquin de les avoir atteintes, l'ignorance ou le mépris absurdes de celles qui les dominent. Quel démenti ont toujours donné à cette opinion dédaigneuse les innombrables recrues que la haute culture et la science ont faites parmi les enfants des *primaires* ! Combien d'entre eux ont réalisé ce qui était demeuré en puissance dans leurs parents, ou, pour mieux dire, combien de *primaires* ont réalisé dans leurs enfants les puissances qui demandaient un effort trop difficile ou trop long pour qu'il leur ait été donné de les réaliser en eux-mêmes ! Il en fut ainsi pour Étévé. Son père était un professeur d'école primaire supérieure ; il avait été instituteur ; sa mère est une institutrice de la ville de Paris. Tout ce que la mère, restée veuve, a dû faire seule pour l'éducation de son fils, le père en avait arrêté le projet avec elle, dans les années heureuses où l'amour unissait leurs volontés sur la tête de l'enfant. Dans l'enfant devenu jeune homme se sont épanouies ces deux forces : la noblesse d'Étévé est une noblesse *primaire*.

Ce n'est pas assez dire : c'est une noblesse *laïque*. Parce qu'il était bien né, parce que, autour de lui, il n'y eut jamais que de l'humanité saine, de l'humanité bonne, de l'humanité intelligente, Étévé s'est trouvé très naturellement, et sans le secours d'aucune foi religieuse, égal aux devoirs les plus redoutables. Non qu'il ne lui ait fallu aucun effort pour les accom-

plir ; il a connu la tristesse de croire perdu, « fichu à jamais », comme il le disait à René M..., tout ce qu'ils avaient aimé ensemble ; il a connu le désespoir et les pleurs cachés, quand fut tué celui de tous ses camarades auquel l'avaient le plus intimement attaché les affinités de nature les plus étroites ; ses yeux habitués aux caresses du monde se sont remplis de visions infernales, et ses idées, secouées au tumulte de la tempête, se sont débattues dans la nuit ; il lui est arrivé de sentir son courage et son espérance faiblir au point de ne plus souhaiter réchapper et d'écrire : « Heureux les zigouillés, car leur sort est réglé ». Mais toujours, du plus profond de son être, par la réaction nécessaire de tout ce qu'il y avait de fort et de sain en lui, ont remonté le calme et la volonté qui maîtrisent les agitations de surface, qui résolvent l'affreuse tension des nerfs, qui rendent la pleine possession de soi-même et permettent de regarder en face le destin. Nul ne peut dire et nul n'a le droit de supposer ce qu'aurait été plus tard l'évolution de la pensée d'Étévé. Il avait cru à la bonté des choses et la bonté des choses l'a trahi ; il s'en était remis « à la merci du grand Tout » pour demeurer part de sa vie, et le grand Tout l'a englouti dans son néant ; mais jusqu'à l'heure de l'anéantissement, il n'a voulu compter que sur lui-même et n'a rien sacrifié de ce qui avait été la marque de sa personne. Jamais il n'avait méconnu, et, à cette heure, il méconnaissait moins que jamais le besoin de consolations des hommes ; il savait toute la puissance de consolation des espérances chrétiennes ; à travers les litanies, il se plaisait à sentir des siècles de vie et d'émotion françaises ; nul n'a goûté plus sincèrement que lui le charme d'un Francis Jammes ; mais nul aussi ne fut plus insensible à la conversion du petit-fils de Renan et plus rebelle à son influence. Le *Voyage du Centurion* et *l'Appel des Armes* ont été des toutes dernières lectures qu'il fit à Guillaucourt, en attendant l'heure de monter en ligne : *l'Appel des Armes* l'impa-

tienta franchement ; il s'intéressa davantage au *Voyage du Centurion*, mais il se refusa, à la veille du combat, à subir l'attrait de ce qui lui semblait décidément une littérature faite pour des « esprits fatigués ou indolents, qui ne démarrent pas d'eux-mêmes, ou qui saisissent l'occasion de la première panne qu'ils appellent reposoir ». Étévé n'a pas connu le reposoir : c'est de lui-même qu'il a démarré pour monter à la mort.

Le voici gisant sur la vieille terre de Picardie, d'où il était issu, semblable à quelque arbre de ces beaux vergers que la cruauté de l'ennemi a dévastés avant de se retirer. Coupé près du pied, l'arbre s'est abattu de toute sa hauteur ; il en paraît plus grand et ses branchages ne se sont pas laissé écraser en tombant ; mais quand le printemps est venu, de la sève qui déjà avait monté en eux, ont jailli les innombrables fleurs dont ils se sont parés une dernière fois, comme pour défier la mort, dans un effort suprême vers la fécondité et vers la beauté. Ces fleurs ont passé sans donner de fruits, mais les abeilles en ont connu l'odeur et sont venues y recueillir leur miel. Ainsi, en une floraison frémissante, le souvenir de Marcel Étévé se pare de tout ce que la guerre, avant de le jeter à terre, a fait surgir en lui de sensations, de sentiments, d'émotions et de pensées. C'est la même beauté qui n'aura pas de lendemain ; ce sont les mêmes promesses de fécondité dont nous ne connaîtrons pas les fruits. Puissent seulement les parfums qui s'en exhalent encore passer dans de jeunes âmes, prêtes à les recevoir et à refléter en elles l'image de notre ami.

PAUL DUPUY.

LETTRES D'UN COMBATTANT

I

AVANT LE FRONT

(5 AOUT 1914—13 AVRIL 1915.)

A SA MÈRE

Toulouse, 5 août 1914.

Ma chère maman,

Après voyage long (trente et une heures), suis arrivé à Toulouse. Je suis casé à la 26e compagnie de dépôt, caserne Niel. Je suis à peu près en forme, et même très bien.

Nous eûmes à notre disposition de beaux wagons à bestiaux avec superbes banquettes en bois peu moelleux ; quand je dis nous, c'est beaucoup dire : pour ma part. je suis resté assis sur mon sac, puis couché par terre. D'ailleurs, nous étions cinquante sardines. Je ne suis pas avec tout ça fatigué la moitié de ce qu'il serait décent d'être. Ce qui remonte surtout, c'est l'allure des types : des bonzes du Midi, la plupart vers la trentaine ; beaucoup d'entrain et de calme ; pas un seul type le moins du monde saoul et des chansons juste ce qu'il faut. Excellent — un peu long....

Dimanche, 9 août.

La besogne ne manque pas à la 26e compagnie, et quelle besogne !

Vendredi soir, à 5 heures, j'ai été désigné de corvée, pour aller garder et soigner des chevaux et mulets réquisitionnés dans une ferme derrière la caserne : en pleine campagne, superbe paysage, coucher de soleil, clair de lune ; corvée de vingt-six heures jusqu'au samedi 7 heures du soir.

Un peu dormi dans la grange, mais le fourrage était plein de poux de paille : pas méchants, mais pas propre tout de même. Et les chevaux se sont détachés, les mules ont dansé. J'ai poursuivi un cheval qui s'était échappé en arrachant son piquet et se baladait dans des fils de fer avec tout son fourbi. J'ai fini par couper sa ficelle et l'abandonner à sa destinée. Des types du train sont venus le lendemain mettre un peu d'ordre dans cette salle de bal : soixante-trois bêtes en joie.

Hier soir, nous les avons ramenés, attachés par trois, et c'était une belle cavalcade. Seulement, pendant ce temps, la soupe était mangée et nous avons dû aller dîner (à nos frais, naturellement) dans un petit caboulot pas loin.

Sale métier. Heureusement, les territoriaux arrivent bientôt et ils écoperont un peu les corvées à notre place.

J'ai quelques dépenses ici (comment écrire une lettre de soldat sans cette délicate allusion !) ; on ne nous paye pas de vin, ni de tabac, ni souvent à bouffer. Le pain est spécialement immangeable. Et puis, il n'y a que deux « soupes » par jour : à 10 heures et à 5 heures. Et quand on mange la soupe au régiment, ça n'empêche pas d'avoir faim peu après.

J'espère qu'en temps de paix, c'est plus substantiel, et surtout mieux organisé.

Je vais m'étendre sur les planches pourries de punaises (comme toute la literie de la caserne) qui sont mises généreusement, au poste, à la disposition des hommes de garde. Je ne pense pas que le sommeil m'y visite.

A RENÉ M...

12 août.

Ici je fais les besognes les plus hétéroclites. Je suis de garde fort souvent, et je rends les honneurs avec fantaisie. J'ai des cartouches qui me servent à écraser des punaises, qui ont fait de mes cartouchières leur nid favori. J'ai un très beau fusil, mais c'est une arme bien dangereuse.

A SA MÈRE

12 août.

Je t'écris du lavoir, où je tiens volontiers mes assises : endroit frais, aéré, eau courante. Paysage peu enchanteur, mais suffisant. Je fais de la lessive intensive, et ça sèche vite au soleil de Toulouse, surtout qu'il y a du vent. Pour le moment, j'ai chargé la sentinelle de la poudrière de surveiller mon linge. J'ai trouvé une taie d'oreiller, ou plutôt de traversin, que je viens de laver : je ne sais encore si j'en envelopperai mon traversin, qui est d'une saleté homérique, ou si je m'y mettrai les pieds, pour éviter le contact des couvertures et du matelas.

Je n'ai encore rien reçu de toi. Je commence à être très inquiet, malgré ce que je sais de la difficulté des communications. Ecris-moi des tas de petits mots, pour multiplier les chances que ça arrive.

Dernière heure. — Je reçois ta lettre, la troisième, dis-tu : la première pour moi. Enfin !

21 août.

Depuis trois jours, je fais partie du peloton des 30 jeunes soldats non exercés du régiment ; nous sommes pour la plupart des types ayant eu des sursis, donc étudiants ; quelques admissibles à Saint-Cyr et reçus d'office (bien jeunets), de jeunes avocats ou médecins, quelques employés de commerce et deux enfants de troupe ; pas trop de gourdes. J'oublie un étudiant en théologie, qui n'est pas dans une musette.

En raison de ma haute taille, j'occupe la tête de la colonne, ce qui est très agréable pour les conversions, car je n'ai qu'à pivoter en père pénard. Les instructeurs sont des sergents et caporaux de réserve que ça embête bien, mais qui ne nous embêtent pas ; ils prennent soin de nous, nous mènent à l'ombre, dans un joli paysage, au bord de la Garonne, où il y a une charmante perspective de collines lointaines et de grands arbres.

Faut pas s'en faire....

24 août.

Aujourd'hui, soirée triste : il pleut et des nouvelles sinistres courent la ville : échec à Lunéville et débandade à Valenciennes. Je veux tout de même avoir confiance en notre patelin, qui est décidément un chic patelin, et les Allemands sont vraiment trop immondes.

Je veux être le meilleur pioupiou du peloton et je ne crois pas qu'aucun manœuvre mieux : d'ailleurs je tiens la tête et il ne s'agit pas d'y faire la gourde ; d'autant qu'on est encouragé par la bienveillance des gradés vraiment très intelligents et très bons. Je suis heureux d'échapper à la fainéantise avachissante de la compagnie de dépôt. Demain, nous pre-

nons le flingot et je veux tirer en Buffalo sans tarder ; j'espère les premiers galons d'ici un mois : si je pars caporal, je serai un type dans le genre de Napoléon. Et allez donc ! Te bile pas...

A RENÉ M...

24 août.

Ce matin, nous manœuvrions au bord de la Garonne, et c'était un paysage joli tout plein : des collines comme nous les aimions au temps où nous faisions des crayons de couleur, de grands arbres et le vent qui ridait l'eau claire... Je me hâte de profiter de toute joie qui s'offre, dans l'incertitude de ce qui doit me tomber sur le crâne un jour ou l'autre.

A SA MÈRE

1er septembre.

Je suis bien anxieux, car j'ai peur que nos troupes ne puissent arrêter les Boches avant qu'ils soient sous Paris : ce ne sera pas une raison pour désespérer, mais quel désastre tout de même, et pour nous quelle tristesse ! Enfin, il ne faut pas penser à soi : la guerre est sans merci cette fois et j'ai le ferme espoir qu'elle servira à quelque chose. Ici, nous nous apercevons des sacrifices qu'on demande à la France : le dépôt se vide ; notre compagnie est maintenant sans officiers. On nous instruit vite pour combler les vides des cadres : il faut que nous travaillions beaucoup pour être dignes des anciens qui se font casser la binette en ce moment.

7 septembre.

Je reçois ta lettre datée du 2. Je tremble que les communications avec Paris ne soient coupées d'ici

peu, si elles ne le sont déjà. Et les journaux ne nous disent plus rien.

Hier j'ai eu enfin mon dimanche libre. J'en ai profité pour me promener seul dans la campagne, au bord du canal, par un temps délicieux. J'avais trouvé un bouquin d'Abel Hermant très chic : *La Biche relancée*, et je m'en suis délecté. Mais ce n'est pas tendre pour les normaliens. Quel style d'ailleurs ! c'est mieux écrit que la théorie.

J'ai suivi les bords de la Garonne pendant quelques kilomètres. J'ai repéré une crête d'où l'on voit merveilleusement toute la chaîne des Pyrénées ; ça m'a fait deuil d'apercevoir les neiges qui se découpaient chouettement sur le ciel clair. J'ai reconnu et salué le pic du Midi et la Maladetta toute blanche, ces belles montagnes où nous avons passé tous deux de si bonnes vacances...

8 septembre.

Aujourd'hui, grande date : pour la première fois, j'ai pris le commandement de la section. Voix forte ; quelques erreurs de commandement, inévitables. Le lieutenant m'a dit : « Vous aurez du commandement. » Ça va. Mon sergent-major m'a dit qu'il était content de moi. Je n'ai pas encore eu de punitions, malgré quelques libertés prises, raisonnablement d'ailleurs.

15 septembre.

Un adjudant de territoriale, affecté à l'instruction des bleus, nous fait des leçons d'intonation, dans une petite chambre : à tour de rôle, nous gueulons les commandements. « C'est bibi que je gueule le mieux », sans blague. J'ai envoyé du premier coup un « Garde à vous » bien détonnant et capable de couvrir la voix de quelques mitrailles.

J'ai un appétit terrible : en marche, il faut que je mange et j'ai faim depuis le réveil jusqu'au coucher. C'est preuve que ça va. D'ailleurs, il y a dépense musculaire, et il faut compenser.

18 septembre.

Maintenant, je fais une sentinelle des plus correctes : je sais présenter les armes autrement que comme un balai. Mais pas mèche de dormir : il y a toujours autant de punaises et des mouches surtout....

29 septembre.

Grand déménagement : nous avons émigré avec armes et bagages de l'autre côté de la Garonne et de Toulouse, dans le quartier de la Patte d'Oie, pour suivre le peloton des élèves officiers, composé surtout de Saint-Cyriens. Je pense qu'on va nous faire travailler très fort là-dedans.

Aujourd'hui, j'ai eu un grand plaisir : j'ai fait un bon tir à 150 mètres sur les silhouettes, mes huit balles dans le but. Mes tirs précédents me rendaient un peu inquiet : j'espère maintenant arriver à tirer suffisamment.

10 octobre.

Mauvaise journée : j'ai manqué mes deux balles ce matin au stand : c'était loin, la silhouette était petite et on était mal réveillé, s'étant levé à 4 heures.

Après ça, parade de dégradation dans la cour du quartier Niel, en présence de toute la garnison : un type de la légion condamné aux travaux forcés pour refus d'obéissance.

Puis trois études et conférences. Ayant voulu marcher à toute force ce matin, je me suis trouvé cet après-midi avec des ampoules enflammées qui m'ont empêché de partir à l'exercice.

Tout cela n'est pas une bien grosse désolation, à côté des autres et des sinistres épisodes de l'interminable bataille. Comme je voudrais partir dans de la victoire ! Enfin, attendons et travaillons.

11 octobre.

Triste dimanche ; pas de lettre de toi, et une de René M... qui m'annonce beaucoup de morts à l'École. Avec André Durkheim [1], nous avons dressé un état des tués, disparus, blessés, prisonniers, en confrontant nos renseignements, besogne peu réjouissante. Et nous apprenons la prise d'Anvers qu'hier encore notre lieutenant nous disait imprenable. Quand finira cette guerre de tous les diables ? Et avec tout ça, Toulouse reluit de gaîté : un beau soleil, les maisons toutes roses, et du monde plein les rues. C'en est même écœurant de voir cette foule de pékins plus ou moins embusqués et qui ont l'air de se payer notre figure. Décidément, on s'ennuie moins les jours de semaine, où l'on a du turbin par-dessus la tête : vivement demain qu'on recommence ! Je ne veux plus que bûcher à mort, sans m'occuper des copains ; je ne pense plus qu'à une chose en dehors : ta venue que j'attends pour la fin du mois....

17 octobre.

L'inspection du général Lanrezac s'est bien passée : c'est un gaillard, et il nous a fait vibrer. Il nous a promis que nous ne resterions pas à éduquer des bleus, ce qui serait bien assommant. Il a déploré que je n'aie pas pu finir mon agrégation ; s'il savait comme je m'en fiche ! Et sur le polygone, j'ai com-

1. Élève de l'École Normale supérieure, agrégé de philosophie, détaché en octobre 1914 au Centre d'Instruction de Mitrailleurs de Toulouse.

mandé la section une fois de plus. Le général a dit : « Bon commandement ! Beau grand gaillard ! » Soyez fière, madame, c'est votre travail.

Dimanche, 18 octobre.

Nous avons donné cette semaine l'effort complet : travailleurs conscients et organisés. Et même bien organisés : le capitaine qui dirige le peloton est un solide caractère ; personnellement, il m'inspire la plus grande confiance : avec un terrible accent, c'est un Méridional calme, extrêmement énergique. La discipline, qui n'est pas toujours trop observée au peloton, est tout de suite fortifiée par sa présence : c'est excellent d'entendre quelqu'un parler de vous fiche des coups de crosse. Le capitaine a des idées à lui, et c'est très bon ; il suffit d'avoir une méthode bien définie de commandement pour qu'elle soit féconde. Il a été blessé à Charleroi, a vu de près le début de la guerre, et en a dégagé très nettement les leçons ; il ne nous dore pas la pilule, ne dissimule pas les grosses fautes commises au début, les folies de bravoure qui ont précipité notre retraite, et il est d'accord avec les dernières instructions du haut commandement pour les proscrire à l'avenir. C'est réconfortant plus que tout de voir quelqu'un vous assurer de la victoire tout en admirant l'organisation tactique, la discipline et l'armement des Boches : il n'y a rien qui m'horripile autant que ces gens qui viennent nous raconter que les armées allemandes sont en beurre fondu.

Je viens d'ouïr tantôt un bon Toulousain raconter qu'on avait fait sentir aux Hindous arrivés à Marseille des tuniques d'Allemands et que maintenant, ils allaient les bouffer ; sans compter que ces sacrés Hindous ont amené des éléphants, des chameaux et

des fauves pour les lâcher sur les Boches ! Faut-il en entendre !

Nota bene. — Ne pas croire que les notes tristes éparses dans mes missives signifient le moins du monde découragement : ne pas confondre, s. v. p.

27 octobre.

Une terrible nouvelle que René M... m'apprend : Léon G...[1] tué en Belgique, le 22 août. C'est le premier ami très proche qui disparaît. Et sa femme et son gosse ! Quelle triste chose !

27 octobre.

Je ne veux pas trop penser aux bonnes heures que nous avons passées ensemble[2] : j'aime mieux me figurer que je ne puis être autrement qu'en ce moment : seul et au travail.

Nous allons fêter nos superbes galons de caporal par un petit balthazar entre bons copains.

8 novembre.

Ma chère petite maman, j'ai l'honneur et le plaisir de t'annoncer que j'ai obtenu le brevet de chef de section. Hier soir, nous avons fait un joyeux petit punch, dans la chambre, pour fêter la mort de l'examen. Or, les fumées nous sont légèrement montées au crâne et il s'est passé des choses bizarres : polochons égarés sur le chef du chef, barricades et cris d'animaux. Si bien que nous nous sommes trouvés consignés ce jour d'hui jusqu'à 5 heures. Consigne fort

1. Frère du meilleur ami d'Étévé, Pierre G.
2. Mme Étévé était allée passer trois jours avec son fils à Toulouse.

joyeuse d'ailleurs : à part qu'on nous a fait nettoyer la cour, nous avons passé le temps, très agréablement, à nous repaître d'un bon déjeuner que des âmes compatissantes nous passèrent sur le mur, et, pour moi, de quelques pages des *Grands Bourgeois* [1], que je relis avec un plaisir intense.

28 novembre.

Mon camarade Ducombeau m'a emmené avec lui déjeuner dans sa turne d'étudiant, où j'ai eu le plaisir de confectionner des frites. Puis il m'a prêté son piano et fait taper du Beethoven et du Chopin, qu'il possède en masse : grand plaisir. Il m'a même présenté sa femme, qui est très gentille (mais il ne me l'a pas prêtée).

Dimanche, 29 novembre.

Ducombeau m'a fort aimablement invité à sa promenade familiale et dominicale : j'ai apprécié l'invitation, car la solitude me pèse tout de même un peu le dimanche. Un temps superbe ; nous avons suivi les prairies au bord de la Garonne jusqu'au délicieux petit village de Blagnac. Nous y avons vu un couchant distingué.

30 novembre.

Saluez, madame, et soyez pleine de respect : vous pouvez désormais adresser vos missives au sergent Étévé. Et dans quelques jours, au départ, nous serons sous-lieutenant : chouette !

Mercredi, le général Lanrezac nous fera commander une manœuvre avec tout l'effectif disponible du 14e : de l'artillerie, des mitrailleuses, de la cava-

1. D'Abel Hermant.

lerie, tout le fourbi. Il va falloir se tenir. Ce soir, je me suis fait coudre mes galons dorés, et pour les garder huit jours ! Mais l'ordre est formel, et pour commander les réservistes mercredi, il faut beaucoup « du d'or ».

11 décembre.

Mon voyage s'est effectué dans d'excellentes conditions [1], et me revoici au sein de la grande famille, après l'autre. Je ne te dis pas que j'ai de la peine de ne plus coucher dans ma chambre : ça va de soi et ça n'a pas d'importance en ce moment.

Je t'embrasse furieusement.

19 décembre.

Je ne sais plus très bien comment je vis : je sombre dans l'abrutissement du dépôt. Je n'ai même plus d'entrain à lire. Aujourd'hui, ce fut particulièrement vaseux : même pas la distraction de mugir, à l'instar de notre lieutenant : « Rachemblement ! Colonne par quatre !... En tirailleurs, marche ! » pendant toute la sainte journée. C'est l'arrivée des bleus en casquette, avec les valises jaunâtres. Et leurs habillements (fantaisie aux ailes d'or !) Dégoûté de ce spectacle, je m'attarde au mess, à siroter un café économique, ou je me retire dans ma chambre, sur mon sac de couchage, à essayer de lire Maeterlinck. Il y a à côté de moi un sergent toulousain qui chante à tue-tête des galéjades dont les paroles ressemblent étonnamment aux paroles des chansons de Moussorgsky : la voilà bien l'alliance.

Et nous ne savons encore rien. « Et le temps passera toujours. »

1. Étévé était venu en permission à Paris.

Et puis, zut ! je me fais honte d'être abruti à ce point. J'ose à peine me considérer comme digne de t'embrasser ainsi que j'en ai envie.

24 décembre.

Il y aurait, je t'assure, un joli livre à faire, amer comme ceux de Courteline, sur les gaîtés du dépôt. Il y faudrait dire les escouades de bleus manœuvrant dans la cour avec des bourgerons effilochés, ou au contraire immaculés et raides comme la justice ; et les caporaux qui les commandent, extraits de la classe 14, bleus il y a trois mois, vétérans aujourd'hui ; et les sergents tout frais qui dirigent le tout ; et les deux types de képis : le képi vieux et innommable, à la visière mâchée, à la jugulaire en ficelle, aux ventouses absentes, d'une teinte vineuse et vague ; le képi flambant neuf, la superbe boîte à sel, sans jugulaire encore, vierge de toute déformation et toujours trop grande.

Il faudrait te dire aussi la comédie de l'appel du soir : les sergents de semaine qui portent gravement à l'adjudant de service leur rapport « manque personne », alors que ledit adjudant, de la fenêtre de son bureau, regarde rentrer au grand trot, une demi-heure après l'appel, quelque chose comme 300 manquants.

Et les sergents Étévé et de Terssac devant les rangs, au travail : nous faisons de l'école de section jusqu'au moment où, par quelques commandements compliqués, nous avons pu mettre la pagaye dans la troupe, et alors nous pouvons crier tant et plus « qu'on n'a jamais vu des flemmards pareils, qui n'écoutent pas ce qu'on leur dit », etc., etc. Le seul résultat cherché est atteint ; les hommes gardent leur entraînement, nous nous fortifions la voix, et nous ne nous embêtons pas trop....

27 décembre.

J'ai fini *La Mort*, de Maeterlinck : beau livre, mais pas le plus beau du type. Il y a un souci de discussion, très louable chez un philosophe, mais qui, chez un poète comme Maeterlinck, vous prive de pages d'imagination plus précieuses à mon avis ; les quelques passages où il se laisse aller à divaguer sont merveilleux. Et le tout est très réconfortant.

Comme toi, je me prends souvent à regretter bien fort de ne pas t'avoir près de moi en ce moment de fêtes. Mais peut-être vaut-il mieux ainsi : nous prendrions trop facilement l'habitude de nous voir et après, dame !...

Secouons-nous, ma chérie petite maman, et restons en confiance devant tous les grabuges comme entre nous.

28 décembre.

Interminable semaine ! dont voici le leit-motif :

Aux ser-gents de semaine ! ! ! ! !

Qui dira la hantise de ne pas manquer d'entendre ces notes fatidiques, du fond des chambres fermées, au mess bruyant, dans les W.-C. éloignés ! et la peur de confondre cette sonnerie avec l'appel au caporal de semaine ou au sergent-major, ou au fourrier, surtout avec les échos de la cour qui brouillent tous les coups de langue.

Qui dira les appels dans les chambres puantes, le matin, qu'il fait tout noir, et le soir, qu'il ne fait pas plus clair ! et ces chambres elles-mêmes, où l'on empile quarante types sur de la paille jamais renouvelée, larves indécises qu'il faudrait identifier et qu'on porte invariablement « présent », quitte à se

faire ramasser si le poilu se fait prendre en rentrant en retard au poste.

Et cette sacrée cour du quartier, où les cyclones se baladent en liberté et ramènent devant la compagnie des tas de papiers (destinés à attirer les regards du commandant et des tuiles au sergent de semaine chargé de la propreté du casernement) ; et les sarabandes de courants d'air dans les couloirs et les escaliers ; et les gavottes de vents coulis dans ma chambre comme d'ailleurs dans toutes les chambres ; il n'y a plus ni personnel, ni matériel pour remplacer les carreaux manquants : on bouche les trous tant bien que mal avec de vieux polochons.

30 décembre.

Je te souhaite, maman, une année bonne et heureuse et qui finisse bien, un jour de l'an pas trop triste, et je t'embrasse en 1915 aussi fort qu'en 1914 : peux pas faire plus.

2 janvier 1915.

Je reçois aujourd'hui tes bons souhaits si tendres pour cette année mystérieuse. Je suis sûr qu'ils me porteront chance si quelque chose au monde le peut faire....

Dimanche 3 janvier.

Cette fois-ci, c'est pour de bon : le *Journal officiel* du 1er janvier publie ma nomination de sous-lieutenant.

Nous nous sommes donc promenés aujourd'hui, avec Ducombeau, magnifiques et azurés : nous n'avons eu qu'un regret, en allant au cinéma, c'est que la salle ne fût pas éclairée pour refléter continuellement notre splendeur.

Demain auront lieu des événements plus sérieux : grande manœuvre de l'autre côté de Toulouse, où il faudra se montrer à la hauteur, étant en butte à l'observation ironique venant d'en haut et d'en bas. Nous nous y emploierons.

12 janvier.

Et j'attends toujours des précisions sur le départ. Je pense que c'est pour dimanche.

Je t'assure que j'ai été fort heureux de me savoir agrégé[1] : au moins je suis quelque chose de bien dans l'Université ; je suis arrivé au terme de ce que j'avais à faire et, à ce tournant de ma destinée, ça me fait salement plaisir.

Je profite également des splendeurs éphémères du rôle d'officier, splendeurs que les nécessités du champ de bataille éteignent singulièrement. Je suis plus beau que jamais à la tête de ma section ou de ma compagnie. Mon sabre est le plus grand du régiment, mais comme je suis le plus grand officier, c'est ce qu'il faut.

La vie de sous-lieutenant ici est somme toute fort douce. Les officiers sont très aimables. Quant aux adjudants et aux vieux sergents, rengagés ou autres, ils trouvent bien un peu saumâtre de recevoir les ordres du moucheron qu'ils engueulaient il y a deux mois, mais ils ne me sont pas hostiles le moins du monde, car j'ai pris la précaution de leur demander conseil avec déférence dans les matières qui me laissent froid, comme le service intérieur : ce qui me permet de leur faire observer tout ce que je veux dans le service en campagne.

1. Les admissibles aux concours d'agrégation de 1914 interrompus par la mobilisation venaient d'être déclarés agrégés.

Dimanche 17 janvier.

Encore un dimanche que je passe à Toulouse : je n'en reviens pas. Quel vieil embusqué, Seigneur !

Comme toi, j'ai suivi avec anxiété les nouvelles de Soissons, mais je crois qu'il ne faut voir là que l'échec, et par force majeure, d'une offensive partielle très hardie. Nous avons eu de la chance de ne pas nous faire cerner : quelle position dangereuse !

19 janvier.

Bonjour, madame, j'ai votre missive ce soir en rentrant de la marche *mélélaire*. Bien belle cérémonie, ma foi, qui fut l'apogée de ma gloire décorative.

Je commandais la 25e et la 26e compagnies, honneur qui ne m'était jamais échu encore. Aussi me suis-je redressé de toute ma taille, ce qui n'est pas mince, devant mes deux compagnies, à la tête du bataillon et du régiment, le sabre au clair, la guêtre tendue, le manteau-capote flottant au vent et la visière de mon képi étincelant au soleil. Nous avons fait en cet équipage 25 kilomètres, par un petit temps frisco, mais délicieusement clair, par de charmantes collines bleutées, de jolis ravins feuillus de feuilles mortes, vers des villages biscornus.

Et la rentrée au quartier, madame ! musique en tête, les saluts et les déploiements ! Ça y est, je rempile après la guerre, si j'en reviens : ça est trop beau. (Ça c'est des blagues, tu sais !)

20 janvier.

Toujours pas de départ. J'ai rencontré aujourd'hui un camarade de Normale. Donc je ne suis pas le seul normalien au dépôt : je suis heureux d'être

confirmé dans l'idée que ma situation n'a rien d'irrégulier et n'est point une embuscade.

4 février.

Je remplace au peloton des mitrailleurs Ducombeau, qui est affecté au 20e d'infanterie à Marmande, on ne sait pourquoi.

J'ai fini mon installation : ma nouvelle chambre est décidément avec tout le confort moderne : elle est grande, a deux fenêtres sur la rue, au rez-de-chaussée, dans un endroit très gai et ensoleillé. Ça n'abonde pas en œuvres d'art, ou plutôt ça regorge trop : il y a aux murs une superbe collection de calendriers, une belle pendule sous globe, une plante en zinc avec un nœud rose, un portrait de famille (une sacrée binette d'alcoolique), un bon dieu, deux bons dieux, des saints que je ne reconnais pas : tout ce qu'il faut pour s'endormir sans regrets.

Lundi j'entre donc aux mitrailleurs et j'en suis content. Il me semble qu'on peut faire ainsi meilleure besogne en campagne : quand on repère un joli paquet de Boches bien tassés et qu'on leur envoie à toute allure quelques centaines de balles dans la façade, j'ai idée qu'on se sent vivre.

Alors je t'embrasse joyeusement, à la cadence 620 (une bonne cadence pour le « moulin à café »).

6 février.

Que je te transcrive la péroraison d'une conférence morale faite ce matin par un sergent territorial à la compagnie : « Oui, nous sommes venus ici pour défendre la patrie et nous avons tout abandonné. Mais il y a un homme qui a fait cela avant moi : c'est Vercingétorix qui, plutôt que se rendre, est mort sur l'échafaud ! » Absolument authentique.

Marmande, dimanche 7 février.

Or donc je suis à Marmande pour vingt-quatre heures. J'y ai trouvé les Ducombeau installés tant bien que mal dans un petit hôtel et s'embêtant comme des rats morts. Ils m'ont accueilli comme le soleil apparaissant à Pelléas au sortir des W.-C. du père Golaud.

Je leur ai démontré que Marmande était une ville charmante. Et à dire le vrai ce n'est pas désagréable : il y a tout un côté qui joue son petit Mont Saint-Michel, à part que les prés remplacent les grèves, ce qui est bien une différence. Il y a surtout une vieille église avec cloître extérieur donnant sur un petit mail, lequel petit mail est bordé par les remparts, lesquels remparts tombent sur les prés qui s'en vont plats plats à perte de vue. C'est fort « province » à la Francis Jammes.

Toulouse, 12 février.

Je suis de plus en plus ravi de mon métier de mitrailleur. J'ai passé toute ma journée à démonter et remonter les systèmes. Encore un peu et je vais devenir mécanicien : les surprises de la guerre ! C'est toujours un épatement pour moi quand ça réussit et qu'après avoir tout démanché j'ai recollé le fourbi et que le coup peut partir. C'est très agréable de voir la complication effrayante au premier abord se réduire peu à peu.

13 février.

On mitraille, on mitraille. C'est vraiment une belle école que ce C. I. M. T. Et c'est une petite chapelle militaire, très indépendante dans le régiment, qui a déjà ses traditions, sa tenue et sa discipline particu-

lières. Nous avons aussi un drapeau avec ses devises : *Toujours debout* (et il est vrai qu'on se lève de bonne heure) et « *Labor pro Patria* » (tu parles qu'on ne travaille pas pour le roi de Prusse). Le drapeau n'est pas allé au front; en attendant qu'il y aille, le capitaine confie à chaque officier sortant de l'école deux franges d'or que l'on doit renvoyer quand elles ont reçu le baptême du feu, et qu'on accroche au drapeau : très chic, n'est-ce pas?

Lundi 1er mars.

Tu as, je crois, bien fait de venir me voir hier. Maintenant je ne vais plus guère m'appartenir. On forme au 14e une compagnie de renfort, ainsi que dans les autres régiments du corps d'armée. Cette compagnie, aux termes de la décision, doit être formée pour trois cinquièmes de jeunes soldats de la classe 15, pour deux cinquièmes de poilus ayant déjà vu le feu. Elle ne doit comprendre que des gens « solides au physique et au moral, parfaitement aptes à faire campagne ». On lui donne des cadres très forts en sous-officiers. C'est donc une compagnie de choix. Le commandant de la compagnie, M. Fontenilles est un lieutenant, blessé et guéri, qui a l'air très énergique et très calme. Comme autres officiers, il n'y a que deux sous-lieutenants, commandant chacun un peloton (2 sections) : un collègue mitrailleur, avec qui je suis très bien, et moi. C'est donc parfait. De plus, ceci est grand honneur de commander un peloton (120 hommes) : je ferai tout pour m'en bien acquitter, comme tu penses.

4 mars.

J'ai vu la dépêche ministérielle qui règle notre condition : nous faisons partie de formations nouvelles, nous appartiendrons à un régiment de marche, le 417e, 1er bataillon. Nous serons concentrés à Saint-Antonin, gare sur la ligne de Montauban-Figeac.

Ne regrette pas que je n'aie point eu le temps de passer l'examen de mitrailleur : il ne confère aucun titre ; j'ai fait un stage, je reste mitrailleur, je garde les insignes, et à l'occasion je peux prendre le commandement d'une section de mitrailleuses. C'était surtout ce que je désirais. Et puis je suis résolu à trouver parfait tout ce qui m'arrive.

Oui, je te permets encore de faire des observations et de donner quelques conseils au « commandant de peloton ». Je te prie seulement, pour ce faire, d'observer les prescriptions réglementaires : de t'arrêter à six pas, de saluer énergiquement et de te tenir au garde à vous toute la durée de la communication, qui devra d'ailleurs être faite en termes respectueux, « la discipline étant la force principale des armées » (Règlement sur le service intérieur, article I, paragraphe I).

« Je me retire en mon ap...partement[1] », pour y monter mon sac, organiser ma cantine, et prendre « toutes mesures que le commandement jugera utiles au bien du service ».

Je me sens enfin devenir poilu, si j'ose ainsi dire, et je t'embrasse comme le dernier des bleus.

8 mars.

Je suis ravi et débordé de turbin. Cette compagnie de marche, c'est le rêve : des types presque tous

1. *A la manière de...* de Reboux et Muller.

volontaires (ce n'est pas de la raclure d'embusqués !) et contents de partir, avec un certain nombre d'entre eux ayant l'expérience du feu. L'esprit est bon, mais la discipline bien difficile à maintenir : cela se comprend, à la veille du départ.

Aujourd'hui, visite du commandant Deschamps, qui commandera notre bataillon : il a été fort aimable avec moi, mais c'est un sacré phénomène....

J'ai passé hier une soirée délicieuse avec le compositeur Mazelier et un Pleyel comme le mien.

13 mars.

Or, en mil neuf cent quinze, on prit Saint-Antonin.

Donnons à la maman quelques détails sur cet épisode.

Je suis présentement installé le soir dans ma chambre de cantonnement, et sur une minuscule pitchounette table, j'écris à la lueur d'une bougie chandelliforme.

Donc jeudi nous rassemblâmes nos hommes dans la cour de Pérignon. A sept heures du matin, était arrivé l'ordre de faire changer toutes les capotes bleu sombre pour des ditos bleu horizon : d'où expédition à Niel, à l'autre bout de Toulouse, et retard.

A onze heures, départ pour la gare Matabiau. Diverses cérémonies : embrassades des parents, adieux des copains, des supérieurs. De onze heures à une heure, à la gare : embarquement des hommes, des chevaux, des bagages. Ah ! l'organisation des gares françaises et la bonne volonté des employés ! Charmant départ tout de même. Nos soldats nous ont fleuris de violettes toulousaines : gentils types. Nous étions dans un bon wagon de première : les trois officiers de la

compagnie et le commandant du bataillon avec qui nous formons popote.

Comme le plus jeune officier, j'ai été chargé de composer les repas de la journée : ce fut bien fait.

Jusqu'à Montauban, vitesse relative.

Mais de deux heures et demie à cinq heures et demie, arrêt à Montauban en attendant le train pour Saint-Antonin. Pagaye dans la gare, service d'ordre, etc., etc. Enfin, départ, boulottement, conversation animée avec le commandant, très agréable causeur.

A neuf heures, arrivée à Saint-Antonin. Nuit noire, pas d'éclairage. Des rues en boyaux. Des cantonnements dispersés. Finalement, tout s'est bien arrangé, en dépit des ordres supérieurs qui avaient annoncé au maire 500 hommes et qui en envoyaient 1 100.

Le pays (cher à Pouvillon) est ravissant, fréquenté d'ailleurs par les touristes et les peintres : de vieilles, vieilles maisons, des rues biscornues, des portes en ogive, un vieux pont, des moulins sur le bord de la rivière, le tout dominé par les murailles des causses. Sérieusement on y passerait bien une petite villégiature.

Saint-Antonin, 15 mars.

Aujourd'hui, marche militaire le matin : à flanc de causses, avec l'Aveyron émeraude, et les collines bleues, roses, dorées.

Cet après-midi, petites reconnaissances : jolies prairies, pleines de violettes.

Un temps superbe, un pays épatant, des collègues charmants, des hommes rossards, mais pas trop mauvais bougres ; du travail, mais intéressant et cordial ; bien logé, bien nourri : ça va.

16 mars.

Diable de pays pour faire manœuvrer les poilus ! Il faut commencer par monter toujours en plein soleil, et raide ; une fois sur le plateau, on est arrêté à chaque instant par de petites murailles de pierres ; on trébuche sur des tas de cailloux et on se prend les pattes dans les petites plantes rabougries.

Mais le retour est toujours suave : au soleil couchant, on redescend dans la vallée, vers l'Aveyron, son petit vieux pont, ses barrages et ses grands peupliers, avec de la fantasmagorie de couleurs sur les collines pelées.

Somme toute, j'ai grande chance d'avoir joui de ce joli patelin, avant d'en aller voir d'autres moins pittoresques.

18 mars.

Matinée reposante. Soleil radieux.

Balade à cheval, sur *Vade Mecum*, la monture de mon commandant de compagnie : une bête jolie, mais entêtée et stupide, dressée à l'envers d'ailleurs, ayant fait ses premières armes dans l'artillerie. Cette bourrique ne m'a pas encore fichu par terre, je ne sais pas ce qu'elle attend.

Je vais retrouver à table mes collègues, entendre quelques suaves citations littéraires du commandant, et, toujours du commandant, quelques formidables « cochoncetés ».

Il y a un piano dans l'hôtel, mais si moche que c'est ne rien dire.

24 mars.

Je reçois ta lettre si triste au moment de partir en marche ; j'ai bien de la peine aussi de savoir notre pauvre Louis disparu[1].

1. Le sergent Louis Perron, du 16e territorial, tué au combat de Courcelles-le-Comte (octobre 1914).

31 mars.

Grande journée de préparatifs : distribution de cartouches, de vivres de réserve; graissage des godillots, astiquage des armes. Demain matin, une marche de 32 kilomètres nous amènera à Caussade, où nous prendrons le train pour Avor, près de Bourges. Combien de temps resterons-nous au camp d'Avor? Mystère.

Baugy (près Avor), 7 avril.

Console-toi : il fait encore plus vilain temps depuis que tu es partie : la pluie sans arrêter et un vent de tous les diables.

Avec ce joli printemps, le commandant exige que nous sortions, imperturbablement, de six heures et demie à neuf heures et demie et de midi à cinq heures.

Du moins le commandant ne me tient pas rigueur d'avoir une maman qui m'aime tant et qui brave la boue et les consignes pour venir m'embrasser un peu.

Reçu une lettre de M... qui me confirme la mort de Laveine[1], tué par une bombe de taube.

Dimanche 11 avril.

Comme tu as bien fait de me conseiller la petite visite de Bourges ! La cathédrale à elle seule vaut le voyage. J'ai passé plus d'une heure ce matin à relire sur les divers portails mon vieux cours de Mâle[2]. Le portail du centre a vraiment un tympan unique,

1. Léon Laveine, élève de l'Ecole Normale, sous-lieutenant d'infanterie.

2. Cours de M. Emile Mâle, à la Sorbonne, sur l'art français du moyen âge.

et il y a des tas de chapiteaux épatants : notamment les personnages décapités qui retracent l'histoire du *petit Jasus* ont des lignes de draperies étonnantes. Et puis le monument est très heureusement dégagé à l'abside, avec ce jardin en terrasse qui se trouve derrière.

Admiré aussi : les hôtels Cujas, Lallemant, Jacques Cœur ; et particulièrement la rue Mirebeau et la superbe maison de la rue des Toiles. Après quoi, petite balade sur les bords de l'Yèvre, tout inondés.

Ce ne fut d'ailleurs pas sans peine que j'extorquai au commandant la permission de la journée ; mais je l'ai pris au sortir de table et lui ai évité toute fatigue en libellant moi-même le titre.

Je suis favorisé par un temps radieux. Le Père Éternel me devait bien cette compensation, car hier j'ai été trempé comme je ne le fus jamais de ma vie. A cinq heures et demie, départ sous une pluie battante, pour le fin fond du camp d'Avor. Pluie régulière jusqu'à deux heures de l'après-midi. Et pas moyen de mettre son imperméable, c'était la revue de la brigade (ça sent le départ) : garder, en capote, l'immobilité la plus absolue sous la pluie et la grêle qui nous tapaient dans le nez, en présentant les armes.... Je ne suis pas encore sec.

En gare de Juvisy, mercredi 13 avril.

Alors voilà, c'est le petit voyage.

Partis hier soir à cinq heures de Baugy, nous avons embarqué à onze heures du soir à Avor « pour destination inconnue », et depuis on se balade. Les hommes sont bien mal tassés dans des wagons à bestiaux ; nous, nous avons les wagons de première (les plus moches de l'année, d'ailleurs). Il fait bon tout de même.

J'ai maintenant tout ce qu'il me faut comme équipement de campagne, enfin ! J'ai même une montre qui marche.

Ne te bile pas trop : on va tâcher de bien faire et s'en tirer. Je suis paré : sur mon cœur, les franges d'or du drapeau ; dans ma cartouchière, trois petites violettes chipées à ton bouquet de Baugy, sur ma cheminée où nous fîmes de claires flambées ...

II

PREMIÈRES SEMAINES AU FRONT

(16 AVRIL — 21 MAI 1915.)

A SA MÈRE

16 avril.

Enfin ! nous sommes ce qu'on appelle « au front ».

Nous cantonnons dans un gros village [1], deux bataillons réunis. Les cantonnements des hommes sont très bien organisés, installés avant nous par les zouaves qui nous ont précédés. Je suis logé dans une confortable chambre, *Villa Nanette*, chez deux bons vieux. Le mari est un ancien chef de musique.

Le canon fait de temps en temps boum ! Nous avons de la grosse artillerie à côté de nous. Il tombe des marmites et des shrapnells de temps à autre, mais pas trop souvent, et, en général, ils ont le bon esprit de passer au-dessus de nous pour aller éclater en arrière. C'est la villégiature rêvée. Plus on approche du front, et plus c'est superfin comme installation.

Je suis ravi d'être employé à la défense du front le

1. Berneuil, village au nord de l'Aisne, entre Compiègne et Vic-sur-Aisne.

plus proche de Paris ; j'aurai « notre chez nous » dans le dos et j'aime mieux cela qu'être en Belgique ou aux Dardanelles.

18 avril.

Exercice toute la journée, pour distraire les taubes qui se baladent dans le ciel radieux.

L'artillerie lourde, dans les bois, fonctionne avec une touchante régularité ; il n'y a pas moyen de savoir où elle perche : les Boches y perdent leur latin. Les artilleurs viennent tranquillement boulotter au patelin ; entre deux promenades, ils vont voir leurs crachoirs, envoient une petite rafale et pensent à autre chose. En ce moment, c'est l'heure de l'apéro : ils l'envoient très tassé aux Boches. C'est la joie pure de constater ce bon travail.

20 avril.

Toujours temps merveilleux qui vous met la joie au cœur ; les shrapnells qui encadrent les aéros font de petits flocons délicieux dans le ciel pur et l'aéro passe à travers, à peu près régulièrement. Fort joli à voir.

Journée calme aujourd'hui : les Boches se reposent de leur attaque de dimanche, où ils ont tiré de 30 à 40 000 obus et se sont fait zigouiller plus d'un bataillon pour nous infliger des pertes minimes et ne pas avancer du tout.

Nous faisons l'exercice comme de bons bougres du temps de paix, en évitant toutefois de rester trop longtemps dans les zones arrosables. Leurs sales chaudrons font un pétard de tous les diables quand ça éclate dans les bois, pas loin. Mais ça n'empêche pas de dormir. J'ai un bon petit plumard de gosse, en fer : tout juste la place de mes jambes, sans compter les pieds qui dépassent.

23 avril.

Délicieux les sous-bois par ici : des taillis épais ou des grandes pinèdes, avec des échappées sur les coteaux de la forêt de Compiègne ou sur les méandres de l'Aisne. Et là dedans un gibier pullulant : pas de chasseurs. Les faisans, les palombes, les biches viennent nous reluquer. Dans les champs, nous faisons sans cesse détaler des lièvres sous nos godillots ou s'envoler des perdrix. Quand le bataillon a la veine d'attraper quelque chose à coups de cailloux ou à la course, dans les fourrés, ce qui arrive, c'est immédiatement offert à la popote du commandant, et par conséquent de la 1re compagnie.

J'ai vu ce matin un obus éclater sur un taube, lequel taube a fait la cabriole, mais a pu rentrer tout de même, comme une grive saoule. On a bien de la distraction ici, sais-tu. Ne t'ennuie pas trop dans ton secteur....

Dimanche 25 avril.
Du petit cagibi du chef de section,
du secteur X... [1]

Combien attrayante, cette nouvelle existence !

Nous sommes partis de notre cantonnement d'arrière hier matin et, depuis, c'est un esbaudissement continu.

D'abord les villages des deuxièmes lignes et les cottages souterrains. Sur plusieurs kilomètres, on se croirait dans la section des pays nègres, à l'Exposition universelle ; ou encore on dirait de délicieux chalets bien nets, bien reluisants, qu'un cataclysme aurait à moitié enfouis sous terre. Le tout au milieu de jardinets minuscules et fantaisistes. Les châssis

1. Puisaleine, près de Tracy-le-Val.

de jardinage font des vérandas à ras de sol. Il y a des villas particulièrement somptueuses, astiquées comme des cabines de yacht, en pin ciré. Et des haras grandioses pour les canassons. De vastes lavoirs et lavabos, des infirmeries séduisantes. D'ailleurs dans un paysage ravissant, dans des vallons boisés et de princières propriétés.

Puis, peu à peu, on sent que ça devient plus sérieux. Les villages [1] (les vrais, du temps de paix) n'offrent plus que des anthologies de murs et des souvenirs de toits. On ne marche plus n'importe comment : on avance par petits paquets, on se colle contre les talus ; on laisse les canassons et les voitures en arrière. Et on commence à ne plus voir que des Arbis, qui occupent ce secteur. Des uniformes (si l'on peut dire uniformes) d'une fantaisie échevelée, des binettes à faire réfléchir et de larges sourires.

Le dernier semblant de village et on entre dans les boyaux : nous y ferons bien encore deux kilomètres. Heureusement nous avons un guide, sinon je ne sais où nous irions tomber.

On continue de marcher jusqu'aux abris des réserves. Nouveau village nègre (et celui-là habité par de vrais nègres) collé contre un coteau. Un coup d'œil en passant aux formidables défenses de deuxième ligne : toute une forteresse prolongée sur des kilomètres et des kilomètres de front et qui nous accueillera si les tranchées de première ligne sont forcées.

Nous laissons un peloton en réserve et nous allons aux vraies tranchées, celles qui ont vue sur les Boches.

Reboyaux, de plus en plus compliqués, étroits et hauts, creusés dans la craie. Toujours en zigzag.

1. Tracy-le-Mont, Bimont.

Comment ferai-je désormais pour marcher droit dans les rues?

Au passage, on salue des tranchées abandonnées depuis que nous avons poussé plus avant, des cuisines, le bureau de la compagnie, la chambre à coucher du capitaine, des ateliers de menuiserie et ferraille, des batteries de crapouillots, et enfin nous arrivons à la tranchée de première ligne.

Du côté des Boches, un haut parapet ou plutôt la paroi du sol en arrière de laquelle on a creusé la rue. La rue, sentier de 50 centimètres de large. Du côté français, des abris divers, creusés dans la terre, le toit formé de vieilles tôles ondulées ou de rangées de rondins sur lesquels on a tassé de la terre. On y descend comme dans les boutiques de Berne.

Dans la paroi vers les Boches, il y a de multiples créneaux, recouverts de sacs à terre et de planches, des plates-formes de tir, des observatoires, des meurtrières pour mitrailleuses, tous ces divers postes séparés par des murs ou des gabions. De petits escaliers mènent aux emplacements des tireurs.

En avant de la tranchée de ma section sont deux petits postes avancés, à 80 mètres de notre ligne, reliés à nous par de profonds boyaux. Des sentinelles y sont constamment à guetter. On tire une ficelle et un échafaudage de fils de fer tout prêt dégringole et bouche le boyau, au cas où l'ennemi prendrait le petit poste. De même on allume une mèche, de la tranchée, et le poste saute. C'est donc difficile qu'ils viennent chez nous. D'ailleurs, derrière la tranchée principale, à 10 mètres, une autre tranchée qui la balayerait à l'occasion.

Nous avons le téléphone relié « par fil spécial » avec le commandant à l'arrière. Et de multiples boyaux permettent de se replier en arrêtant les

Boches à chaque pas. Une grande impression de sécurité se dégage de cette organisation, et pourtant les Boches ont leurs tranchées à 200 mètres et leurs petits postes à 50 mètres des nôtres, ou même plus près.

Maintenant, chapitre confort. Les belles habitations sont du côté de la rue vers la France. Abris pour trois ou quatre hommes, chambre pour les deux sergents et délicieux petit cottage pour le chef de section : au ras du sol, une petite porte en souricière, fermée par une toile de tente, une marche et je suis chez moi. Un lit au fond : quatre planches, un treillage de cage à poules tendu entre, un peu de paille, et c'est épatant. Au-dessus du lit, un bougeoir pour lire le soir. Dans un coin, un banc et un pupitre surmonté d'une étagère. C'est de là que je t'écris. En face, une table-toilette où mon ordonnance Sempé m'apporte de l'eau dans un plat à soupe. Une petite fenêtre, avec un rideau blanc, située, comme le veut l'hygiène, à gauche du pupitre. Un énorme périscope dans un coin pour voir les Boches sans qu'ils nous voient. Des clous et portemanteaux.

Et je n'ai qu'à mettre le nez dehors pour avoir du pittoresque ; nous sommes deux sections de lignards entre une section de spahis et une autre de tirailleurs algériens ; plus loin, les zouaves.

Ce qui pourrait manquer à l'installation nous est obligeamment prêté par nos voisins exotiques : hommes précieux qui ramassent tout ce qu'ils trouvent.

Nous faisons popote avec les officiers des troupes africaines : charmants. Et la salle à manger (une cave dans un ravin à pic) est pittoresque, mélangeant le luxe et le primitif. Nos batteries sont à côté, les obus passent sur nous, et des balles viennent se

perdre dans le ravin, à fin de course : combien bizarre sifflement !

On s'amuse comme des petits fous. Tout ce qu'on peut raconter des délices de la vie de tranchées est au-dessous de la vérité.

Et c'est d'une propreté remarquable. Cette nuit il n'a cessé de pleuvoir : ce matin tout le monde a balayé la rue et les boyaux. A midi on pouvait se balader en sandales.

C'est le rêve... tant que les Boches n'attaquent pas et que leur bombardement est calme : c'est le cas en ce moment. Mais s'ils nous jouent des sales blagues, on le leur fera payer, comme les « tiraillours » le leur ont fait payer dimanche dernier....

26 avril.

Reçu hier soir ta lettre du 23 : deux jours seulement pour arriver à la première ligne ! C'est rudement agréable de recevoir ainsi son courrier dans ce pays, si loin du monde civilisé.

Aujourd'hui, nous sommes revenus, après deux jours de tranchée avancée, aux abris situés à quelque cent mètres en arrière.

Nous y sommes naturellement beaucoup moins confortables, ou du moins il a fallu aménager beaucoup. Le plus embêtant fut de creuser la voûte à hauteur de mon lit pour que je puisse mettre tous mes pieds allongés.

Le temps est superbe, parfois trop. Cette nuit, nous avions organisé une patrouille pour chiper un petit poste boche : le commandant a donné contre-ordre à trois heures du matin, vu le temps trop clair.

Item, au soir, nous avons eu notre premier blessé par la faute du clair de lune : un petit volontaire était

en train de poser des fils de fer sur le parapet quand la lune est sortie brusquement d'un nuage. Aussitôt pétarade boche en face et mon boum a eu l'épaule traversée. Pas grave. Ça lui vaudra un mois de repos et une citation.

Zut ! j'ai encore de la terre qui me dégouline dans les yeux chaque fois qu'un type me marche sur le toit : je vais faire consolider avec de la toile goudronnée.

27 avril.

...Embêtant, notre fléchissement en Belgique : pourvu que nous ne craquions pas de ce côté-là ! Les Boches font un effort désespéré. Mais Joffre n'a pas l'air de se biler. Il était hier dans notre région avec Poincaré, mais n'est pas venu nous voir ici. On se console de tout, heureusement.

28 avril.

Nous voici revenus au cantonnement[1] avec douleur, car nous étions bien plus tranquilles et heureux aux tranchées.

Ce soir, repos, lecture : pensons à notre vrai « chez-nous » et dégustons *Kim*[2].

30 avril.

Chaleur extraordinaire. Travail acharné : de sept heures à dix heures — de douze heures à dix-sept heures et demie — de dix-neuf heures à zéro heure ou une heure (exercice de nuit).

Santé bonne. Peu de temps. Vivement la tranchée, qu'on se repose !

1. Berneuil.
2. De Rudyard Kipling.

2 mai.

Je suis très content des débuts de ma section au feu; les officiers africains, nos voisins, ont fait de nos petits bougres de grands compliments, et sincères. Je suis fier d'avoir eu dans ma section le premier blessé et la première citation du régiment....

3 mai.

Merci pour tout le muguet du 1er mai ! Ici, nous nous promenons dans les bois sur un tapis de jacinthes et de muguet, de primevères et d'anémones. Ceci pour les parfums.

Pour les mauvaises odeurs, on y veille: voici trois jours que les hommes travaillent sans cesse à enlever le fumier des cours et à le mettre ailleurs.

Pour la vermine, il est parfaitement indéniable que nous avons rapporté des tranchées un assortiment complet de poux (je ne parle point pour moi qui n'ai pas couché dans la paille arabe). Mais des mesures énergiques ont été prises aussitôt : tous les hommes, le crâne passé à la tondeuse à barbe et badigeonné à l'essence d'auto. Tous les matins, les hommes se gargarisent au permanganate. Tu vois qu'on prend des précautions.

Tu réclames mes impressions de premier contact et de premiers projectiles : ces impressions ont été tout à fait nulles, sans doute parce que nous nous sommes rapprochés très progressivement du front, parce que les Boches sont invisibles et parce que l'organisation des tranchées vous donne une impression de parfaite sécurité. La seule émotion que je me rappelle fut celle-ci : j'ai entendu un matin le sifflement de deux alouettes ; je n'ai pas pensé sur le moment à un chant d'oiseau, mais au bruit d'un pro-

jectile encore inconnu et d'effet mystérieux : inquiétude réelle de deux secondes. Voilà.

A M. D..., A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.

4 mai.

J'ai bien des excuses à vous présenter, cher monsieur, pour avoir tant tardé à vous donner de mes nouvelles. Mais jusqu'ici mes nouvelles n'avaient rien de sensationnel, et j'attendais d'avoir quitté toute espèce de dépôts ou camps d'instruction, préférant dater ma lettre du front, ce qui fleure l'héroïsme.

Pour l'instant d'ailleurs, nous avons besoin de toute notre imagination pour éprouver l'orgueil du poilu : mon régiment, de formation récente, a vu ses débuts en guerre soigneusement ménagés.

Nous sommes installés en ce moment dans un petit village, à 5 kilomètres des Boches, et nous n'avons encore passé que quelques jours dans les tranchées de première ligne.

Nous nous y trouvâmes transportés en plein village arabe. Sous un ciel suffisamment outre-mer, la tranchée creusée dans l'argile très ocre semble une rue de la périphérie d'Oudjda (telle que je m'imagine cette périphérie) : un vieux rempart de contours grossiers d'un côté, de l'autre des gourbis en contre-bas, fermés par des toiles de tente et consolidés de branchages. Dans ces gourbis, une vermine inamovible et des habitants sordides : tirailleurs algériens ou marocains, zouaves, spahis, toute la gamme du blanc à peine teinté au noir le plus évident.

Quelques odeurs fortes et des musiques très *Sacre*

du Printemps [1]. Tous les soirs, concert arabe, flûte et tutu-pampan, danses calmes dans un espace restreint, à la clarté des fusées boches ou françaises, selon le vent.

Les Mecklembourgeois sont à 150 mètres de là, sur l'autre versant du ravin, et, de temps à autre, se rappellent à notre attention par des tirs en général mal réglés.

On a poussé le souci du décor jusqu'à placer comme sonnettes d'alarme, dans les petits postes, de superbes gongs comme M. Bakst en suspendit aux tentures de *Shéhérazade*.

La grande distraction consiste à faire se dévêtir un tiraillour, pour dresser la statistique de ses enveloppes superposées : un petit, qui n'avait l'air de rien, portait sur lui six chemises d'une saleté croissante de l'extérieur à l'intérieur, histoire de ne point surcharger le sac et aussi de ne laisser rien perdre.

Une fois gorgés d'Orient, nous cherchons d'autres amusements, comme la confection d'explosifs ingénieux et leur lancement à l'aide de petits canons enfantins, très dangereux pour leurs artilleurs improvisés. Ou bien nous organisons des expéditions ténébreuses pour porter la terreur et la confusion dans les postes boches : il arrive ainsi de ramper trois quarts d'heure sur un parcours de 50 mètres en retenant sa respiration, pour tomber sur un trou abandonné, qu'il ne reste plus qu'à combler par façon de représailles. Nous fabriquons des chevaux de frise où nous prodiguons le fil de fer barbelé et nous les plaçons devant nos tranchées ; le lendemain matin, nous constatons que les Boches en ont fait autant de leur côté : nous téléphonons à l'artillerie qui tape dans

1. Ballet d'Igor Stravinsky.

le réseau ennemi ; l'artillerie ennemie éreinte le nôtre, et il ne reste plus qu'à recommencer la nuit suivante. Mais le découragement est inconnu au secteur.

L'après-midi, vers deux heures, nous renaissons au monde civilisé : le vaguemestre apporte le courrier et les journaux de Paris du matin même. Le mess des officiers est installé luxueusement à quelques mètres de la première ligne, dans une maison particulièrement solide qui a seule résisté au bombardement continu. Sous une voûte digne des catacombes, la table est servie, dans un style impeccable : les couverts réglementaires sur une nappe éblouissante ; au milieu, l'inévitable porte-bouquet fait d'un obus boche ; de massifs candélabres, don des tiraillours à leurs officiers ; et, ce qui est plus précieux encore, une nourriture de premier choix.

Entre les repas, la salle à manger est transformée en salon de lecture : l'assortiment de quotidiens et d'illustrés est à peine moins complet qu'au cercle de l'École. Une petite bibliothèque est à la disposition des officiers pour qu'ils charment leur ennui dans les longues heures de veille.

Que vous dirais-je de plus, cher monsieur? Vous comprenez maintenant combien il nous tarde de quitter à nouveau le cantonnement pour reprendre notre vie de délices en première ligne. Cela nous sera d'ailleurs donné très prochainement....

A RENÉ M...

4 mai.

Mon cher vieux,

Nous sommes navrés d'avoir quitté les tranchées pour retourner au cantonnement : on nous y embête

consciencieusement. Exercices tous les matins, tous les soirs, souvent aussi la nuit, et forcément sans grande conviction, avec le canon qui bougonne tout près, et la possibilité de recevoir des marmites à chaque pas.

Les belles manœuvres du temps de paix ne perdent décidément pas leurs droits : hier encore, pour donner à un général grosse légume une bonne impression du régiment, on a combiné un de ces combats pour rire et épater la galerie qui était bien triste à voir : les blessés qui passaient sur la route, dans les autos médicales qui les ramenaient du front, n'en croyaient pas leurs yeux.

Heureusement que je me maintiens en joie et que les petits côtés de l'état-major ne portent pas atteinte à ma forte philosophie. Je médite seulement, et avec délices, cette belle parole de mon commandant, au sujet de l'invasion évitée à Paris: « Je brûlerais plutôt douze cierges à sainte Geneviève qu'une allumette-bougie à l'École de guerre. »

Ce brave commandant, disciple en cela du père Tolstoï, raisonne salement juste. C'est d'ailleurs un type très agréable, un peu brûlé par le soleil d'Afrique, grossier comme le plus éloquent des charretiers et fin comme le plus subtil Normalien de la section lettres.

Je mène ici la grande vie. Je n'ai jamais été si galetteux. Je me suis baladé l'autre jour en la ville proche et j'ai fait de multiples achats. D'où un aspect pittoresque de ma personne : des godillots énormes et une vareuse qui commence à perdre sa couleur, mais des gants supra-chic ; une bouffarde de poilu, mais du tabac extra-fin dedans ; une seule serviette de toilette à la fois, mais du savon de femme de mauvaise vie (et de bon goût). Je me paye aussi des tas

de bouquins que je bouffe avidement. Grâce à ces divers procédés, il m'arrive plus d'une fois par heure de perdre complètement la notion du temps de guerre, et c'est charmant. Ainsi le moral prospère. Le physique rutile : j'ai même un peu grandi, encore! (Dans le secteur de tranchées que j'occupais, j'ai fait creuser les boyaux à certaines places, parce que ma tête dépassait et que j'avais la flemme de me baisser et que j'ai droit à tous les confortables.) Quelle guerre bizarroïde et réjouissante, quand on réfléchit d'une certaine façon et point d'une autre !

Sur ce, vieux poteau, je te la serre bien affectueusement.

AU CAPORAL-FOURRIER PIERRE G.

5 mai.

Mon cher vieux Pètre,

Je t'écris du cantonnement, un charmant village abrité du vent et des marmites par un coteau boisé. Je suis logé chez deux vieux fort aimables qui ont mis tout leur mobilier et matériel à notre disposition. Il y a même un piano ; mais quand on commence à jouer, il y a déjà cinq notes muettes. Puis, à mesure, il y en a une qui se détraque toutes les minutes, si bien qu'au bout d'une heure on peut le fermer et jouer sur le bois. C'est le moment que le propriétaire choisit pour venir faire ses compliments et vous prier de déchiffrer un quadrille de sa composition, pour fanfare civile ou militaire : un tantinet barbant, le vieux respectable.

Nous manœuvrons ferme quand nous sommes au repos et nous avalons de la poussière, d'autant que la compagnie marche toujours en fin de colonne, vu que le cheval du lieutenant commandant la com-

pagnie bouffe la queue du cheval du commandant quand on le laisse marcher derrière. Telles sont, avec d'autres, les horreurs de la guerre.

Au revoir, vieux Pètre, continue à te tenir en joie et reçois mon accolade bien sentie.

A SA MÈRE

7 mai.

Encore le cafard, madame ! C'est entendu, il y a quelque casse en temps de guerre, mais il y a aussi beaucoup de raccommodage, et surtout il ne sert de rien de se faire de la bile.

Permets que je te fasse part d'une belle définition du périscope par un sapeur chargé d'expliquer ça aux jeunes soldats :

« Le périscope, c'est, à supposer, que c'est toi : tu regardes par-dessus la tranchée, et moi je te regarde dans le derrière. »

Excuse mille fois la belle impudeur des termes, mais avoue que ça fait bien comprendre la chose qu'est la chose.

10 mai.

Nous voici revenus dans notre vieille tranchée, ou, plus exactement, dans une tranchée toute voisine de la première : un autre secteur de compagnie dans le même secteur de bataillon.

Les Boches nous ont bombardés cette nuit avec stupidité. Ils ne nous ont pas fait le moindre mal d'ailleurs, mais ils nous ont donné du travail pour toute la journée : créneaux démolis, boyaux obstrués par les éboulements, c'est assommant.

AU COLONEL M...

12 mai.

Mon colonel,

Je reçois votre lettre et je la relis, très heureux et un peu fier que vous pensiez si bien à moi en ce moment.

Je suis content de mes hommes, à peu près tous pleins de bonne volonté : ils sont malheureusement ou trop jeunes ou trop âgés pour résister aisément à la fatigue. Mon effectif se trouve assez réduit par suite d'évacuations de malades. La question des cadres en sous-officiers est un peu inquiétante aussi, mais non à ma section où je suis plutôt favorisé.

Ainsi la besogne est facilitée ; elle ne demande pas d'ailleurs de notions tactiques très approfondies : il suffit de surveiller le service de garde, de réparer les dégâts et de perfectionner le système de protection. Nous attendons une attaque boche ou un ordre d'attaque ; nous prenons conscience de la gravité de la situation sans nous l'exagérer et nous vivons en bonne camaraderie dans le secteur commun.

Je suis très content aussi du joli courage de ma mère qui ne se plaint guère ni dans ses lettres, ni, je le sais, auprès de ses amis. Je n'ai donc point de sujet d'inquiétude ou de tristesse, si ce n'est la pensée de ceux qui nous ont déjà quittés et qui nous laissent un souvenir si cher[1]. Et je vous promets que ma plus grande envie est d'en demander sérieusement compte aux Boches.

Au revoir, cher monsieur, croyez toujours à mon affection bien fidèle.

1. Le colonel M... avait eu ses deux fils tués à l'ennemi au début de la guerre.

A SA MÈRE

Jeudi 13 mai.

Grand jour : l'Ascension me fait l'honneur de coïncider avec mon anniversaire.

Pour que la fête soit plus complète, c'était ce matin le tour de ma compagnie de quitter la première ligne pour venir au repos, en réserve, à 300 mètres en arrière, dans un ravin charmant et abrité des coups.

Il faut décidément que je te rassure pour la question gaz asphyxiants. Tous nos hommes ont un masque, et, de place en place, dans la tranchée, il y a les récipients de liquide nécessaires. De ce côté-là, nous sommes parés.

Tu me parles aussi des mouches. Nous prenons des précautions d'hygiène : les feuillées sont désinfectées tous les jours au lait de chaux. D'ailleurs les deux médecins du bataillon sont très actifs et sérieux ; ils font attention à tout.

Voilà la maman un peu renseignée sur le chapitre sanitaire.

Et maintenant que je t'embrasse bien fort pour ses bons vœux d'anniversaire qui m'ont l'air plutôt sincères. J'ai la chance de pouvoir penser à nous aujourd'hui et ce soir en toute tranquillité, sans craindre qu'un de mes types oublie un instant de surveiller les Boches. Et puis je dessine, sur l'ordre du commandant qui m'a chargé d'illustrer une carte postale à ton adresse (le petit dessin représente l'entrée de ma cagna dans le ravin), puis de la faire signer à la popote réunie, afin que la bonne camaraderie qui est entre nous soit attestée à la maman aussi, pour ma fête. Je dois te dire que j'en ai été bien

touché. Le commandant a mis un petit mot et tous les camarades ont signé.

J'ai vraiment de la chance d'être tombé sur un assemblage d'officiers si gentils, si agréables, intellectuellement même, à fréquenter. Aucun qui soit « militaire » à l'excès, et dans le mauvais sens du mot. Je ne me sens nullement isolé au milieu d'eux, et pourtant cela pourrait être, car je suis classé dans les intellectuels, et lesdits intellectuels sont souvent bien mal vus des gens d'armes.

Je me félicite d'avoir heureusement atteint l'âge de vingt-quatre ans et je me souhaite de continuer comme le plus nègre des tirailleurs. Je t'embrasse de toute mon âme, bien à toi.

14 mai.

Ce soir les artilleurs nous offrent une jolie petite fête. On a distribué le programme aux officiers : comédie en trois actes avec entr'actes de dix minutes. Le rideau à dix-sept heures et demie. Grande variété dans les actes. Le premier fut déjà intéressant : tir d'artillerie lourde combiné avec tir d'infanterie et de mitrailleuses, pendant trente minutes.

Dans notre ravin, où nous sommes encore en réserve, nous n'entendions que la musique : « Spectacle de musique », comme disait M. Rouché au théâtre des Arts. Mais c'était curieux d'entendre nos petits colis venir du diable à l'arrière, passer doucement sur notre tête, et aller éclater devant sur les Boches.

Deuxième acte : artillerie lourde plus rapprochée. Et troisième acte, scène à sensation, dix minutes seulement : tir rapide du 75. Quel chambard ! Notre ravin est entouré de batteries qui tapaient sans arrêt. Les mitrailleuses crachaient tout le temps et

les Boches se mettaient à répondre un peu, cherchant les batteries.

Oh ! le potin du 75 ! Le coup de départ est sec comme un coup de trique. L'éclatement donne une sensation d'arrachement terrible. Je suis très heureux de ne pas être Boche, pour plusieurs raisons, mais spécialement pour celle-ci, de ne pas recevoir de 75. Le 77 boche est un amour à côté.

Je me plonge dans mon Kipling et dans la lecture des communiqués qui sont substantiels et beaux depuis quelques jours.

T'ai-je dit que nous avons ici les communiqués avant vous ? Le soir à cinq heures au lieu du lendemain matin ; nous les recevons par T. S. F. Chic, ça.

A M. ET Mme R...

X...-les-Trous, 17 mai.

Pour dire que vous n'avez pas eu une bonne idée et une délectable intention en m'adressant une petite caisse, on ne peut pas le dire, évidemment bien sûr. Mais il est également indiscutable que vous m'angoissez ainsi la conscience et que vous mettez ma délicatesse à rude épreuve. Car enfin, j'allais vous écrire, et maintenant j'ai l'air de le faire par reconnaissance de l'estomac, ce qui est faux, je le jure....

Mes poilus sont décidément naïfs : ils tirent sur les Boches comme s'ils pouvaient les voir (voilà pas mal de temps que je les reluque) : à 150 mètres de distance, pour en voir un, c'est midi sonné. Tout ce qu'on peut faire, c'est de repérer les endroits où ils remuent la terre, de téléphoner le tuyau aux artilleurs et de contempler, dix minutes après, l'arrosage de 75. Que ce sont de belles jouissances ! !

Il y a aussi, tout près de nos tranchées, une maison démolie où les spahis, nos voisins, vont chercher des tas d'ustensiles pour se monter un mobilier.

Hier soir, j'étais dans le petit poste de ma section, quand je vois un spahi escalader le parapet et f... le camp vers la maison en question. Je lui demande où il va, il me répond : « Ji souis di sortie, mon lieut'-nant. » Sacrés types ! sais-tu !

Maintenant, je vais faire ma ronde avant d'aller déjeuner et employer mes efforts à empêcher mes poilus de tirer tout le temps.

Je prends ma petite canne, mon petit revolver et mon petit képi, et je vous fais à tous une grande embrassade.

A RENÉ M...

19 mai.

C'est dommage que tu ne jouisses pas de l'abrutissement intensif qui nous envahit ici. Il n'y a plus chez nous qu'une préoccupation, auprès de laquelle souvenirs et avenirs entrevus fichent le camp à grande vitesse : c'est de piger les petits postes boches, les trous où ils mettent leurs minnenwerfers et le chemin qu'ils prennent pour y aller. Toute la journée se passe soit à table, soit sur la couchette, soit dans la tranchée ou dans les boyaux, avec la jumelle et le périscope, à chercher un léger mouvement de terrain, à épier un changement minime dans le paysage. Le soir, on envoie des patrouilles, avec des spahis, le couteau aux dents, la baïonnette nue, sans fusil, et avec nos petits poilus qui n'ont pas la frousse....

On prend le quart la moitié de la nuit (si je puis ainsi dire), et, l'autre moitié, le pétard vous empêche de dormir. La journée, on est toujours embêté par

des circulaires, des rapports, des trucs signalés, des travaux à prescrire.

Le plus épatant de l'affaire, c'est qu'on ne saurait avoir le cafard, qu'on est complètement détaché des choses de ce monde, du moins de l'ordre sentimental, ce qui est appréciable.

A SA MÈRE

20 mai.

...Il ne fait pas très chaud dans ma cagna, mais je préfère ce temps à l'étouffoir. D'ailleurs on a de quoi se remuer.

Dans cette petite forteresse organisée qu'est un secteur de tranchées, il y a des masses de choses à repérer, à vérifier, à compléter. Rien que pour nettoyer les cagnas, les postes d'observation, les innombrables boyaux et tous leurs recoins, il y a des tas d'ordres à donner. Et dame, les poilus, qui sont de bon esprit, ne sont pas tous de grand empressement à la corvée. Ils aiment la sieste, étant du Midi, et un peu à toutes les heures. J'ai une bonne petite trique, pas méchante d'ailleurs, pour les secouer.

...J'ai assisté cette nuit à une chose triste : nous avons envoyé une patrouille de dix spahis et cinq hommes de chez nous fouiller des maisons et un petit bois où se trouve un poste boche. Ils sont restés de neuf heures à deux heures et demie pour revenir sans joie : un des petits types de notre compagnie, qu'ils avaient laissé en vedette, a tiré sur un spahi, croyant voir un Boche, et l'a tué raide. Ils ont rapporté le spahi sur leurs épaules, et c'était pas gai. Quant au malheureux qui a fait le coup, il est devenu fou et on ne peut en tirer un mot.

Cataloguons cela dans les risques courants et pensons à autre chose.

AU SERGENT-FOURRIER PIERRE G...

Tranchées, 21 mai.

Vieux Pètre,

Je me réjouis comme toi de voir nos sorts parallèles. Je n'ai pourtant pas été transformé comme toi en statue de boue. Cela est dû en partie au temps qui nous a été plus clément, au terrain meilleur sans doute et enfin à la diligence de mes poilus qui, sous mes directions éclairées, grattent, balayent sans cesse et font des petites claies charmantes pour que mes godasses ne se mouillent point. Le *Jubol* nettoie les boyaux, c'est entendu, mais le 417e les nettoie mieux.

Depuis quelque temps le secteur est moins calme ; cette belle entente entre Boches et nous pour la cessation du feu est maintenant rompue. Il y a une Maxim qui tire coup sur coup sur le toit de ma cagna ; une balle pète toutes les trois minutes : c'est agaçant. Et puis il y a devant nous des maisons amochées dans le ravin, un boqueteau, d'anciennes tranchées et là dedans des tas de patrouilles. Près de mon petit poste, une maison à distance de vingt mètres : les Boches y viennent, nous y allons aussi, et ça ne sert à rien. Pourtant nous en avons rapporté l'autre soir un pot de chambre authentique, une psyché et la moitié d'une machine à coudre. L'autre moitié doit être chez les Boches ; il faudrait s'entendre pour s'en servir.

Nous avons encore d'autres distractions, tel le branle-bas général l'autre jour : on vient me réveiller pendant ma sieste, vu qu'il y avait un espion dans

les lignes : un officier fantôme qui demandait des renseignements et parcourait les boyaux au pas gymnastique. Je vois passer au galop l'autre lieutenant de la compagnie, avec un type baïonnette au canon : splendide marathon dans les boyaux ; dans le secteur des spahis, ça fiche une pagaye arabe, et enfin les zouaves arrêtent le type, qui faisait partie du régiment voisin et s'était gouré à la suite de quelque beuverie sérieuse. Tu parles de la tête du phénomène, salement embêté. Et le téléphone a bardé après pendant deux heures.

Il y a aussi des spahis atteints de la maladie des singes : imitation des gestes, et c'est très curieux à voir. Quand ils jouent, on prend des cailloux dans la main et on les jette par-dessus le parapet ; aussitôt ils jettent leurs sous dans la même direction ; après quoi ils sont furibards. Puis ils attendent la nuit pour aller chercher leur pognon ; on en profite pour leur faire mettre des fils de fer par la même occasion. Mince de ménagerie !

III

A L'HOPITAL DE ROYALLIEU

(23 MAI — 6 JUILLET 1915.)

A SA MÈRE

23 mai.

Boum ! péripétie ! pigé la rougeole, comme un crétin. Pas grave d'ailleurs, mais me voici en évacuation exigée un peu en arrière, pas loin heureusement.

Hier, je me sentais mal fichu, courbaturé, mal à la tête. Je prends le quart à sept heures du soir; ça allait à moitié. A dix heures et demie, je me couche sans pouvoir dormir ; à trois heures je me lève pour reprendre le quart ; je me regarde dans ma petite glace et je vois le rouge de la pudeur épandu sur mon front. Avec ça les yeux idiots et le nez amoché. Je finis mon quart tant bien que mal et je vais voir le docteur qui me fait f... mon camp.

Pour le moment, j'attends, dans un des innombrables relais d'ambulance du front, l'auto qui doit m'emmener sans doute à Compiègne ou près de Compiègne.

Je ne suis pas malade du tout, un peu fatigué

seulement ; ne t'inquiète pas surtout. C'est plus rageant qu'autre chose. Je ne voudrais pas que ça se sache. Dans dix jours au plus tard, ça sera fini.

Je suis boutonneux, furieux, gâteux et « salopard de l'arrière ».

Royallieu, 24 mai.

Alors voilà.... Je suis à l'hôpital de Royallieu (à 3 kilomètres de Compiègne), et je m'y embête royalement.

L'hôpital est peu gai. Comme officier j'ai au moins une chambre pour moi tout seul. Et il faut que je reste couché tout le temps. Et je ne prends que du lait.

M'embête.

Soleil dehors et chaleur.

M'embête.

Ah ! le *Matin* annonce l'entrée en danse de l'Italie : chouette ! Il faudra toujours user quelques Boches pour lui flanquer la pile.

A RENÉ M...

Royallieu, 2 juin.

Mon vieux cher type,

Comme tu le sais peut-être par ma mère, je suis en traitement depuis le 23 mai dans un hôpital militaire, près de Compiègne ; et ce, non pour une glorieuse blessure, mais seulement pour une rougeole qui se transforma, après quatre jours de soins assidus donnés à l'hôpital, en une scarlatine inattendue et fâcheuse. Je vois avec tristesse que je retombe en enfance, car ce ne sont pas des maladies à piger quand on a nos âges. Mais il faut dire que la rougeole sévissait particulièrement sur ma section : j'ai changé

deux fois d'ordonnance en dix jours, ayant évacué les deux premiers pour ce motif. L'un d'eux me l'aura passée pour me faire une sale blague.

De même ici, je suis persuadé que c'est mon infirmier qui m'a offert la scarlatine, vu qu'il la soigne dans la chambre voisine et que son service n'est peut-être pas très aseptique.

Je suis dans un sale hôpital : une caserne inachevée transformée pour les besoins, mais mal transformée. Le seul avantage est la grande étendue qui sépare les bâtiments : c'est sur un grand plateau découvert, à côté de la forêt. Mais les murs sont crasseux, les Boches y ont apposé des immondices, plus ou moins récurées ; mon infirmier vient de se livrer à une chasse éperdue aux toiles d'araignée. Tu parles que les microbes ont de quoi villégiaturer.

Aussi me dégoûté-je ici et me répugné-je violemment. Il m'a fallu gueuler pour obtenir dans ma chambre un mobilier à peu près complet, et quel mobilier !

Et quel ennui, monsieur !

Rien de bon à bouffer : du foutu lait de vache enragée, du tapioca, un œuf de temps en temps et de la limonade hygiénique.

Je n'ai qu'une ressource : je lis énormément, bien que ça me fatigue un peu. Ainsi j'ai pompé cette semaine : *Aziyadé*, du R. P. Loti, qui est une chose bien délectable, sans qu'on sache au juste pourquoi, — le *Bon Plaisir*, d'H. de Régnier, joliment écrit dans une langue grand siècle très savoureuse, — les *Chroniques du Cadet de Coutras*, avec des illustrations rigolottes de Lepape, — *Blancador l'Avantageux*, de ce vieux Maindron, et qui est fort amusant, — le *Journal d'un Philosophe*, de Gyp (!), qui l'est moins, mais je lis tout ce qui me tombe sous la patte, — le

Lys Rouge, du père France, ô combien précieux ! ô combien divin ! Qui dira la grandeur et le prix du poète Choulette ! — *Eddy et Paddy*, d'A. Hermant, que je te recommande comme une délicieuse transposition de *Tristan*, — *Éducation de Prince* et *l'Affranchie*, de Donnay, qui m'ont paru un peu moins éblouissants qu'on ne le dit, — et n'oublions pas ces immortels *Mémoires d'un jeune homme rangé* [1] que je relis toujours avec une joie intense.

AU SERGENT-FOURRIER PIERRE G.

Royallieu, 7 juin.

Mon vieux Pétar,

Je t'écris honteusement de mon pieu, où je moisis depuis quinze jours, éclopé sans gloire.

Le plus idiot, c'est que depuis deux jours ça barde dans mon secteur, et tu parles d'un chef de section qui se la tire au moment de la représentation ! Enfin, quoi j'y puis? Je me résigne et je roupille.

Ce qui me fait mieux prendre cette aventure, c'est qu'elle permit à ma mère de me venir voir. Elle a passé avec moi deux jours la semaine avant-dernière et quatre la semaine dernière, non sans difficultés avec MM. agents de la Sûreté, gendarmes et autres. Elle est restée quatre heures sous bonne garde, en gare de Compiègne, avec un grand artilleur attaché à sa personne et chargé de l'escorter dans ses déplacements. Mais que ne ferait une mère pour voir son produit?

Le produit se porte décidément très bien, à part ses éruptions diverses. On lui a donné une chambre de sergent que l'on a aménagée avec toutes les res-

1. De Tristan Bernard.

sources disponibles, ce qui est peu. Toutefois, j'ai un pieu large et moelleux, une table-toilette, une grande table massive, une table de nuit (en fer, à deux tablettes) et une chaise : tous objets de grand luxe que je n'ai obtenus qu'au prix de revendications âcres. J'ai des iris et des roses, et un abat-jour : charmant petit intérieur.

De ma large fenêtre, je contemple un tout petit bout de forêt et un grand bout de terrain vague, qui rappelle agréablement les paysages suburbains.

M. Morane, le distingué pharmacien de l'établissement, m'offre des remèdes variés et superflus que je f... en l'air.

Ces dames (de France) sont charmantes. Quant à MM. les infirmiers, comme ils sont bien ! Ce matin il y en avait un qui voulait me faire p... dans une éprouvette, rapport à l'analyse. Penses-tu que c'est le moment de faire de l'acrobatie, quand la France se bat !

Je lis des masses de choses : la *Puissance des Ténèbres*, de Tolstoï, qui est très bien, et les *Spirites*, du même, qui est idiot, — le *Théâtre complet* et bien rigolard de Courteline. — *Crapotte*, de Duvernois, — *Germinie Lacerteux*, des Goncourt, — et bien d'autres trucs encore, rapport à ce que je m'embête bien.

A SA MÈRE

Royallieu, 8 juin.

« Voici l'œuf à la coque et la lampe du soir.
Bien folle convalescence, comme on peut voir ! »

(J. Laforgue.)

ou plutôt, comme nous n'avons pas de lumière :

« Voici l'œuf à la coque et la dame de France.
Comme on le peut voir, bien folle convalescence ! »

Ceci pour t'annoncer que tout a un terme, même le régime lacté qui n'est bon que dans les enfances. Jamais œuf ne me parut si désirable et dame de France plus méritoire.

Température normale : je ne sais même plus le chiffre, tant il manque d'intéret. Santé florissante ou tout au moins en passe de le redevenir. Le major, le Dr Roger, jeune et intelligent, est tout à fait sympathique, et je me lève aujourd'hui, avec sa permission. C'est un peu obligé, parce qu'il n'y a pas grand monde pour s'occuper de ma frichtouille. Mme Dupont, notre tant aimable infirmière-major, est partie ce matin pour Paris. Les autres infirmières sont très occupées avec les blessés nombreux qui sont arrivés. On m'a donné toute la batterie de cuisine et je me fabrique moi-même mon thé.

Je le fais d'ailleurs sans fatigue, malgré le temps orageux et très lourd. Le tonnerre se mêle agréablement au canon, qui bougonne toujours pas mal. Enfin j'ai vu par les communiqués ce qui s'était passé dans mon secteur [1]. L'affaire a été assez chaude, mais mon régiment n'a pas donné, paraît-il : il serait resté en réserve. Je m'en réjouis pour moi et je prends mon ennui en patience.

Je compte toujours bien que tu viens dimanche. Sinon, je fais une émeute.

AU SERGENT-FOURRIER PIERRE G.

Lundi 14 juin 1915.

Vieux Pètre,

Je reçois ta lettre vert pâle qui me verse la consolation dans ma détresse profonde. On s'embête en

1. Quennevières et Moulin-sous-Touvent.

effet un tantinet ici. Ma mère est venue me voir hier et c'est sans doute parce que je me retrouve particulièrement seul que je suis légèrement pris d'un petit cafard. Ceci ne durera pas d'ailleurs.

Mon ineffable infirmier, le doux Lanoix, était jardinier il y a peu de temps et s'en ressent. C'est sur lui que court une légende qui le montre au chevet d'un malade bicot, lui tâtant le pouls d'une main, tenant le thermomètre de l'autre et s'étonnant de ne le point voir monter, tandis que la montre du sergent-infirmier, introduite non sans peine dans l'orifice anal du bicot, ponctue les secondes d'un tic-tac assourdi. Personnellement, j'ai beaucoup simplifié ses fonctions : je marque moi-même ma feuille de température : au-dessus de 37 quand il fait chaud, un peu au-dessous quand il fait froid, ce qui m'évite les affres du thermomètre.

J'ai beaucoup employé mes longs loisirs, cette semaine passée, à illustrer le *Maroc* de M. Loti, charmant passe-temps d'où est sorti un petit album, j'ose dire plein de qualités. J'ai beaucoup bouffé aussi de caramel mou, de chocolat et de hopjes, beaucoup bu de thé, de grenadine et d'eau minérale. Maintenant, je mange des viandes et de la légume : je suis très content.

Et puis, cet après-midi, je suis lénifié par un bain amidonné, qui, au lieu de m'empeser les tibias, comme je le craignais, me les délassa parfaitement. Toutefois l'installation laissait beaucoup à désirer : dans ma chambre, que de larges baies au rez-de-chaussée et dépourvues de rideaux livrent à la curiosité des passants, on amena une baignoire du modèle de celles où l'on assassine Marat ; le sieur Lanoix la remplit laborieusement de seaux apportés de fort loin ; après quoi je me mis « nud » et m'immergeai,

et lorsque j'émergeai, vu l'absence de peignoir, je fis presser le pas devant mes fenêtres successivement à l'infirmière-major, à une infirmière pas major et à Marie-qui-vend-du-chocolat, — ce que je ne pense pas qu'elles firent par dégoût.

Vécy le même Lanoix qui apparaît portant mon dîner : ce veau de Lanoix avec la noix de veau.

A SA MÈRE

Royallieu, mardi 15 juin.

Rien, rien, rien à signaler. Un peu plus de ciel bleu et de chaleur. Pas moins d'ennui. L'Arbi en bonnet de coton ulule sa petite chanson peu variée. Et il en sera ainsi jusqu'à dimanche prochain.

Je boulotte, pèle et bois bien.

Enfin, le major me permet aujourd'hui une petite balade pourvu que je mette des gants. Je vas m'en aller dans la forêt, solitaire et méditatif.

J'ai fini le Descaves (*Sous-offs*), qui est très bien fait et curieusement écrit, avec des images heurtées, mais bien expressives. C'est pas gai et j'ai pu constater que c'était assez juste.

Mme Dupont m'a prêté du G. Ohnet et du Marcelle Tinayre : je ne sais si je dois m'abandonner à ces littératures....

...Y a des muches.

Mercredi 16 juin.

On me met aujourd'hui au grrrand régime !

Je pèle toujours fort, fort.

Hier, j'ai fait une délicieuse balade pleine de nonchaloir en forêt. J'en ai rapporté un petit crayolor et quelques piqûres de moustiques : des animaux qui vont crever de male mort.

Le sympathique Lanoix est malade ce matin, il a des douleurs et une tête verte. Il va se reposer et nous laisser entre les mains d'un autre infirmier. Tu devrais bien venir le remplacer : nous ferions de bonnes petites balades....

A RENÉ M...

Royallieu, 16 juin.

Je m'insurge contre les propos malsonnants que tes séjours dans les cafés d'É... t'inspirent sur les brav's officiers. Et je n'hésite pas à déclarer que lorsque les civils se mettent à faire retentir les soucoupes de dissertations stratégiques ou autres, ils atteignent à des niveaux de gâtisme insoupçonnés, — ainsi qu'il me fut donné de l'entrevoir au cours de mes diverses garnisons. — D'autre part, il y a un fait certain et un peu dégoûtant : l'intérieur commence à trouver que les « mélétaires » font beaucoup parler d'eux depuis quelque temps et que leurs histoires manquent de variété ; de plus en plus volontiers, on étend à toute la corporation des officiers, sous-officiers et soldats, la crétinerie dont certains membres font preuve indéniablement.

Comme on ne peut varier à l'infini les façons de se faire casser la gueule, il arrive un moment où tout récit donne l'impression du déjà vu ; et à ce moment-là, le public, qui a été le premier à demander des histoires, prend son ballot, sa p'tite canne et son p'tit chapeau pour chercher d'autres distractions. J'en ai eu quelques exemples frappants sous les yeux, depuis un certain temps, et j'avoue que ça me dégoûte un peu.

Premier indice de la première phase du phéno-

mène redoutable prédit par Forain, dont le « Pourvu qu'ils tiennent ! » aura sa place dans l'histoire à côté des fortes paroles du général Cambronne.

Ce qui n'est pas folâtre non plus, c'est la vue que j'ai de ma fenêtre : elle donne sur un petit pavillon où, le soir, on amène sur des civières les macchabées de la journée. On les y enferme bien pour passer la nuit et, le lendemain matin, une voiture, genre voiture de livraison de Potin, peinte en noir, vient prendre les colis, et f... le camp avec ses trois croque-morts. C'est d'une régularité embêtante.

A SA MÈRE

Royallieu, lundi 21 juin.

Qu'aurais-je à conter comme événement sensationnel? sinon la visite (ô combien quotidienne) du major qui daigne à peine me dire bonjour et qui n'a plus l'air du tout de se frapper sur mon état pathologique.

Et maintenant me voici levé, j'attends ma pâture, qu'une petite balade hygiénique et forestière suivra.

Je me suis repu de la *Confession d'un homme d'aujourd'hui* qui est, je crois, le bouquin le plus psychologique d'A. Hermant : que d'analyses ! que de revirements de sensibilité ! et que de gentille petite crapulerie ! Je vais me baigner dans la simplicité (??) potagère de Jammes pour retrouver un peu de candeur. Dans le décor où nous promenâmes hier si agréablement, ce sera très louable.

Dégusté aussi *Vers Ispahan*, tout à fait remarquable.

A part cela, rien de neuf, si ce n'est beaucoup de muches qui n'étaient pas encore venues ces jours-ci.

AU SERGENT-FOURRIER PIERRE G.

Royallieu, mercredi 23 juin.

Cher, cher Pètre,

Je t'écris d'un petit café sympathique de Compiègne où jouent au billard et devisent des militaires âgés, de ces messieurs de l'Intendance (c'est ainsi qu'on nomme les gens qui font que les troupes ne souffrent point la faim), des embusqués (c'est ainsi qu'on nomme les gens qui devraient être aux camps et toutefois n'y sont point), quelques grues (dont je ne vous dirai point qui elles sont, car vous le savez de reste).

J'ai encore huit jours à passer de cette existence végétative, après quoi je reprendrai ma place et ma mission — mission de confiance, je l'ose dire. — Ce sera sans regret, à part qu'ici je vois ma mère tous les dimanches, ce qui a son prix.

Que te dirai-je des nouveautés de Royallieu? J'ai eu beau intriguer pour attacher à mon service un vénérable ecclésiastique-infirmier qui ressemble à Lavarenne [1] comme deux gouttes de pipi, il n'y eut pas mèche. Ledit ecclésiastique est en effet absorbé par le service du phonographe dont on distribue les auditions aux quatre coins de l'hôpital. Je commence même à être saturé du « *Cor au fond des bois* » et du « *Barbier de civils* », comme dit spirituellement, mais sans faire exprès, un collègue sous-lieutenant qui partage depuis peu ma carrée.

Pour oublier les diverses rancœurs du métier, je me baigne dans un Francis Jammes extra-bidonnant : le *Triomphe de la Vie*. Il y a un long poème intitulé

1. Camarade de promotion d'Étévé à l'École Normale, professeur au lycée Lakanal.

Existences qui n'est pas dans un sachet à vivres.... Et à côté de toutes ces maboulerics, il y a *Jean de Noarrieu* vraiment très chouette et pas chiqué du tout. Quel sacré individu !

A RENÉ M...

Mercredi 23 juin.

Mon cher vieux,

Je rouspète encore (c'est dans mes habitudes depuis quelque temps, puisque je suis un type dans le genre de Vigny, exaspéré par l'inaction militaire) contre le mot sur Loti que tu me transmets [1]. Je trouve ce mot alternativement juste et faux, selon les passages de Loti que j'ai en vue. Ayant lu *Aziyadé*, j'ai été estomaqué de la naïveté des confessions personnelles. Mais lisant *le Maroc*, *Vers Ispahan*, *le Désert*, où il n'y a que du voyage et des tableaux, je gueule comme un putois que c'est salement épatant. Evidemment bien sûr, ce n'est peut-être pas de l'intelligence que d'être un peintre « époilant », mais j'aurai toujours quelque difficulté à admettre que le père Monet est le dernier — ou l'avant-dernier — des imbéciles.

Je m'intoxique avec du Francis Jammes. « Ce Francis Jammes, il a des parties de talent, mais c'est le dernier des imbéciles. Il est encore plus bête que Lamartine »....

Je commence à avoir une peau toute neuve, d'un rose adorable. Je me suis commandé une vareuse légère dont l'azur pâle fera bien avec ladite peau.

1. René M... lui avait rapporté un mot qu'il avait entendu d'un écrivain célèbre : « Ce Paul Adam, il a des parties de talent, mais c'est le dernier des imbéciles. Il est encore plus bête que Loti ».

Ajoute à cela des godillots veau brut, et tu reconstitueras un beau paysage. C'est dans cette enveloppe toute rajeunie que je courrai derechef aux combats.

Vécy des Arbis plus ou moins éclopés qui viennent chercher un camarade défunt à la petite morgue de l'hôpital : ils vont l'emmener avec des nasillements bizarres qui vous tapent sur le système, jusqu'au cimetière proche. Voilà que ça commence.

Au revoir, mon vieux, je t'embrasse.

Salut fraternel au frère tac tac tac tac et au frère teuf teuf teuf teuf.

AU SERGENT-FOURRIER PIERRE G.

Royallieu, le 1er juillet.

Que te faut-il narrer, vieux Pètre, sinon une charmante promenade que je fis cette vesprée, en la ville où notre Jeanne (d'Arc) fut surprise par les Anglais?

Donc je trouvai à une heure et demie, en un petit café, le cycliste de mon bataillon, venu à Compiègne pour affaires. En ce café, on nous servit de la bière. Puis nous allâmes faire divers achats pour la popote dudit bataillon. Chez la fruitière, nous prîmes des fruits, et après quelques difficultés on nous introduisit dans l'arrière-boutique où un triple-sec délectable nous fut servi. Tandis que nous le dégustions, nous vîmes entrer dans la boutique un respectable capitaine décoré de la Légion qui, avec de multiples circonlocutions, demanda si la fruitière ne lui pourrait point céder une bouteille de Pernod : comme elle la lui faisait 25 francs, il battit en retraite, et nous rigolâmes. Puis nous allâmes chez le ferblantier. Et nous entrâmes dans l'arrière-boutique où l'on nous servit

du vin d'Anjou mousseux, bien appréciable. Et je fis la mer agitée dans un bocal de poissons rouges. Puis j'achetai le bocal et son contenu, pour l'envoyer en présent à mon commandant. Puis nous allâmes chez la bouchère, qui, en l'absence du boucher, nous offrit, dans l'arrière-boutique, du curaçao joli. Et nous dissertâmes sur la fin lointaine de la guerre. Alors nous fûmes au bureau de tabac, tenu par une dame et ses deux filles, Mlle Sourire et Mlle Grognon, toutes deux charmantes. Et, dans l'arrière-boutique, il nous fut donné du Martell de derrière les fagots. Et nous le bûmes. Et nous allâmes chez l'épicier, et nous recommençâmes.

...Puis je revins à Royallieu, à temps pour me faire présenter à l'aumônier, qui m'ouvrit la chapelle et son harmonium, où je pus faire de la musique.

Ecris des histoires au vieil Etv qui t'embrasse.

A SA MÈRE

Royallieu, mardi 6 juillet.

Beaucoup pressé aujourd'hui : préparatifs de départ. Demain matin, à neuf heures, la fuite par des autos, des trains, des pays bizarres et des itinéraires biscornus.

Je repars somme toute en forme, et le moral excellent.

Fait chaud, mais nous nous mettrons à l'ombre. Le dimanche sera un peu morne pendant quelque temps encore, mais aux tranchées, il y a si peu de dimanches !

Toi, ne te frappe pas et aie confiance dans la mansuétude des événements....

IV

AVANT LA PREMIÈRE PERMISSION

(8 JUILLET — 12 DÉCEMBRE 1915.)

A SA MÈRE

Jeudi soir 8 juillet.
De la tranchée[1]*. Cagna. Minuit.*

Enfin je suis arrivé à bon (?) port, en bon état. Retrouvé tous les camarades et ma section : vraiment sympathique.

Mais quel voyage pour en arriver là ! Maintenant je suis dans ma cagna. J'ai essayé de dormir ; au bout d'une demi-heure, forcé d'y renoncer : je ne suis plus qu'une boursouflure de puces. Je fiche dehors toute la paille et ma peau de bique : nous allons voir s'il y a du progrès. Je ne sais pas comment faisait le collègue qui m'a précédé dans cet antre. Au reste, s'il n'y a que des puces, estimons-nous privilégié.

Resterons dix jours en première ligne, puis dix jours au repos.

Je t'ordonne de ne pas te biler et de m'aimer beaucoup fort, pour que ça me porte bonheur.

1. Secteur de la Faloise, au nord d'Attichy.

10 juillet.

Secteur peu agréable : cagna bien sombre, et bien habitée. Impossible jusqu'ici de dormir cinq minutes. Cela ne vaut pas l'ancien secteur ni même l'installation de l'hôpital temporaire. Et nous avons un travail énorme, car les Bretons qui nous précédèrent n'étaient pas précisément d'acharnés travailleurs — et encore moins des agents voyers modèles.

Et ça recommence. Faut reconnaître d'ailleurs qu'il y a de la variété : ne serait-ce que la variété des projectiles envoyés et reçus.

La « great attraction » en ce moment est le tube lance-torpilles qui fonctionne dans notre secteur et qui fait un sacré boulot. Il n'y a que cet outil qui soit capable de répondre aux minnen boches (saletés incomparables, ces minnen : il faut vraiment que la carcasse humaine ait de la résistance pour qu'on ne devienne pas maboul avec cet ébranlement).

AU COLONEL M...

11 juillet.

J'ai reçu votre brochure prophétique [1], et je l'ai lue, relue, méditée. Et je regrette de ne l'avoir pas connue plus tôt, avant que les événements ne soient venus confirmer vos prédictions. Serai-je tout à fait ridicule si je vous dis que j'aurais adopté d'enthousiasme toutes vos idées — bien qu'ignare en matière stratégique? Tellement ignare que vous ne me jugiez pas digne encore d'être votre disciple conscient et éclairé : vous ne me laissiez entrevoir votre pensée,

1. Un vieil article (extrait de la *Revue militaire Suisse* de 1902) sur la guerre actuelle.

au cours de ces deux mémorables manœuvres[1], que par de petits mots en forme de douche et surtout par des sourires indéfinissables et inquiétants. Et sans doute vous aviez raison, puisque vous me ménagiez pour aujourd'hui la grande joie de mieux vous comprendre, après avoir appris à bien vous aimer lorsque j'étais votre jeune compagnon de route.

Je vais faire mon petit tour d'acquit de conscience et surveiller la soupe de mes Toulousains : occupation qui a son importance.

A bientôt, cher monsieur ; dites à Mme M... combien je l'associe à vous dans mon affection et traitez-moi un peu comme votre grand garçon.

A SA MÈRE

13 juillet.

« Belle nuit pour une orgie à la Tour ! » Un ciel clair et une fraîcheur douce ; une bonne pipe et le grand air.

Le grand air d'ailleurs fétide par moments, vu que le vent vient de Quennevières. Les rats grouillent et poussent de petits cris. Il y a aussi une chouette qui chante malheur aux Boches et des fusillades lointaines. De temps à autre, un petit poilu lâche un coup de pétoir (fusil) pour se réveiller.

Il tombe du ciel des étoiles filantes et quelques fausses étoiles filantes qui font boum ! en touchant terre. Quelles saletés, mon empereur ! Mon commandant de compagnie est furibard parce qu'hier un minnen est descendu sur son bureau-jardin d'été, a projeté la toiture en tôle à une hauteur conve-

1. Le colonel M... lui avait amicalement procuré l'occasion de suivre à ses côtés, en 1910 et 1911, les grandes manœuvres de septembre.

nable et l'a déposée délicatement sur la route que coupe notre tranchée. Même qu'un jeune, jeune poilu est venu m'avertir qu'un aéro était tombé dans nos lignes.

L'embêtant, c'est que notre effectif baisse, chaque jour et surtout chaque nuit amenant son blessé ou mieux. Et tout cela pour ne rien faire !

Mon ordonnance m'a fabriqué une canne superbe : poignée faite d'un culot de 77, pointe faite d'une cartouche avec sa balle, et cordelière de cuir tressé : superbe maquilla.

Je vais essayer de dormir. Pourvu que Gustave, mon rat familier, ne vienne pas trop faire du footing sur mon étagère, ça ira. Demain nous avons pris la Bastille. Qu'est-ce qui va nous tomber sur le crâne à l'occasion de cet anniversaire?

14 juillet.

Plutôt morne la fête nationale, mais somme toute bien plus supportable qu'à Paris en temps de paix : pas de cornet à piston, pas de lampions, de bistros, et pas de discours tricolores.

Les Boches ont voulu saluer l'aube de ce jour par quelques minnen bien sentis : nous les avons fait réfléchir.

Ce soir, ils recommencent ; nous allons « voir à voir ». Il pleut d'ailleurs à verse, mais cela ne gêne pas les torpilles, tandis que cela gêne les minnen.

Nous avons touché un adjudant mirobolant, un vieux sous-off qui n'arrête pas de parler et blague toute la sainte journée. Un peu marteau d'ailleurs : de temps à autre, il grimpe sur le parapet et décharge son revolver sur des Boches invisibles en imitant le bruit de la mitrailleuse. Il injurie les minnen et crapouillote avec rage.

A table il est inénarrable : « Messieurs, il faut que les dépenses de la popote ne montent pas plus haut que les nuages, mais ne descendent pas non plus plus bas que les « hécatombes », les hécatombes de Rome. » Alias : comme il laïussait à perte de vue sur des questions sociales et autres, Fontenilles lui dit : « S..., vous avez tout du tribun. » Le type fait un œil formidable, et le plus sincèrement du monde : « Mon lieutenant, je vous prie, respectueusement, de ménager vos expressions. »

A l'occasion du 14 juillet, il nous a fait des tours de prestidigitation, puis nous a mimé, épatamment, la Revue.

15 juillet.

Nous voici un peu en arrière maintenant : au moins les minnen ne peuvent plus guère nous atteindre. Nous sommes à 500 mètres derrière la première ligne, dans un dédale de tranchées et de boyaux, sur un grand plateau. Pluie et vent.

Nos hommes se reposent un peu et se nettoient ; nous faisons de même. On m'a apporté de la benzine et, m'en étant frotté consciencieusement, j'ai été quelque peu soulagé. Mais, malgré du linge frais et une chasse attentive, ce n'est pas encore la libération du territoire.

16 juillet.

Nous sommes navrés par un accident lamentable arrivé à l'adjudant dont je t'ai parlé, S..., le nouveau venu à la compagnie : le malheureux n'a pas pris toutes les précautions nécessaires pour lancer une grenade avec un mortier ; le tout a éclaté sur lui et... nous souhaitons de tout cœur sa mort, rapide, car il n'a plus ni yeux ni mains !

Je te promets d'être plus prudent : c'est trop rageant de se blesser par ses propres engins.

AU SERGENT-FOURRIER PIERRE G.

17 juillet.

Vieux Pétar,

Fort aise recevoir ta lettre, bien qu'il me semble qu'elle est amputée de la queue, car je n'y trouve pas la petite page supplémentaire qui contient habituellement les formules de politesse et les derniers soubresauts de l'inspiration. Mais je comprends combien les fourriers d'été sont occupés depuis le temps où M. d'Orléans disait leurs labeurs.

J'ai donc retrouvé ma section en bon état. Nous avons passé huit jours en première ligne, copieusement arrosés de minnen de tous calibres. Je ne connais rien de plus idiot que le pet de ces outils s'écrasant sur le sol : c'est tout à fait *plump*. Et puis ça joue des sales blagues. Il y avait une fois une belle construction qu'on avait achevée le matin et qui servait de magasin à la compagnie, et que couvrait une *ausgezeichnete* plaque de tôle ondulée. Et le minne il est tombé sur la plaque et puis a glissé par terre ; et là il a sauté et a envoyé la plaque en l'air en deux morceaux : le premier s'en fut aplatir comme du fromage mou le poste d'observation du capitaine ; le deuxième s'en fut en vadrouille sur la route qui traverse nos tranchées. Et il y avait dans le magasin des bidons, des godasses et de belles lunettes contre la chimie boche ; et cela fit un petit tas vilain à voir : j'en aurais pleuré, vous savez.

Et puis, pendant que j'étais aux feuillées, un autre est tombé sur le parapet et a fait sauter la terre : et

tout l'humus est retombé dans mes chausses que j'avais bas et qui furent lourdes.

Pour nous venger de ces malheurs, nous crapouillotions avec rage. J'avais personnellement l'avantage de posséder un lance-torpilles et quat'z artilleurs avec, et tant qu'il y avait des munitions c'était la bonne vie, parce que la torpille, ça est méchant, sais-tu. Seulement quand il pleut, que le bois du bouchon de la torpille gonfle et que les artilleurs n'ont pas de pinces pour le déboucher, et que la nuit est bien noire, c'est bien embêtant.

Et voilà quels sont nos amusements, à nous, mauvais garçons.

Au revoir, vieux ; fourrage et rigole-toi. Je t'embrasse [1].

AU COLONEL M...

18 juillet.

Cher monsieur,

Votre lettre que je viens de recevoir me laisse très fier et un peu confus : très fier parce que vous accueillez mon affection et que vous semblez lui trouver son prix ; confus parce que vous avez pris pour un reproche ce qui n'était chez moi qu'un regret et que vous croyez me devoir une justification.

Vous reconnaîtrez au moins que, pendant les quelques semaines où nous suivîmes des manœuvres paradoxales, je n'ai pas trop abusé des demandes d'éclaircissements : je sentais vraiment alors que ces éclaircissements seraient venus à contretemps et qu'ils auraient épaissi les ténèbres de ma jugeotte vide.

Comment voulez-vous que maintenant je ne m'en

1. Cette lettre fut retournée à Étévé, son ami Pierre G... ayant été tué le 19 juillet.

rende pas compte plus exactement encore? Après plusieurs mois de vie militaire et d'application à des sujets tout nouveaux pour moi, je sens qu'au delà de l'école de section et du « tirailleur au combat » mes idées se brouillent et l'inquiétude commence.

Je suis lé conseil d'une de vos dernières lettres : je ne cherche pas à comprendre et j'exécute de mon mieux les ordres donnés, regrettant seulement qu'ils manquent parfois de précision. Je me rassure en me persuadant qu'une manœuvre maladroite bien exécutée a plus de chances de réussite qu'une autre habilement conçue et mal exécutée.

Dans la nuit où se débattent mes notions stratégiques, je suis donc honteux d'être le confident de vos doutes et de vos scrupules. Je ne vous en remercie pas moins et je m'efforcerai de me rendre digne de votre confiance.

A SA MÈRE

18 juillet.

Boum ! il fallait s'y attendre : on nous bouffe notre repos. Nous partons d'ici dans deux jours pour aller en première ligne occuper un secteur voisin, plus à droite. On nous embrigade avec un autre régiment. On va recommencer à ne pas dormir. Au fond, c'est une habitude à prendre.

Je *m'embondieuse* avec les *Géorgiques chrétiennes* de F. Jammes. Sans danger d'ailleurs : je ne crois pas que le champ de bataille conduise forcément au confessionnal, comme le cabaret conduit à l'hôpital.

J'ai reçu une bien touchante lettre du colonel M..., que j'aime décidément beaucoup. Je suis ému de voir comme il est sensible, malgré son deuil si cruel, aux marques d'affection qu'on lui donne, et je me félicite de m'être un peu ouvert à lui. Je crois que tu avais

raison quand tu me conseillais de renoncer à ma binette frigorifique : c'est un petit effort qui vous donne souvent bien du plaisir. Méthode excellente aussi envers les hommes, qui, je crois, sont en sympathie avec moi. Je t'embrasse de toute mon âme que tu as fabriquée.

A RENÉ M...

26 juillet.

Cher vieux zèbre,

Nous nous sommes tapés de repos dans notre ancien secteur et, arrivés dans le nouveau [1], c'est encore notre bataillon qui prend la première ligne. Par bonheur, ma compagnie s'est offert trois jours de réserve dans un village à 500 mètres des Boches. J'ai partagé là avec mon commandant de compagnie un petit château trop aéré, mais charmant. Du côté des Boches, le mur était un peu écumoire, mais du côté France c'était fort habitable. J'ai joui d'un pieu complet et tu n'imagines pas ce que cela représente de délices. Le jardin abandonné était plein de grands pavots sombres et de pois de senteur. Tout autour, le paysage était reposant : de jolies collines boisées de pins et sapins ou types de la même famille ; des prés sans vaches et des villages sans enfants, — comme dit Victor Hugo.

Nous menions un train princier, que nous menons encore d'ailleurs ; nos ordonnances et nos cuisiniers furent pleins de prévenances et d'ingéniosité. Si je me sors de cette guerre, je ne saurai plus vivre sans un valet de chambre attentif à mon home et à mes effets, sans un valet de pied porteur de mon manteau, sans un secrétaire chargé de transcrire mes

1. Tranchées d'Autrèches-Chevillecourt, au nord de Vic-sur-Aisne.

ukases, sans un maître d'hôtel curieux de mes désirs gastronomiques et assisté d'un marmiton discret, sans un chasseur-agent de liaison, chargé de m'éviter les courses inutiles, sans un cycliste-explorateur, habile à découvrir à des lieues à la ronde tout ce qui est capable d'augmenter mon bien-être. A moins que je ne sois trop heureux de f... toute la boutique en l'air et de me brosser de temps à autre.

Mais je comprends combien le métier, surtout en temps de paix, doit rendre rossard et peu sociable. Ici, il y a tout de même des tas de détails pénibles qui tiennent l'activité en éveil, et c'est bien heureux.

Depuis hier, nous sommes tout à fait en première ligne, si ce n'est que ma section, de soutien, est logée à quelques mètres en arrière.

Le secteur de ma compagnie est infiniment pittoresque. La gauche escalade des croupes boisées, tandis que la droite s'appuie à un marais où les tranchées sont interrompues : c'est certainement un des rares points du front où existe une telle coupure. On ne voit les tranchées boches que par intermittence : à certains endroits, elles apparaissent à 20 mètres des nôtres, puis elles se perdent dans les bois qui couvrent le ravin et la pente en face, ou dans deux villages amochés que nous dominons. A notre droite, elles sont totalement invisibles et c'est très curieux. Nous avançons, par des patrouilles de nuit, devant notre marais, et nous allons chiper des planches à un tas sis près d'une gare qui est à quelques mètres des fils de fer boches. Maintenant ce sera plus difficile pour en prendre, car il ne reste plus qu'un tas énorme de 7 mètres de haut, et ce n'est fichtrement pas commode à entamer sans faire du pétard. C'est tout de même malheureux que l'arrière ne nous fournisse pas de planches pour nos travaux et que nous soyons

forcés d'aller les chercher au nez des Boches. Mais la balade était jolie, dans un grand verger baigné de lune, trop baigné de lune même, car les baïonnettes brillaient fâcheusement.

Le marais est un fouillis inextricable d'herbes, de roseaux et de fils de fer. J'y suis allé hier faire placer du barbelé : les pieds un peu humides, mais l'ouïe charmée par les cris de rats, la vue éblouie de lune et l'odorat grisé du parfum des menthes. Décidément, bien sympathique, ce marais, et pas miasmatique pour deux sous.

A côté du marais, là où nos tranchées s'arrêtent, une source fraîche et très claire ; on y a aménagé un petit lavoir où les hommes se récurent tour à tour, n'étant séparés des Boches que par des rideaux de feuillage. C'est idyllique et paradoxal.

Je ne comprends pas pourquoi les Boches ne balayent pas ce ravin par une mitrailleuse de temps à autre ; il faut croire qu'ils se civilisent. Du reste, l'entente règne, tacite sinon cordiale : « Fichez-nous la paix, nous vous la ficherons. » Parfois un énergumène de chez eux nous administre quelques minnen, comme en ce moment. Aussitôt le 75 ou les torpilles tapent. Le 77 répond. Pendant quelques minutes, c'est un échange de mauvais procédés ; puis on la ferme de part et d'autre. Les arbres, des pins superbes, sont fendus et dépouillés ; il y a des troncs déchiquetés qui singent agréablement le palmier. Et somme toute, si on peut crever, on peut vivre aussi.

A SA MÈRE

Tranchées d'A...[1], *le 27 juillet.*

Grande besogne d'installation en première ligne. Ces changements continuels de secteur, qui ont bien leurs désagréments, ont du moins l'avantage de tenir notre activité en bonne forme, ce qui est salutaire.

Le nouveau secteur n'est pas terrible : on y passe le temps comme dans les autres ; et c'est pittoresque, ce qui ne gâte rien.

Mon ordonnance Sempé est une perle. Quand nous déménageons de secteur, je n'ai rien à lui dire : il sait ou devine ce que je dois prendre avec moi dans ma musette, ce qu'il doit mettre dans le sac ; je vais faire un tour de quelques minutes, et quand je reviens tout est prêt. Et d'un dévouement entier : jamais ne rouspète, toujours content et très discret. Il partage ma cagna en ce moment : il couche dans la niche au-dessous de mon auge à paille. Nos puces s'échangent de haut en bas et de bas en haut ; mais je ne l'entends pas, je ne le vois pas, je ne le sens pas. C'est parfait.

Notre cuisinier Estèbe est également un type remarquable, doux comme une fille, avec d'énormes moustaches de Franc, et il soigne sa popote amoureusement. Ses soupes sont des monuments de l'art culinaire, ses cassoulets et ses frites au-dessus de tout éloge, — et avec cela d'une propreté méticuleuse.

Bonne nouvelle hier : le sous-lieutenant Lauret, camarade de bataillon, celui qui a été blessé d'un tas d'éclats de minnen quand j'étais à Royallieu (déjà blessé trois fois auparavant) a été décoré de la

1. Autrêches.

Légion d'honneur par Joffre, — et il est vite revenu à nos tranchées.

Je lis *Kim* à petites étapes : que c'est joli ! il y a là un lama adorable qui fait mon bonheur.

29 juillet.

Rien à signaler dans le secteur, sinon des « muches » et des rats.

Oh ! les rats ! tout le temps je les entends courir derrière les toiles goudronnées ou les toiles de tente qui tapissent le mur. Et ils ne se contentent pas de ça. Je viens de trouver sur ma table du chocolat avec la trace bien nette de leurs dents pointues ; et ils ne se sont pas trompés : ils ont bien pris le meilleur, du succulent Klaus aux noisettes !

Ce matin, j'ai été réveillé par la visite de l'aumônier du bataillon, un jeune et charmant jésuite, professeur de rhétorique, très intéressant. Nous avons longuement parlé de F. Jammes, avec qui il venait de passer quelques jours à Orthez, pendant la Fête-Dieu. Et de beaucoup d'autres choses littéraires et militaires.

Un minnen est arrivé pendant que j'avais la bouche ouverte pour parler à M. Fontenilles : il m'a fait rentrer mon éloquence dans le gosier et m'a suffoqué pendant cinq minutes. Mauvaise odeur et sale fumée.

Dimanche 1er août.

J'ai réintégré, pour un temps très bref sans doute, ma chambre et mon lit dans mon petit château d'arrière. Il n'y a pas de nouveaux trous d'obus dans le bâtiment, et quand le bâtiment va, tout va.

Appris avec peu de satisfaction la dernière « vic-

toire stratégique » des Russes à Varsovie. Décidément il n'y a que nous qui puissions tenir le coup contre les Boches. N'y pensons pas trop, à tous ces événements plus ou moins gais. Je fais comme le lama de *Kim :* je tâche de suivre la voie et de m'acquérir des mérites.

X... [1], *2 août.*

Nous respirons, nous dormons, nous nous étalons : une chambre, un lit, pas de minnen, les Boches à plusieurs kilomètres, quelques obus, mais peu : le rêve ! Et dix jours de repos nous sont promis ; je ne peux y croire ! Il est vrai que ce sera un repos très relatif, bourré de marches, d'exercices et de travaux divers.

Nous sommes logés, tous les officiers de la compagnie, dans une maison à une vieille dame, au bord de l'Aisne. Et nous y sommes bien.

Pour ma part, j'ai une petite chambre avec un lit d'enfant dont les rideaux de guipure blanche m'enveloppent d'un voile virginal, sous un plafond qu'orne un semis d'étoiles d'or sur fond bleu tendre ! J'ai des draps doux au corps, doux à l'âme ; un petit secrétaire de poupée, une table toilette demi-portion et une vue agréable.

Nous nous offrons des luxes inouïs : boire le café dans des vraies tasses avec des vraies soucoupes J'ai ma cantine, que depuis plus de deux mois je n'avais pas ouverte : j'y puise du linge avec délices Et nous avons des bains-douches récemment installé pour les officiers.

J'ai même trouvé une bibliothèque choisie : les œuvres de Gœthe, celles de Conan Doyle (en anglais),

1. Vic-sur-Aisne.

les *Animaux célèbres*, les *Travaux du Métropolitain*, le *Misanthrope* !...

Je bouffe comme un condamné à mort qui n'aurait pas d'émotion et je bois d'autant. Ma besogne consiste en une surveillance de travaux : bastions, tranchées, fils de fer, boyaux, destinés à embêter les Boches au cas où les Russes leur laisseraient la liberté d'une offensive dans nos parages.

5 août.

Après une courte apparition dans les pays de l'arrière (arrière relatif, car j'ai pu admirer, avenue Gambetta [1], une maison littéralement pulvérisée par un des 380 de l'autre jour), je reprends ma bonne petite vie dans mon bourg de repos.

Fait grand chaud. Nous confectionnons un bastion battant la route, une tranchée flanquant la vallée et de multiples et belles choses. Nous dévidons des quantités de rouleaux de fil de fer, américain bien entendu, et avec bonheur, en songeant à la tête que feraient les Boches au cas où, maîtres des premières lignes, ils tomberaient sur ce bec de gaz organisé.

L'embêtant, c'est que pour venir à ces travaux il faut plus d'une heure de marche pénible, en faisant un large détour pour éviter d'être vus. Hier après-midi nous sommes venus reconnaître. Il y a un sacré espace de 200 mètres à faire en terrain découvert ; depuis sept mois, les hommes y passent par petits paquets, au pas de course ; enfin, hier soir, on a décidé de faire un boyau. Le travail a été terminé dans la nuit et maintenant nous passons tranquillement : triste tout de même qu'il ait fallu tant de temps pour prendre cette décision. Et hier nous avons reçu une

1. A Compiègne.

douzaine d'obus bien repérés ; ma section a même dû s'arrêter à plat ventre pour attendre la fin de la rafale. Insouciance et négligence bien françaises et incorrigibles !

J'ai essayé mon superbe appareil photographique acheté à Compiègne. J'attends le résultat avec effroi. Je vais sans doute, à moins d'insuccès trop désastreux, persévérer dans cette voie qui fut pour MM. Daguerre, Lumière et Jougla celle de l'honneur et de la fortune. Je n'aurai pas le même but qu'eux, mais seulement celui de communiquer mieux avec toi... sans toutefois compromettre les intérêts de la défense nationale.

6 août.

Ce matin, repos pour cause de dispositifs contre gaz asphyxiants ; cet après-midi, repos pour cause de pluie.

J'ai passé de bons moments évangéliques avec l'aumônier, sous les arbres du presbytère et dans la tribune de l'orgue, à parler de choses diverses, plus ou moins orthodoxes.

Puis j'ai rencontré le commandant qui m'a invité à visiter son logement, m'a fait avaler deux litres de bière et taper des sonates de Mozart sur un brave Erard abandonné et de joli son : merveilleux instrument qui a toutes ses notes et presque justes.

Ensuite j'ai assisté à une partie de la répétition du concert que la compagnie compte nous offrir dimanche. On insuffle des notions empiriques de solfège aux instrumentistes de l'orchestre et l'on dresse une loge d'honneur pour les cadres de la compagnie.

Tu vois que les distractions abondent.

7 août.

Hier soir, nous avons travaillé plusieurs heures de nuit à déplacer un petit bois, vu qu'il ne servait à rien et qu'on en avait besoin à un endroit découvert où nous creusons des tranchées.

Il fait une sacrée chaleur : si ça continue, je demande la médaille de Madagascar.

Vu avant-hier atterrir à côté de nous cet avion français dont il est question dans le journal d'hier, qui, ayant perdu sa direction, est tombé en arrière de la première ligne et s'est fait fusiller violemment : pas de casse, heureusement.

10 août.

Je reçois une lettre de M... qui me fait une peine terrible : notre cher Pierre[1] est mort, à peu près sûrement. Blessé grièvement à une attaque le 19 juillet, il n'a pu être enlevé, le terrain étant battu par des mitrailleuses. Le lendemain une mine a explosé et on ne sait pas s'il a été recouvert de terre ou si les Allemands l'ont emporté. Il y a tout de même une lueur d'espoir, mais si faible. J'ai bien du chagrin.

Demain, nous partons en première ligne. Ton affection m'y portera chance, n'est-ce pas?

A RENÉ M...

10 août.

Mon cher René,

Je reçois l'affreuse nouvelle et je suis épouvanté : il ne me semblait pas que notre cher Pierre pouvait

1. Le sergent-fourrier Pierre G..., son ami préféré, à qui sont adressées quelques-unes des lettres précédentes, tué le 19 juillet 1915 au Bois Français, près de Mametz-Fricourt (Somme).

mourir, et maintenant je n'ose me raccrocher au faible espoir que ta lettre me laisse. Je pense à un tas de choses de lui, et j'ai tant de chagrin. Mais je n'ai pas le loisir de me laisser abattre : demain, nous repartons aux tranchées, et j'y attendrai mon tour.

Je t'embrasse, mon pauvre vieux, bien tristement.

A SA MÈRE

12 août.

Et nous revoici dans ce beau pays des tranchées. Secteur[1] très pittoresque encore : accroché au bord d'un plateau ; dès qu'on quitte la première ligne, on redescend par une pente rapide dans un joli ravin boisé où sont nichés des hameaux. Si bien que lorsqu'on a assez reluqué les Boches, on se retourne et on contemple un superbe paysage de coteaux et de forêts.

Depuis hier soir que nous sommes installés, les Boches ont été d'une sagesse exemplaire : pas le moindre manque de tact. Si cela continue, ce ne sera pas très amusant.

Une bonne nouvelle : Ducombeau, nommé sous-lieutenant, est affecté à ma compagnie. Il a pris son service ce matin et nous l'avons accueilli avec grande joie.

J'expérimente le produit « perpétine » avec des alternatives de chance et d'insuccès : c'est mauvais pour les puces, mais peu agréable pour les humains. Je vais étudier la question pour décider si je préfère les puces.

13 août.

Je vois par ta lettre du 11 que tu as appris avant moi la triste nouvelle pour Pierre. Il n'y avait pas à

1. Secteur Carrière Saint-Victor.

craindre de me l'annoncer : j'en ai un chagrin très grand, mais cela ne dérange pas mon service. Dans la journée, j'évite d'y penser et je plaisante comme d'habitude avec mes camarades. C'est la nuit, pendant mes quatre heures de quart, que je me rappelle les choses de mon ami et je pleure tout mon saoul dans le gourbi. Nous avons eu tant de belles joies ensemble, depuis cinq ans, et tant d'intimité sans arrière-pensée. Il ne me semblait pas que celui-là pût nous quitter.

M... m'a écrit encore et je lui sens bien de la peine, surtout que lui n'a pas la sauvegarde de mon métier présent, le seul qui vaille en ce moment.

14 août.

Nuit calme sur mon petit front. De l'eau dans les boyaux. Des étoiles au ciel. Des puces dans les gourbis. Des « gustaves » un peu partout.

Beaucoup de travail, car le secteur réclame encore de multiples aménagements. Nous aurons bien besoin d'une campagne d'hiver pour y apporter le luxe et le confort désirables. Alors nous pourrons inviter les civils à prendre notre place dans la tranchée et nous irons étayer un peu leurs sales gourbis de l'intérieur, y boucher les fenêtres avec des sacs à sable et barrer les rues avec des fils de fer. Alors seulement on pourra vivre.

15 août.

Nous venons de placer des chevalets de frise et des réseaux de fil de fer : mes petits poilus, Lemoine en tête, font de bonne besogne, sans se presser, et en prenant bien leurs précautions. Ils ont vraiment un courage calme qui est précieux chez des gosses de cet âge. Et dans les conditions d'hygiène où ils sont, eux

qui n'ont pu se déshabiller depuis le mois de décembre, si ce n'est quelques minutes, leur moral est bien louable.

Boum ! voilà le tir de barrage que j'attendais. « Hui ! quels sifflements ! » comme chante M. Wagner [1]. Les Boches doivent être affolés. Il faut croire que nous ne manquons pas de munitions pour les dépenser ainsi par amour de l'art (ou du moins à titre de renseignement). Ça fait plaisir à entendre, le 75 qui claque, et les gros qui s'en vont chercher chez les Boches les salopards de l'arrière.

17 août.

Nous voici encore une fois revenus de la première ligne.

Nous avons découvert, Ducombeau et moi, une maison vide avec un perron de pierre et une vue jolie sur les arbres [2]. Dans une grande chambre aux murs blancs nous avons réuni tout le confortable nécessaire.

Et nous avons la conscience du devoir accompli, car en cinq jours nous avons fait bien du travail en première ligne : ma section a placé nombre de fils de fer et nombre de créneaux. Hier soir, nous avons installé un bel enchevêtrement devant la tranchée : fils de fer, chevalets de frise, araignées, hérissons, réseaux Brun. Naturellement Lemoine était de la fête. Les Boches lançaient des fusées éclairantes bien inopportunes, mais nous nous aplatîmes si vivement et si horizontalement qu'ils ne soupçonnèrent pas notre présence. Le travail terminé, Lemoine a organisé une petite farandole de réjouissance dans les

1. Ballade du *Vaisseau Fantôme*.
2. A Sacy, entre Autrèches et Vic-sur-Aisne.

boyaux, en chantant à voix basse des chansons irrévérencieuses pour les Boches.

Je relis quelques *Deuils des Primevères*, et c'est, je crois, le meilleur de F. Jammes, très supérieur aux *Géorgiques* et plus simple que l'*Angélus*.

Je me réjouis de savoir que tu quittes bientôt Mailly-Maillet. Certes, tu y vois des choses intéressantes, mais le danger n'est pas fait pour les mamans. Je préfère te savoir dans la capitale, malgré ce que tu me dis de la vaillance sans-culotte des highlanders qui sont ton rempart. Je suis heureux d'apprendre qu'on a soigneusement protégé le portail de la vieille église.

A RENÉ M...

18 août.

Cher vieux ami,

Pardonne-moi de ne pas t'écrire plus et mieux : la mort de Pierre dont je ne puis guère douter maintenant, n'est-ce pas? m'a complètement bouleversé, et je suis en train de m'abrutir de travail et de mouvement : je suis volontaire pour toute espèce de besogne en ce moment. Quand nous étions en première ligne, j'ai passé mes nuits à poser des fils de fer et mes journées à faire des plans de repérage et des travaux d'aménagement.

Maintenant nous sommes en réserve dans un village et je me suis chargé de l'organisation défensive d'une position assez intéressante : une ferme démolie[1], perchée sur le bord d'un plateau et d'où l'on bat les lignes boches.

J'ai pensé même à passer aux mitrailleurs pour me créer une occupation nouvelle, mais il y a plu-

1. Ferme de Moufflaye, tout près du village de Sacy.

sieurs motifs qui m'en empêchent : d'abord je ne voudrais pas quitter la compagnie où tout le monde est fort aimable, ni ma section qui marche bien, surtout au moment où, je crois, on va nous demander un effort ; et puis je ne sais pas si je serais très à la hauteur de ma tâche de mitrailleur, n'ayant, pour toute expérience en ce métier, qu'un stage de vingt jours à Toulouse il y a déjà quelques mois. Si bien qu'au lieu de me nommer on va nommer un sous-lieutenant nouvellement promu, qui, lui, ne connaît rien du tout aux mitrailleuses. Tant pis.

Le soir, quand je ne suis pas abruti de fatigue, je lis un peu : du Claudel prêté par l'aumônier du bataillon (qui ne cherche pas à me convertir, heureusement, et ne me parle qu'en collègue, étant lui-même professeur de rhétorique dans je ne sais plus quelle boîte jésuite) ; *le Professeur Knatschke*, qui est fort amusant : j'y retrouve bien des détails réjouissants notés jadis, quand nous voyagions en Allemagne, ma mère et moi. Ils sont trop grotesques, ces Boches, il convient leur faire la vie dure. D'ailleurs, ce Hansi me semble valoir davantage par les petits détails du texte et des illustrations que par l'ironie.

A SA MÈRE

19 août.

Ce matin, je suis parti à six heures à la ferme, à travers les bois et les boyaux humides, installer des poilus au travail. Il y avait une brume lumineuse qui nous cachait aux observateurs boches, et nous avons pu besogner en paix. J'en ai profité pour visiter tous les travaux de défense, ce que l'on ne peut faire que de nuit. Je n'avais pas eu encore à ce degré la notion du bouleversement que la guerre

apporte dans un patelin. A chaque pas, on trouve des traces du travail abandonné ; toutes les dépendances de la ferme sont encombrées d'un matériel déchiqueté, et les réseaux de fil de fer couvrent la récolte abandonnée de l'année dernière. Quand toutes ces ruines seront-elles oubliées? Et pourrons-nous jamais faire payer cela assez cher?

Dimanche 22 août.

Pour le dimanche, petite balade à la campagne, sur la montagne, c'est-à-dire que nous reprenons notre villégiature dans les tranchées[1].

Je m'interdis le plus possible la lecture des journaux, parce que je suis écœuré de toutes les balivernes, de tous les récits de guerre qu'on nous fait avaler et aussi par crainte que la stratégie russe ne me donne le cafard. Espérons cependant que les Borusses se réorganiseront tant soit peu et trouveront des obus, — que les Anglais formeront enfin leur armée, — que notre national Ch. Humbert pondra des masses d'explosifs, — et que tout ira pour le mieux. Nous en serons quittes pour nous geler les pattes tout l'hiver ; personnellement je n'aurai pas à réclamer, n'ayant pas joui du froid une première fois.

Enfin, nous avons un militaire du sexe faible à la compagnie : *Bergère*, chienne de guerre, que nous allons dresser, je ne sais à quoi, mais d'abord à ne pas nous bouffer.

25 août.

Le colonel commandant la brigade et des messieurs de l'état-major viennent de faire un tour dans nos domaines.

1. Carrière Saint-Victor.

Il y a un certain nombre de choses dont ces messieurs se rendent peu compte : c'est le sempiternel malentendu entre ceux qui mettent la main à la pâte et ceux qui ne la mettent pas. Je fais de mon mieux pour que ce malentendu n'existe pas entre les hommes et moi : ils ne font aucun travail auquel je n'aie participé au moins une fois, bien que ce ne soit pas mon rôle. Seulement ils le savent et ils savent très bien que tout ce que je leur commande peut être fait. Tandis que des ordres nous viennent régulièrement des bureaux de poser tant de mètres de réseaux par nuit devant les tranchées, d'activer le travail. Mais les bureaux ne considèreut pas s'il fait un clair de lune resplendissant et si l'on peut y voir à la jumelle comme en plein jour. Dans ces conditions, placer des réseaux à 100 mètres des Boches, en terrain découvert, c'est une besogne que je voudrais bien voir exécuter par ces messieurs de l'état-major.

Hier soir, nous avons dû profiter d'un moment où, les Boches ne tirant pas, il était à peu près évident qu'ils avaient une patrouille dehors : en vitesse, nous avons posé quelques chevalets, nous couvrant aussi par une patrouille, et il n'y a pas eu d'incident fâcheux. Mais on devrait bien, une fois pour toutes, nous faire un peu confiance et nous laisser le choix des moyens et des circonstances pour l'exécution des ordres.

Tout ceci, naturellement, ne signifie pas le moins du monde que j'aie quelque dégoût ou découragement : la tâche est somme toute intéressante et on fait œuvre utile. Je suis bien secondé par ma section et pas gêné du tout par mes supérieurs immédiats. Je suis très heureux.

A RENÉ M...

26 août.

Quelle sacrée vie nous menons tout de même! Moi qui me réjouissais, en partant, d'échapper du moins à la vie de garnison, voici que je la retrouve à peu près ici, avec plus de fatigue et plus de saleté. Heureusement qu'il y a toujours une petite attraction de danger et d'incertitude qui relève la sauce.

J'évite de trop penser à tous les deuils dont la liste s'allonge : il n'y a que notre Pierre dont l'image me suit tout le temps. Comme toi je garde encore un peu d'espoir, mais si peu : il me vient moins d'avoir raisonné les faits certains que de ce sentiment dont tu parles et qui nous rend sa mort invraisemblable : il respirait tellement la vie et il était si bien fait pour en jouir mieux que tout autre, que ça ne m'entre pas dans la tête qu'il soit parti. Comme toi j'ai des tas de souvenirs qui me reviennent et qui me navrent : je veux encore les chasser et continuer d'espérer.

Au revoir, mon vieux frère; je vais faire une ronde dans cette belle clarté de la lune ; je t'embrasse.

A SA MÈRE

27 août.

Encore une fois nous avons quitté la première ligne pour revenir nous installer un peu en arrière

Hélas ! je ne reprends pas la chambre charmante que j'occupais avec Ducombeau au village, je monte prendre le commandement de la garnison de X..., une ferme[1] qui est perchée sur le plateau, et d'où

1. Ferme Moufflaye.

l'on découvre tous les Boches. C'est une belle mission de confiance, mais bien embêtante, car on est seul là-haut avec sa section, et pour habiter il y a une cave sale avec un sommier plein de poux, paraît-il. Je l'ai fait battre, exposer au soleil et asperger de crésyl. Nous verrons le résultat, mais je n'ai pas confiance.

A part ça, l'endroit est infiniment démantelé et pittoresque ; on y a une vue splendide sur les lignes ; quatre observatoires remarquables permettent de s'amuser quand l'artillerie tire. J'ai même trois mitrailleuses sous mon commandement et un canon de montagne. Et tout ça enterré dans des caves, avec juste un petit trou pour passer le canon et une fente pour observer. C'est très beau.

Rassure-toi, le commandant veille sur moi. Il m'a emballé hier soir pour être sorti en patrouille avec quelques types, la nuit précédente. Il m'a donné ordre formel de ne recommencer qu'avec l'autorisation du colonel, ce qui est le règlement, paraît-il, mais revient à une défense de sortir, parce que, le temps de demander la permission, la patrouille n'est plus utile. Enfin, soit. Mais c'est rudement gênant de commander une petite expédition à ses hommes en restant soi-même dans la tranchée.

A RENÉ M...

30 avril.

Mon cher vieux,

Je reçois ce matin une lettre de toi où tu me dis ta fatigue et ton énervement. Sûr que tu ne t'amuses guère dans ce Paris qui doit être si triste en ce moment, et si plein pour nous de bons souvenirs, à en pleurer.

J'évite (trop peut-être) d'y penser continuelle-

ment et de regretter ces quelques années de bonne vie et d'amitié. C'est un tel cafard qui me vient, quand je me rappelle nos trois existences, parallèles malgré tout, malgré les lâchages et les silences prolongés.

Je voudrais bien t'avoir près de moi, ici, car, tu le sais bien, c'est la seule vie possible en ce moment, et supportable. Je le voudrais et je reconnais pourtant bien toutes les raisons, insurmontables, qui t'empêchent d'être avec nous. Cette guerre, qui me fut très douce jusqu'ici, est éreintante, au fond, intellectuellement surtout. Il y a, à la fois, trop de fatigue, physique ou nerveuse, et pas assez d'action. Les heures vides et vaseuses que nous passons quand nous sommes en réserve ou au repos et que le service ne nous absorbe pas ! Les efforts qu'il me faut faire pour prendre un bouquin ou écrire ! Je ne crois pas que ce genre d'exercice soit très favorable à une reprise d'équilibre, sais-tu? et je me demande comment je pourrais jamais faire figure de civil et d'intellectuel si je revenais de cette expédition.

Pour cela, ne regrette pas trop de ne pouvoir partir. Il faut qu'il reste à l'intérieur quelques types capables de nous réapprendre à vivre, si nous avons un jour faculté d'y songer. Et puis c'est encore bien plus simple : tu ne peux pas, tu ne peux pas ; une autre besogne t'est réservée, qui n'est pas moins utile — je dirai plus, qui ne risque pas d'être inutile comme la mienne. Ainsi je ne serais pas surpris qu'on nous fît participer d'ici peu à une attaque dont le but le plus clair sera de fournir un communiqué et de supprimer une tapée de bons bougres. C'est même à cet effet qu'on nous a retirés du secteur que nous occupions pour nous mettre à l'arrière[1], où on nous

1. A Jaulzy-le-Haut, sur la rive gauche de l'Aisne.

suralimente et entraîne, rééquipe et bourre le crâne. (Inutile, n'est-ce pas, de te recommander chez moi le silence sur ces détails divers.)

Il y a donc de fortes chances pour qu'une attaque locale amène d'ici peu ma démolition partielle ou totale : personnellement je crois n'avoir même plus assez de netteté dans les idées pour m'en désoler : excellentes dispositions.

Adieu, mon vieux, je vais passer une revue des appareils contre les gaz asphyxiants, liquides corrosifs et autres produits de civilisation.

Puissé-je, un de ces quatre matins, revenir avec toi, pur de tout miasme, parler un peu de tout ce qui est fichu et que nous avons bien aimé. Je t'embrasse très fraternellement.

A SA MÈRE

3 septembre.

Toujours l'attente....

Nous sommes beaux et dignes, avons touché des casques superbes, dessinés, paraît-il, par G. Scott, dont c'est la plus belle œuvre ; gris bleu fer, en acier chromé, sans cimier : vrai casque de pompier en deuil. Mais ça vous couvre bien le crâne et c'est l'essentiel.

Nous faisons des exercices de lancement de grenades, et pas de la petite bière : sur 48, il en a explosé une ; les autres, trop vieilles ou humides, se sont refusées à tout service. Espérons que nous en aurons de meilleures quand ce sera pour de vrai.

J'ai fait aujourd'hui connaissance avec l'aumônier protestant du corps d'armée : ma qualité de mécréant me permet d'être dans les meilleurs termes avec toutes les confessions. Il m'a annoncé son inten-

tion de proposer un amendement aux commandements de Dieu : « Tu n'assassineras point » pour remplacer : « Tu ne tueras point ». Je l'ai vivement félicité et j'ai reconnu l'urgence de cette réforme, toute d'actualité d'ailleurs.

Je relis quelques pièces de la *Chanson des Gueux*, fort bien illustrée par Ricardo Florès : c'est tout de même bien pour un académicien.

AU COLONEL M...

8 septembre.

Nos hommes marchent assez bien, quoique manquant d'esprit militaire, ce qui est assez naturel, puisqu'ils n'ont jamais fait de caserne, et ce dont je ne saurais trop les blâmer, puisque je ne suis moi-même qu'un civil habillé en soldat : l'essentiel est qu'ils aient bonne volonté, qu'ils désirent ne pas avoir peur et qu'ils m'aiment un peu. Je suis sûr au moins qu'aucun d'eux ne cherche à me jouer de vilains tours, qu'ils ne tirent pas de plans pour esquiver des corvées et qu'ils s'exposent de bon cœur quand il le faut : j'ai pu en juger lorsque nous placions des fils de fer chaque nuit et que nous faisions des patrouilles : je n'avais pas à me plaindre d'eux.

A SA MÈRE

10 septembre.

Réinstallation en première ligne. Renouons connaissance avec bestioles diverses et revoyons avec plaisir des tranchées boches, celles-ci assez éloignées (dans les 400 à 600 mètres), celles-là toutes proches (jusqu'au contact).

Ma cagna est grande, ma table aussi, mon lit à

ma mesure. La clarté suffisante. La propreté du tout fort douteuse. Et nous nous sommes donné bien du mal pour conquérir cette villégiature : le cantonnement de repos où nous prospérions étant très éloigné, le chemin pénible, les boyaux infinis, nous avons trouvé le temps long. Heureusement que ce secteur reproduit assez exactement la structure des lignes du métro et les embranchements sont baptisés Châtelet, Saint-Michel, Jeanne d'Arc, etc. Le vieux Parisien s'y retrouve.

Par exemple, nous avons dû faire un peu de bruit, car les Boches nous ont gratifiés, à notre passage dans les boyaux, d'une salve bien tassée qui a fait se prosterner contre terre les casques des poilus.

Le commandant a trouvé, l'autre jour, un superbe chien de guerre égaré, que le haut commandement l'a autorisé à garder et qu'il a baptisé *Larbi*.

La popote s'est fait les dents sur une vieille poule qui nous fut vendue 7 francs par un indigène ; mais telle est la joie de manger autre chose que la bidoche que nous nous délectâmes quand même.

A RENÉ M...

15 septembre.

Je reçois une note du général commandant l'armée qui recommande aux officiers de préparer pour « les instituteurs, professeurs, ministres de tous les cultes » la tâche d'après guerre ; et cette tâche sera de perpétuer dans la souvenance des gosses les horreurs présentes, d'attiser chez eux la haine de l'étranger, etc.

Cette perspective me laisse assez triste et je prévois tant de difficultés pour les éducateurs que nous serons si nous en réchappons ! Comme il faudra se

garder du déraillement et quelles résistances nous rencontrerons quand nous voudrons à la fois conserver dans les petites caboches ce que la guerre y aura fait pousser de gravité et d'énergie, et les élever un peu au-dessus de la mêlée apaisée ! Quel mal pour suivre le fin boyau qui louvoie entre le chauvinisme renforcé et l'insouciance revenue !

Heureusement ces questions ne sont pas encore à l'ordre du jour et pour l'instant la ligne de conduite est fort simple : se faire amocher le moins possible en faisant le maximum de mal aux Boches. Tout en découle, et nos sommes sont libres de préoccupations. Seuls les rats et les obus me réveillent de temps à autre, et je me rendors au souffle régulier de mon ordonnance.

Que te dire de plus? Ecris-moi comme tu le fais : ce m'est précieux. Et jouis de ce joli pays de la Birochère[1], auquel j'évite un peu de penser pour tout ce qu'il me rappelle de joie fichue. Je t'envie d'y être et je ne t'envie pas la tristesse que tu dois y rencontrer. Quand je pensais à notre amitié à tous trois, c'était bien souvent les deux petites chambres de là-bas que je revoyais, où le vieil ours que je suis avait trouvé un charme surprenant. Le reste ne m'est pas encore bien entré dans la tête, tu sais : je ne m'imagine pas que cela ne puisse revenir....

A SA MÈRE

15 septembre.

Je pense que tu es en ce moment dans notre bonne ville d'Amiens, à contempler MM. les officiers anglais

1. Village de la Loire-Inférieure où Étévé avait passé quelques jours en septembre 1913, avec ses amis Pierre G... et René M...

et autres, dans leurs élégances, puis les vieux poilus de saints qui s'embêtent au portail de la cathédrale. Je voudrais bien être avec toi et revoir dans ces belles images mon cours de Mâle que je m'insufflai dans notre *gourbi* de la colline de Sanary, au rythme des pins et de la grande tasse bleue. Mais ceci fut d'un autre âge.

J'ai passé une bonne partie de la nuit à mesurer avec une ficelle les boyaux interminables qui mènent aux petits postes, besogne qu'on ne peut faire de jour. Et j'ai relevé le tout dans un superbe plan. Pendant que je me livrais à ce sport, les Boches ont voulu nous jouer une sale blague ; il faut croire qu'ils n'ont même pas de quoi se payer des fils de fer, car ils sont venus pour nous en barboter devant un petit poste. Mais comme les poilus de la première se posent un peu là, ils ont été reçus à coups de bombes et n'ont pas insisté. Une petite rafale rageuse de 77 a clos l'incident.

En ce moment, ils nous administrent du 105, sans délicatesse. Je retiens cette belle parole d'un poilu, à un éclatement : « C'est malin ! encore un obus de cassé ! »

Lemoine continue à pondre des chansons où la rime se révèle funambulesque ou maigre et le sens peu profond. Mais ça passe le temps.

Le bombardement de 105 signalé plus haut nous a blessé un sergent et un caporal. Mon caporal Annet est évacué d'hier pour paludisme : ce vieux colonial ne résiste pas aux premières fraîcheurs, surtout dans l'humidité des cagnas. Et c'est ainsi que, sans grandes aventures, nous voyons fondre notre effectif.

Je reçois deux lettres que j'adressais en juillet à Pierre et qui me sont retournées avec la mention

tristement ironique : « Le destinataire n'a pu être atteint. » Les blagues qu'elles contiennent sonnent peu gaiement.

Ne songeons pas trop à ces choses : la ligne de conduite à tenir est fort simple, et, pour le reste, s'en remettre à « Kismet ».

17 septembre.

Décidément, tu auras bien pérégriné ces vacances. Mais peu gai, ton pèlerinage aux champs de bataille de la Marne : les tombes doivent être particulièrement navrantes dans cette grande plaine. Par ici elles sont plus douces à voir : elles sont groupées par petits cimetières, dans les bois, au creux des vallons ; l'ingéniosité des poilus les soigne tous les jours : les croix sont sculptées, les jardinets fleuris, et les morts ont l'air d'y bien dormir. C'est à peine attristant. Ou peut-être en avons-nous pris l'habitude.

21 septembre.

De mon trou de carrière, à la lueur économe que filtrent les ronces et les gabions, je t'écris sur une belle table de marbre qui vient Dieu sait d'où.

Hier, nous sommes venus en réserve, à l'arrière du labyrinthe en boyaux. La compagnie est logée tout entière dans une carrière type du Soissonnais, creusée à plein roc et assez curieuse[1]. J'habite personnellement une grotte voisine et de moindre importance. Les ronces retombent en lianes au-dessus de ma porte enfoncée dans le rocher en surplomb. Toutes espèces de projectiles peuvent tomber sur ma cagna : elle n'en bougera guère. Et, devant, un mur de gabions

1. Carrière Bonval.

me préserve aussi. C'est un peu moins que l'enterrement de la première ligne : ce n'est pas encore le libre espace.

Salement humide et froid, par exemple. Je vais m'envelopper soigneusement dans mon sac de couchage.

Le plus clair de mon travail consiste en rondes de surveillance aux abris et sapes que creusent nos hommes.

A RENÉ M...

21 septembre.

Mon cher vieux,

Je vois, par tes petits mots, que tu es dans l'état de disgrâce où l'équilibre et le calme s'atteignent difficilement. Pour te consoler, il faut que je te fasse part de ma détresse personnelle. Cela te surprendra peut-être, car je n'ai pas eu l'habitude de me plaindre beaucoup jusqu'ici (et d'ailleurs je ne me juge point malheureux), mais je m'aperçois, surtout à écouter les permissionnaires rentrants, que nous exagérons trop notre bien-être et notre joie lorsque nous écrivons, et que maintenant on nous le ressert trop généreusement.

Vois-tu, les pauvres types du front sont des gens très susceptibles : ça les agaçait prodigieusement d'être plaints à jet continu, et maintenant ils trouvent que l'intérieur supporte leurs peines avec une philosophie irritante. Tu sais que je ne dis pas cela pour toi, mais, ne pouvant écrire chez moi ce qu'il y a de mauvais dans notre existence, je veux du moins que tu sois au courant et que tu coupes court autour de toi aux légendes sur le front de cocagne.

Et tout peut se résumer en un mot : mal aux nerfs.

Nous ne souffrons pas de privations physiques : jusqu'ici le froid ne nous a pas visités, la chaleur n'a pas été terrible, nous bouffons suffisamment. Nous ne courons pas de dangers plus que de raison. Et notre embêtement n'est fait que d'un tas de petites choses.

D'abord, tant que nous sommes en première ligne, c'est la tension d'esprit continuelle, l'application à surveiller constamment la ligne boche. Le jour, ça va : les guetteurs font l'office. Mais la nuit, ça va moins bien : les guetteurs ne voient rien et entendent des tas de bruits ; si je suis de quart, je passe mon temps à vérifier leurs imaginations, à prêter l'oreille au chahut des rats dans les fils de fer, et à tout ce qui ressemble au bruit d'un homme qui marche (et Dieu sait s'il y a des bruits qui ressemblent à celui-là !). Je me balade aux petits postes, le revolver en poche et la main dessus, et, là, je reste le cou tendu pendant longtemps, à essayer de voir dans l'obscurité, avec la sensation toujours présente de l'isolement, à 100 mètres devant les lignes, ce qui permettrait aux Boches de vous tourner aisément. On est très calme, naturellement, mais ce calme volontaire n'est obtenu qu'à force de tension nerveuse, et cela se retrouve après.

Revenu sur la ligne, c'est la marche éreintante dans la tranchée et les boyaux où l'on ne voit goutte, où l'on ne peut se servir de sa lampe électrique, où l'on met le pied dans des trous, où l'on titube d'une paroi à l'autre, où l'on se cogne dans les gradés de service, où l'on patine sur le sol toujours humide.

Si l'on rentre chez soi, dans sa cagna plus ou moins solide, ce n'est encore qu'une apparence de repos. On a sans cesse la préoccupation de ce qui se passe dehors, l'inquiétude de ce que font les hommes quand on ne les surveille plus. Dès que la fusillade habi-

tuelle s'accélère un peu, on sort, pour voir. Si des obus tombent, il faut faire rentrer les hommes, repérer le tir et faire répondre notre artillerie.

Enfin on se couche. Avant de m'étendre sur mon lit, je commence à l'éplucher de tous les limaçons qui se promènent sur le mur, autour et sur ma paille même. Impossible de se déchausser ni de se déshabiller, pour être debout de suite en cas d'alerte (et c'est peut-être le plus pénible de tout). A peine la bougie est-elle éteinte, les rats commencent à danser ; j'entre dans des rages folles contre eux : ils poussent des cris terribles, mangent mon papier et mon chocolat, traversent mon lit, fouillent dans ma paille, me font tomber de la terre sur la figure et m'offrent leurs puces. Si je ne suis pas abruti de fatigue, je ne peux pas m'endormir : aussi il m'arrive souvent de prolonger mes rondes sur la ligne, ou de lire jusqu'à des heures indues pour être suffisamment éreinté et contraint au sommeil rapide.

Voilà un aperçu de tous les énervements quotidiens, et ce sont eux que je redoute le plus. Je ne te parle pas des gros embêtements et des moments de tension exceptionnelle comme les bombardements en règle, les soins immédiats aux types blessés (peu gai), les travaux de nuit devant la ligne, avec l'aplatissement subit contre le sol à chaque fusée, à chaque rafale de mitrailleuses, les patrouilles de plusieurs heures dans les betteraves : tout cela fait partie de la guerre comme on s'attendait à la faire et ce n'est qu'exceptionnel. Ce que l'on connaît moins (et particulièrement pour les officiers), c'est la préoccupation et l'énervement continuels. Et cela t'aidera à excuser les contradictions et les impatiences de mes lettres....

Je pourrais aussi te dire mes réflexions sempiternelles et la nuit obscure où se débattent mes rudi-

ments d'idées ou principes, « mais cela est une autre histoire »... et bien vaseuse.

Excuse mon déballage, et n'accuse que mon amitié qui le rend possible.

A SA MÈRE

26 septembre.

Ici la vie coule monotone et sans accidents : il pleut et la boue commence à régner dans les boyaux.

Je n'ai guère de travail à surveiller, mes hommes creusant sous la direction du génie. Aussi je fais de la photo. Nous avons installé une chambre noire idéale dans l'énorme carrière où gîte la compagnie. Cette carrière a des ramifications innombrables et mystérieuses : hier, pour retrouver notre cul-de-sac-chambre-noire, nous avons mis plus d'une heure, à nous perdre, transportant nos cuvettes et notre lanterne rouge improvisée; enfin nous avons trouvé, et j'ose dire que nous avons fait du beau travail : tu pourras en juger toi-même.

Nous avons suspendu, à l'entrée de notre petite grotte de commandement, un superbe hamac fabriqué par Pastré[1], un Argentin, maréchal des logis de liaison, qui nous a dotés encore d'un beau fauteuil de jardin, fait avec des bouts de bois et du treillage. Ce pourquoi je l'appellerai « le maréchal-des-logis-ingénieux-et-argentin[2] ».

Il y a quelque chose dans l'air depuis quelques jours : en voici trois que l'aumônier (excellemment renseigné comme tous les bons pères de la compagnie de Jésus) m'a annoncé une offensive. Ce matin, le colonel commandant la brigade est venu nous lire un télégramme de sans-fil, disant deux victoires en

1. Tué en Champagne le 16 avril 1917.
2. A la façon de Kipling.

Champagne et en Artois ; il nous a prédit en outre le déclenchement par rupture du front boche. Son optimisme m'a paru bien absolu, mais enfin... attendons, et préparons-nous à bourrer. Sa grande peur est que les Boches nous faussent la politesse et abandonnent nos tranchées sans que l'on s'en aperçoive : cela me paraît peu probable.... Attendons....

A RENÉ M...

27 septembre.

Je ne t'ai rien dit encore du *Petit Pierre* [1] d'Anatole France que tu m'as envoyé. Mon Dieu, c'est bien joli. Comme toi je préfère le *Livre de mon Ami* où les détails me semblent plus naturellement significatifs. On sent ici un peu trop l'habileté à rendre charmantes des choses légèrement quelconques. Et puis, combien de mots en demi-teinte qui paraissent réédités d'œuvres précédentes ! Mais comme on a mauvaise grâce à chicaner des pages qui vous donnent un tel plaisir et si reposant!

Tu me parles de la « guerre à la guerre », et tu parais supposer que je puis ne pas être en cela de ton avis [2] . Pour quelle espèce de brute me prends tu? Sont-ce mes petits plaidoyers en faveur des pauvres « mélétaires » qui t'autorisent à proférer de telles injures? As-tu pu croire que les soldats que je défen-

1. Paru dans la *Revue de Paris*, en 1914-1915.

2. Après avoir reçu la lettre citée plus haut du 15 septembre, René M... lui écrivait : « Cette note dont tu me parles du général commandant l'armée me laisse rêveur. Je me demande si notre rôle ne sera pas d'attiser, plus encore que la haine de l'étranger, la haine de la guerre ; — il est possible que sur ce point tu ne sois pas d'accord avec moi. C'est sur cette idée de « la guerre à la guerre » — un mot, peut-être, mais un bien beau mot — que je compte surtout attirer l'attention de mes élèves. »

dais étaient d'autres que les types comme toi et moi, subissant cette guerre comme la pire des catastrophes, et que j'étais avec ceux qui y voient l'emploi normal de leurs facultés?

Pourtant, s'il faut me confesser jusqu'au bout, peut-être suis-je pour quelque chose dans ta méprise. Pendant quelque temps, en effet, j'ai tenté, à moitié consciemment, de me monter le bourrichon et de me faire, dans une certaine mesure, une mentalité *ad usum militis*. Mais ce n'était pas sérieux, et je n'ai jamais eu grande confiance en cet expédient. Je n'ai décidément pas la haine requise.

Et j'ai pris le parti de ne pas m'en inquiéter, sachant que je n'ai pas besoin de cet excitant. A commencer par le bas, j'aurai, certes, chaque fois qu'il faudra taper dur et cruellement, la griserie aveugle du combat, et c'est beaucoup. En remontant un peu l'échelle des motifs, j'aurai aussi l'amour-propre, la tenue nécessaires ; et voilà déjà de quoi agir. Enfin, même d'un point de vue plus intellectuel, j'aurai conscience d'accomplir une besogne nécessaire et de participer, dès cet instant, à la « guerre à la guerre ». Et ainsi cela peut aller.

A SA MÈRE

28 septembre.

Nous continuons à recevoir de bonnes nouvelles. Nous plaçons cet après-midi en face des Boches une pancarte où nous annonçons les deux victoires de Champagne et d'Arras : 60 000 hommes hors de combat, 20 000 prisonniers, 30 canons pris, 300 mitrailleuses. Bien, ça. Mais est-ce suffisant pour faire une trouée? Je ne m'emballe pas encore, car ce ne

serait pas la première fois que nos efforts se seraient heurtés à un mur solide.

Pour l'instant nous sommes tranquilles ici : les Boches ont enlevé devant nous presque toute leur artillerie et sans doute pas mal d'hommes aussi.

2 octobre.

Sempé m'a confectionné, pour ma cagna de première ligne, un fauteuil en rondins et fil de fer. Hier, le fauteuil était terminé et siégeait devant ma porte. Mais j'ai trouvé Sempé occupé à démolir la porte de ma cagna afin de l'élargir, pour permettre au dit fauteuil, monumental, de rentrer.

Je lis les *Rencontres de M. de Bréot*, de H. de Régnier, fort joliment libertin et savoureusement écrit, avec des illustrations mi-modernes, mi-rococos, très théâtre des Arts. Nous lisons avec ardeur les communiqués d'Artois et de Champagne : que l'offensive doit être dure dans ce pays plein de bosses et de bois, avec ce temps pluvieux! Et sur combien de fils de fer doit-on s'accrocher!... Qu'il faut de patience, et surtout à ceux que la vue des défenses boches n'a pas mis en garde contre un optimisme exagéré !

A Mlle ANDRÉE R...

2 octobre.

Je reçois ta lettre et la bien jolie aquarelle incluse. Ladite aquarelle siège maintenant en bonne place sur ma table de travail et me raconte des douceurs : des histoires de villégiature tranquille et de campagne aimable, de sommeil dans une vraie chambre et dans un lit complet, sans rats et sans limaçons, etc.:

ce qui est d'un précieux réconfort à l'entrée de la campagne d'hiver, inévitable désormais.

Il ne se passe rien et rien ici. Je vais aller consulter le *Journal des Poilus du Bastion Métro*, affiché au centre de ma section et rédigé par elle : on n'y apprend que des nouvelles toutes locales, comme le résultat des chasses au rat, les malheurs de la brosse à dents d'escouade et les diverses inventions pour le nettoyage automatique des boyaux.

A SA MÈRE

4 octobre.

Je me suis fort amusé à lire, dans le *Mercure de France*, que me prête le commandant, le dialogue *M. Croquant et la Guerre*, de R. de Gourmont : l'abbé Curculion est très savoureux. Pige ce bout de dialoge sur l'Union sacrée : « Chacun pense comme tout le monde, dit l'abbé Curculion, et le ratichon que je suis pense comme le coltineur de la Villette, qui pense comme l'archevêque. — Ah ! s'il n'y avait pas le pape, dit M. Croquant, on serait tous frères. »

Je crois bien que c'est la dernière page de R. de Gourmont, qui vient de mourir, comme tu as pu voir.

D'un comique plus gros est l'idée géniale du poilu de notre 4e compagnie, lequel, ayant remarqué que les verres des lanternes de campement miroitaient au soleil, a pris le parti de les passer au vernis noir. Garanti exact.

6 octobre.

Je viens de conduire à l'infirmerie le lieutenant Clément, notre bon camarade que tu connais par mes photos, qui vient d'être gravement blessé à la

tête par un éclat d'obus. Malchance désolante : il sortait de son abri blindé quelques secondes seulement pour voir des travailleurs et avait oublié de mettre son casque, ce qui lui arrivait bien rarement. Je me suis trouvé là comme on l'emmenait sans connaissance, sur un brancard, et j'ai aidé au transport pénible, cahoté, dans les détours des boyaux. Nous sommes fort attristés. Et, de plus, les fâcheuses nouvelles de Grèce et le mauvais temps, la nuit obscure, c'est un peu le marasme.

Je n'ai qu'un refuge : je fais mon service, je m'occupe de mon vaste secteur avec un redoublement d'ardeur et de conscience. J'ai passé des heures à classer toutes les observations que l'expérience de ces quelques mois de tranchée m'a permis de faire, et j'en ai composé un petit manuel, aussi complet que possible, du chef de secteur. J'ai fait reprendre dans ma cantine mes vieilles notes du peloton et je les mets au point, en les confrontant avec ce que je vois ici.

Ce qui me reste de temps est employé à des lectures n'ayant aucun rapport avec la guerre, histoire de me changer les idées. Et cela durera tant que ça voudra durer.

8 octobre.

Pénible matinée : le commandant m'avait désigné pour assister aux obsèques de Clément : le régiment, étant en première ligne, ne peut y envoyer d'autre délégation.

J'ai donc revu un grand bout de ciel à la fois, par une matinée de brume ensoleillée comme on n'en rêve qu'en temps de paix. La cérémonie, dans ce cadre doux au cœur, fut simple, comme il convenait.

A l'ambulance, dans un grand parc au bord de la

rivière, j'ai trouvé le cercueil dans une chapelle improvisée : quelques draps blancs au milieu des machines de l'atelier d'une sucrerie. Peu d'assistance : le colonel de la brigade avec son capitaine d'état-major, les médecins de l'hôpital, quelques brancardiers et quelques blessés. Le service était fait par l'aumônier divisionnaire, ayant un brancardier pour enfant de chœur : quelques prières, quelques paroles émues, et pas de ces odieuses oraisons psalmodiées.

Le cimetière dans un petit jardin, au bord de l'Aisne ; pas de discours ; un bouquet de fleurs du jardin et la croix de la Légion d'honneur que le général avait apportée la veille à Clément. Même pas de piquet d'honneur, qu'on n'avait pas eu le temps de commander. Clément avait bien mérité cette croix : appartenant au cadre de la justice militaire, il avait tenu à prendre du service au front ; blessé en hiver, après avoir fait toutes les offensives de Champagne et commandé plusieurs fois sa compagnie à l'assaut, il était revenu au front avec le 417e et y faisait son service d'une façon remarquable et modeste. Les hommes l'aimaient beaucoup. Il laisse une veuve.

Au retour, j'ai traversé les villages où nous cantonnions il y a deux mois et qui sont à peine reconnaissables, la plupart des maisons éventrées maintenant. Et un automne resplendissant sur tout ça.

Et la séance continue. Les mauvaises nouvelles alternent avec les bonnes : les canailleries bulgaro-grecques avec la prise de Tahure, pour laquelle Clément avait combattu tout l'hiver et qu'il n'a même pas sue.

Ne nous laissons pas abattre : il faut que chaque disparition redouble notre courage et notre énergie.

A RENÉ M...

8 octobre.

Hier, j'ai passé de longues heures en tête à tête avec l'aumônier jésuite et professeur de rhétorique : l'ayant prié de m'exposer les raisons que je pourrais avoir de me convertir et la manière de s'en servir, je me suis vu gratifier d'une longue leçon documentée et illuminée tout à la fois qui m'a fort intéressé. Évidemment bien sûr, la conversion ne s'est pas imposée à moi et je ne l'espérais ni ne le souhaitais. Le plus curieux est de constater les divergences dans la façon même de raisonner et qui s'expliquent aisément. Décidément c'est une autre boutique.

A SA MÈRE

13 octobre.

Revenus en réserve [1], nous avons trouvé une installation à refaire : lits, tables, portes, etc. C'est notre destinée d'aménager pour que d'autres déménagent nos aménagements.

Je lis du Nietzsche, peut-être plus profond de forme que de fond. *Ainsi parlait Zarathoustra* est captivant à force de franchise, malgré ses obscurités et l'antipathie qu'il éveille. Je lis en même temps le bouquin *J'accuse*, prêté par le commandant et écrit (?) par un Allemand : énorme réquisitoire contre l'impérialisme boche ; et assez convaincant. Trop convaincant pour être d'un Boche.

Je regrette un peu de t'avoir attristée en te disant le malheur de Clément, mais si je gardais le silence

1. Carrière Bonval.

sur trop de choses, tu le devinerais bien et ton inquiétude serait plus intolérable encore. Et puis il me semble que cela serait indigne de nous et de la confiance que nous devons avoir entre nous.

14 octobre.

J'ai, devant la porte de ma cagna, un assortiment superbe d'engins de tranchée dont notre secteur est abondamment pourvu, étant un des rares où ils soient inutilisables, vu que les Boches sont trop loin : une batterie de quatre mortiers Cellerier (mortier qui lance des bombes trois fois grosses comme lui et éclate plus souvent qu'à son tour), — une arbalète géante pour lancer des grenades, — et un mortier Aasen en forme de tuyau de poêle, sans oublier un apocalyptique fusil tromblon. Il vaut évidemment mieux que ces outils soient ici qu'en première ligne, où l'on pourrait être tenté de s'en servir, ce qui causerait des accidents.

Autre distraction : nouvelles cagoules contre gaz asphyxiants (le sixième appareil en usage depuis qu'il est question desdits gaz), en tissu imprégné de quelque chose qui ressemble à de l'huile de ricin, bien agréable à se mettre sur la figure. Et nous allons recevoir de nouvelles compresses, imbibées de liquides divers pour parer aux diverses sortes de gaz ; si bien qu'il y a espoir d'être asphyxié mieux et plus sûrement par les compresses que par les gaz. Chouette!

16 octobre.

Ma pauvre maman, quelle tristesse encore ! Pierrot [1], que nous trouvions si intelligent, si sensible

1. Un des fils des amis L....

et si homme maintenant, le voilà parti, comme tous les autres ! On n'a même plus le cœur de souhaiter en réchapper quand tant de deuils vous entourent. Il n'y a plus qu'une pensée : faire son devoir et ne pas trop réfléchir.

Et il faut que tu songes à toute la confiance que tu dois m'inspirer, et que tu te raidisses contre la douleur des autres comme contre ton inquiétude.

Tristes aussi les nouvelles de la guerre. En Orient tout nous fait défaut ; je redoute des désaccords parmi les Alliés sur cette question : ce serait la fin de tout. Il ne faut croire maintenant qu'en la France, qui reste un chic pays malgré toutes ses fautes, le plus chic de tous les pays.

A RENÉ M...

16 octobre.

Je suis toujours dans ma carrière, pour un désœuvrement de dix jours, que je ne goûte même pas la conscience nette, car mes hommes s'éreintent de travail.

Le soir j'alterne la lecture et la corrida : une lampe électrique d'une main, mon sabre de l'autre, je pourfends des rats tels des lapins, tandis que mon petit chat Zigomar, à qui les rats ne sont rien, ronfle sur mon pieu en ficelle et paille. Quelle vie, Seigneur !

A SA MÈRE

17 octobre.

Et encore de tristes choses que m'annonce M... : la mort de deux lieutenants Normaliens : Lépine (que j'avais rencontré à Saint-Antonin), tué à l'attaque devant Arras, — et mon camarade Boussac, tué d'une

balle au front dans un poste d'écoute, après avoir échappé miraculeusement à toutes les grandes attaques.

De partout arrivent de semblables nouvelles : on commence à voir le bilan de l'offensive.

21 octobre.

De nouveau en première ligne.

Ai pris le quart cette nuit par un splendide clair de lune réverbéré sur les nuages. — Calme plat. — Chasse aux rats : j'en ai tué un gros d'un coup de pied, un autre d'un coup de sabre. Oh ! les sales bêtes ! Je leur donne du blé à l'arsenic, mais ça n'a pas l'air de les incommoder outre mesure.

Lu de bien jolies *Feuilles dans le Vent*[1]. Quelle adorable petite fantaisie que *l'Auberge sur la Route!* Il y a là dedans une rédaction dictée au fils de l'aubergiste par le poète-chemineau, qui fait ma joie.

Et *Pomme d'Anis*, bien joli, joli. C'est chic, un poète qui ne parle que du pays qu'il aime et qu'il ne quitte pas, des gens qui y vivent et des « anciennes jeunes filles » qui y ont passé. Jusqu'à sa bondieuserie qui plaît parce qu'elle vous montre de belles images et tout ce qu'elle a consolé.

A côté de ça, je suis horripilé par le bouquin de d'Esparbès : *la Guerre en dentelles*, — Premier conte : un régiment qui charge derrière son colonel en carrosse. — Autre conte : autre régiment, surpris au cantonnement lorsqu'il fêtait le carnaval, et qui charge en chienlit. — Autre conte : autre régiment, surpris quand il préparait un ballet-divertissement, et qui charge armé de houlettes. — Autre conte :

1. De Francis Jammes.

autre régiment, aimé de la Pompadour, et qui charge armé de guirlandes de roses offertes par elle. — Tu entrevois la variété. — Enfin, le chef-d'œuvre, tel que Cami ne le renierait pas : un jeune et bel officier chargé d'assiéger une place ; lenteurs ; reproches du général ; promesse d'entrer dans la ville le lendemain; le jeune et bel officier s'introduit dans un mortier et se fait expédier, en guise de boulet, dans le plus beau quartier de la ville. — Combien cela me tape sur le système !

Je relis aussi *les Confidences d'une Biche*[1], qui sont d'une manière dont je ne me lasse pas.

Toutes ces lectures sans préjudice de sommeil et service. C'est curieux comme on a du temps à la guerre.

Je m'aperçois de la gentillesse de mes poilus, logés auprès de moi dans un abri d'escouade : pour ne pas me déranger et ne pas se faire entendre, à travers la cloison de planches qui nous sépare, ils se font entre eux des « chut ! » discrets. Je vais être forcé de leur dire de parler.

24 octobre.

Hier soir, j'étais, madame, au poste d'observation près de mon abri, à côté du souterrain qui passe sous la route, quand je vis surgir dudit souterrain le type entre tous béni qui porte le sac à colis ; et il s'arrêta, et ouvrit son sac, et me donna une grande enveloppe ; et je fus très épaté, et j'ouvris la grande enveloppe ; et quoi je vis? I ou â â âh ! ! la petite tête de la maman à moi ! Et combien chouette ! M. P... B... est un grand homme. C'est bien ta petite binette, tu sais ; je suis content, des masses. Je ne

1. D'Abel Hermant.

veux pas découper cette grande carte qui fait trop joli : je ne la découperai que lorsque le transport le nécessitera. Pour l'instant le beau portrait est sur ma table, appuyé contre la tôle qui forme mon mur et mon toit. Quand je suis à ma table, je suis tout plein avec toi, comme ça. Quand je sors, je baisse le rideau en papier de soie pour qu'il ne tombe pas de poussière sur ton nasus, et avant de m'en aller je dis au revoir à toi, à travers ce brouillard provisoire. Merci, maman.

25 octobre.

Ce matin, j'ai eu le plaisir de voir tous mes hommes frusqués de neuf. Le temps n'est plus où les effets manquaient. Si tu voyais ces vareuses superbes et confortables qui remplacent sous la capote la grotesque petite veste étriquée et réglementaire qui boudinait sans tenir chaud. Et des beaux godillots à soufflets. Et des bonnes chaussettes renforcées.

Et de la bonne nourriture. D'ailleurs, la compagnie n'est pas pingre : on leur fiche des suppléments par la figure ; l'approvisionnement a beau s'obstiner à donner du riz trop souvent, on le remplace, moyennant finances, par des fayots et des patates qui, pour le militaire, sont éléments de la félicité. Et c'est nécessaire, car on leur demande du turbin.

26 octobre.

Il fait froid ce matin : un soleil déjà d'hiver avec des nuées fervaaliennes qui courent au ras du plateau. Je reconnais le vent qui nous accueillait à Pâques, au sortir du train, en gare d'Albert : le vent qui vient de loin par la plaine et qui chante tout le temps, et qui entre sous les habits. Heureusement que Sempé, qui se surpasse chaque jour, vient de me

8

doter d'un poêle *nec plus ultra :* construit à l'aide d'un bidon d'alcool solidifié, trouvé sur le plateau par temps de brouillard, et de fil de fer ; on y brûle du bois ou de la braise.

Je ne lis plus qu'à peine les communiqués. Le seul écho de la crise ministérielle et balkanique a été pour moi un changement dans la décoration de la popote : il y avait au mur une grande photo de Delcassé, avec cette enseigne : « Ancienne maison Richelieu. D..., successeur. Spécialité de guerres de Trente ans. » Laquelle enseigne a été complétée, à cette occasion, par la note : « Fermée : on fait l'inventaire. »

J'ai relu *les Ames en Peine* avec une joie énorme : j'aime beaucoup ce bouquin de Bjornstjerne Björnson, d'un symbolisme modeste et bon, où la brume n'est jamais de l'obscurité, et dont bien des passages vous laissent l'impression d'un rêve oublié et qui revient. Il y a peu de descriptions, mais on voit le pays, on entend les chansons. Dommage que les vers soient traduits avec peu d'habileté : on a voulu en donner une version en vers réguliers, ce qui est une erreur et nécessite un grand matériel de chevilles ; ils perdent beaucoup. Je préfère les remplacer dans ma tête par les airs populaires recueillis par Grieg (qui sont certainement le meilleur de son œuvre). Plus tard il faudra aller en Norvège, au printemps, pas?

La petite tête chérie de la maman est dans sa niche, sur ma table : une niche en carton, pour que la poussière du toit ne tombe pas dessus. — Je vous défends de parler de vos rides, madame, car à Royallieu je n'avais jamais vu ma maman si jeunette : la jeunesse de la vaillance et du « poil civil », sans doute. Et il faut que ça dure.

30 octobre.

En ce moment, je suis un demi-salopard de l'arrière. Désigné, avec mon camarade Coulomb, de la 3e compagnie, pour suivre un cours de projecteurs à X...[1], hier, après-midi, nous avons assisté à une première conférence dans la salle à manger historique du château. Puis, tous deux, munis d'une autorisation de coucher à X..., nous nous sommes mis en quête : 1° d'un civil disposé à nous donner à manger; 2° d'un autre civil idoine à nous donner un pieu. Non sans peine, mais non sans joie et distraction.

Au bureau de tabac, on nous indique une Mme Bourdon. Nous y allons : « Bonjour, madame Bourdon ! Comment va depuis la dernière fois? » Mme Bourdon ouvre des yeux, et en cherchant bien elle nous reconnaît. S'excuse de ne pouvoir nous donner à boulotter, son mari étant malade. « Comment ! ce pauvre M. Bourdon ! toujours son asthme? — Non, il s'est coupé à la main. — Bonjour de notre part. Au revoir, madame Bourdon ! » Dans la rue, on aperçoit un type avec la main bandée. Naturellement : « Bonjour, monsieur Bourdon ! ne connaîtriez-vous pas, etc., etc. » Nous arrivons à une maison d'aspect désertique. On frappe, c'est fermé. Il y a des voisines sur le trottoir : « Bonjour, mesdames; où est la dame qui loge ici? C'était ma propriétaire l'autre fois (terme vague). — Mme Lavier? — C'est ça. — Elle est morte depuis quatre mois ». Indignation des voisines qui nous voient rigoler à l'énoncé de cette catastrophe. Enfin, de carambolage en carambolage, nous trouvons tout ce qu'il nous faut : une maison

1. Vic-sur-Aisne.

qui nous fait à bouffer : huîtres, veau (rareté !), etc., et un petit château abandonné où nous jouissons de deux lits superbes, de lavabos vastes et marmoréens, de l'électricité. Chouette. Épatant. Comme c'est bon, un pieu ! ! !

La gardienne nous a montré nos chambres, hier; depuis nous ne la voyons plus. Les portes sont ouvertes. Le lit prêt. Tout propre. Nous repartons sans voir personne. C'est parfait.

Intéressants toujours les projecteurs: je commence à devenir trapu en signalisation optique, montage de l'appareil du téléphone, commandements, observations; — effroi des salopards de l'arrière à qui cette lumière subite donne l'impression d'être repérés par les Boches et en instance de marmitage. (Ça fait toujours plaisir.)

Fermez. Arrêtez (commandements de projecteur). Bonsoir. Message terminé.

31 octobre.

Ce soir, avec Coulomb, nous nous sommes fait monter le dîner dans notre chambre. A la lueur de deux flambeaux Empire grand style, nous avons dégusté du « paté d'aluettes [1] », arrosé de chambertin grand cru.

Et nous avons enfin vu notre hôte charmant. Pendant le repas, la petite bonne (avec sa croix d'aluminium au cou) est montée pour nous inviter, de la part du proprio, à descendre, après le dessert, prendre quelque chose de chaud : « Ces messieurs préfèrent-ils une infusion ou un grog au kirsch? » Tu vois d'ici la réponse enthousiaste. Ledit proprio est un gros négociant en vins : charmant. Et puis quel bon lit !

1. Tristan Bernard, *les Jumeaux de Brighton*.

Belle, la dernière séance de projecteurs ; on avait fait venir une section de vénérables territoriaux pour manœuvrer sous le feu du projecteur : expériences de visibilité, etc. Je commandais l'appareil, et c'était tout plein amusant de faire bouger le faisceau lumineux, de l'éteindre, puis de le rallumer brusquement, pour surprendre les territoriaux en plein bond. Et alors on voyait les braves soldats pas bileux s'agenouiller prudemment dans l'herbe légèrement humide, se coucher lentement et sans conviction. Un malin avait déplié un journal qu'il étendait par terre avant de se coucher : tu parles de guerriers !

Il sied maintenant fermer mon appareil.

2 novembre.

Ma compagnie est en réserve de brigade dans une grotte[1] encore plus en arrière que la dernière habitée. Nous y respirons un peu, étant sur le plateau ; les Boches nous voient, mais la brume, surtout en cette saison, masque le paysage.

Je suis très bien installé ici : ma cagna est aménagée dans une galerie amorcée, où la pierre de taille forme trois murs ; le quatrième est fait de planches. Obscurité complète, mais chaleur des entrailles de la terre. Sempé m'a monté mon pieu en ficelles : le cadre de planches forme boîte de résonance, et je me couche ainsi sur une guitare de gros calibre. Quel potin !

Je rigole beaucoup moi avec les *Contes choisis* de Mark Twain.

1. Grotte Moufflaye.

A RENÉ M...

2 novembre.

Je suis dans un bien beau trou : une galerie dans une caverne de pierre de taille.

Derrière la paroi de planches qui ferme mon home, je me sens parfaitement solitaire et « *heimlich* ». Les hommes de la compagnie, pour qui ce séjour en réserve est un repos complet, blaguent sans fin et jouent d'interminables manilles. Il règne dans cette carrière un brouillard fait de fumées, d'humidité et de respirations diverses. De l'intérieur, le jour de l'entrée en apparaît jaunâtre ; il est d'ailleurs très morose, la pluie tombant sans relâche. Tout à fait curieux à voir, cette résidence où les bougies jettent des clartés irrégulières, où les galeries sombres s'enfoncent dans tous les sens.

Le même jour, nous avons eu à la compagnie une fracture du péroné et deux entorses, le tout dû aux aspérités du sol et à l'obscurité de cette carrière. Toutefois nous écoutons avec mépris les éclatements des obus boches sur le plateau : nous sommes à l'abri.

Nous avons l'impression que notre sort va changer d'ici peu. Il est toujours question de nous relever pour nous expédier en Serbie, et cette perspective est tout juste enchanteresse. Aussi bien il ne s'agit que de savoir à quelle sauce nous serons mangés, puisque tout le monde est mangé. Et puis j'aurai, il me semble, plus d'entrain encore pour taper sur du Bulgare que sur du Boche : c'est une bien sale race.

A SA MÈRE

5 novembre.

Je reviens d'une curieuse balade faite avec M. Fontenilles et un officier d'état-major, chef d'escorte du général de division. Nous avons visité toute la ligne occupée par les autres bataillons. C'est fort curieux. Et très biscornu. Les gens qui s'imaginent le front comme une ligne à peu près droite se mettent puissamment le coude dans l'orbite.

On fait face aux Boches successivement de tous les côtés.

Nous avons traversé un bois de sapins merveilleux de teinte, avec le fond roux des collines boisées. Des obus nous ont troublés dans notre contemplation, mais pas trop. Puis nous sommes revenus par un ravin flamboyant d'automne où le potin du canon paraissait un non-sens et un manque de tact.

Visite au commandant voisin, fort bien installé dans une vraie chambre creusée sous le roc.

Vu aussi un charmant petit sous-lieutenant d'artillerie qui nous a énoncé les pénibles obligations de son métier, comme d'envoyer quelques obus par erreur sur nos tranchées. Et avec un si doux sourire!

Nous sommes remontés sur le plateau désert, à la nuit, pour regagner notre caverne. Le vent s'y faisait frais. Paysage à grandes lignes sombres. Au loin quelques lueurs de canon ; du côté de la France, très loin, des lignes de coteaux derrière lesquels il y a Paris. De grandes routes mortes se croisant sur le plateau. Des pylônes pour transbordement par câble. Une locomotive de Decauville abandonnée (marque allemande, Munich). Le tout d'une tristesse et d'un abandon très spéciaux.

Et le petit papa Fontenilles qui avait le cafard, qui pensait à son bout de femme, chose pas permise. Quelle drôle de soirée !

A la grotte, il fait plus gai. La grande cheminée de la popote. Les copains. Ma cagna dans la carrière. La maman dans sa niche. De bons bouquins. Allons, le moral est bon.

9 novembre.

Nous voici en première ligne [1], où j'occupe la même cagna qu'il y a dix jours.

Hier, nous avons reçu un renfort : huit Bretons pour la compagnie. Bien dépaysés parmi nos Toulousains et Ariégeois. (J'en ai pris un pour ma section, le plus dégourdi et le seul qui ait fait campagne déjà, Le Botte, des environs de Saint-Brieuc.) Il y en a d'extraordinaires : qui ignorent le français et poussent des grognements. Le commandant les a sidérés par sa connaissance de Brest et de leurs régiments, lui qui y a longtemps servi.

Je reçois un caporal et un soldat rentrant du peloton spécial de préparation aux emplois de gradés. Mon caporal est reçu premier des candidats sergents du régiment, et mon soldat est reçu deuxième des candidats caporaux. Après Lemoine, reçu brillamment premier de l'autre peloton, c'est du beau succès pour ma section.

10 novembre.

Ou ou ou ââh ! le sale temps ! la gadoue ! le noir ! le froid ! Combien peu suave le quart cette dernière nuit : de une heure à sept heures ! On n'y voyait pas à une longueur de fusil : à chaque pas, c'était une glissade,

1. Ravin Bonval.

un rétablissement par crispation des tibias ou des muscles afférents, un cahotement des épaules contre chaque paroi du boyau. Et combien de fois disparition jusqu'aux genoux dans les trous bourbeux! Et un potin de vent : ça siffle dans les fils de fer sur le plateau, avec le bruit de la pluie. (« Pour un cœur qui s'ennuie — ô le chant de la pluie[1] ! » Très peu pour moi.)

Et forcé de rester à peu près toujours dehors pour stimuler la surveillance, si difficile par ce temps-là. Il n'y a pas de danger de s'endormir pour moi : je remue ; ce n'est pas comme les pauvres soldats qui montent toutes les nuits la garde la moitié du temps, puisque la moitié de l'effectif veille sans cesse, prête à réveiller l'autre moitié.

Comme le jour est long à venir ! Heureusement les nuits ne vont plus guère allonger désormais : quatorze à quinze heures, c'est tout ce qu'elles peuvent faire. Et heureusement encore qu'on prend l'affaire aussi joyeusement que possible : jusqu'au fou rire à force de pataugis. Mes sergents et moi nous nous gondolâmes à considérer notre marche titubante et nos brusques affaissements : avec la pluie, la tranchée d'argile se décolle peu à peu ; ça fait des éboulis visqueux.

Cet après-midi, nous avons assisté à une giboulée d'obus sur les Boches. Bon ça. Ils ont répondu par des gros colis qui tapaient à 400 mètres derrière nous, mais il revenait des éclats devant nous, à plus de 500 mètres du point de chute. Dans nos trous, on s'en fiche un peu.

Cet après-midi aussi, exercice d'alerte avec pose des appareils anti-asphyxiants. Beau spectacle que

1. Paul Verlaine, *Ariettes oubliées.*

les poilus derrière leurs lunettes bleues et leurs compresses jaunes, vertes et roses.

A RENÉ M...

11 novembre.

Étant ici spécialement privé de vie sentimentale, j'ai fort goûté ta lettre reçue hier soir. A faire retour sur moi, je crains que mes facultés en cette matière supramatérielle ne s'émoussent chaque jour davantage. J'essaye de lutter d'ailleurs et je me défends de sentir comme de penser en gros. Mais la tentation de renoncement et d'abrutissement consenti est assez grande. Les circonstances, la température, l'alimentation, le manque de sommeil sont complices et conseillent à mon intellect de s'engourdir. Quand je reviens de patauger dans les boyaux, et que je me mets à ma table dans ma cagna, il me faut un divertissement de gros calibre pour que je le préfère à ma couche en ficelle : j'entends par là un roman à histoire ou quelque chose de ce genre.

Je me suis aussi créé des travaux : je pioche l'administration de la compagnie (règlements, comptabilité militaire), ce qui manque d'intérêt, mais me serait indispensable au cas où il me faudrait suppléer M. Fontenilles. Après quelques heures d'un tel entraînement, j'arrive à goûter les denrées supérieures qui sont les bouquins envoyés par ma mère : Kipling, Jammes, Verlaine, A. Hermant, etc. Du reste, c'est en général au moment où je me trouve en forme que le service ou la popote m'appellent ; et je me réabrutis.

Je soigne aussi, et tant bien que mal, mon nerf optique ; le long de la tôle qui forme paroi devant

ma table, Sempé m'a installé une planchette formant chevalet continu : j'y dresse des cartes postales, estampes japonaises, aquarelles jolies à voir, des crayolors de mon cru (ce qui constitue peut-être un traitement équivoque) et diverses images.

Je regrette de ne pouvoir cultiver ce qui reste de mes facultés musicales. Les carambolages du canon et le ronflement des hommes, dont je suis séparé par une cloison de planches, telle est la ration quotidienne. Après tout, peut-être regagnerais-je en spontanéité dans l'impression ce que je perds en éducation, s'il m'était donné plus tard de me replonger dans des harmonies civilisées. C'est la grâce que je me souhaite.

C'est égal, en fait de cagna, je préfère, ô combien ! notre turne de l'École à mon trou de rat. C'est un des souvenirs que j'appelle le plus volontiers à mon aide quand je revendique un sursis au gâtisme imminent. Et cette turne me paraît infiniment aérienne et aérée, non plus seulement haut perchée et tassée sous le toit, comme je la jugeais quand j'en usais, mais ouverte sur de confortable lumière, sur des horizons intellectuels et sur un ciel léger. C'est une sensation étrange, aplatissante, que de goûter les charmes de l'intérieur absolu : sans fenêtres et sans vraie lumière ; à chaque bougie que je cale dans mon bougeoir de fortune, je me recroqueville davantage dans ma bière en tôle ondulée. Si j'étais un type dans le genre de Mallarmé, j'écrirais des tas de poèmes à la louange des fenêtres. Comme je suis un type dans le genre d'un officier de réserve, je fume ma pipe et je me fais fabriquer une belle canne avec une fusée boche, une gargousse de fusée éclairante et un piquet de tente-parasol ramassé quelque part. Le plus embêtant, c'est que je ne conçois

plus bien que cela puisse changer, et que je ne m'imagine pas non plus continuant cet exercice pendant des années. Heureux les zigouillés, car leur sort est réglé !

Tu n'as pas idée de ce qu'un type qui ronfle fait de potin dans une boîte en tôle, ni de ce qu'une souris qui s'agite fait de raffût dans un pieu en paille.

Au revoir, mon cher vieux copain ; excuse mes déréglements, je t'embrasse.

A SA MÈRE

13 novembre.

Quart favorisé par un clair de lune suave. Les pieds tout de même un peu humectés. Il y a un sacré boyau de 100 mètres qui mène à un petit poste dans une cuvette, où l'eau est stagnante partout à 15 centimètres au-dessus du sol. Quel pataugis !

Mais je ne me plains pas pour moi : en rentrant chez moi, je trouve mon brasero ardent et Sempé attentif à ne le point laisser chômer ; je retrouve aussi mon calot qui repose du casque, une capote bien sèche, bien chaude et une toile de tente pour m'envelopper les jambes au besoin. Mais c'est les pauvres poilus qui sont trempés quand ils sont restés toute la nuit au créneau. Et pour se sécher, c'est macache ou à peu près.

Un exemple de résignation. Hier soir, en ronde de quart, je vois un type guetteur, bien droit, regardant tranquillement par-dessus le parapet, sans paraître s'apercevoir de la pluie ou du vent : c'était mon Breton Le Botte. Je lui dis quelques mots, je lui demande s'il n'a pas froid, pas sommeil. Et il me répond : « Oh ! non, mon lieut'nant : je suis habitué à la misère ». C'est-y pas beau? Le pauvre bougre qui,

s'il en réchappe, ne retrouvera chez lui que du turbin bien dur, et pas beaucoup de joie.

Je constate avec satisfaction que d'ailleurs l'humidité n'entame pas la bonne humeur de mes types. Lemoine, qui fait présentement fonctions de sergent et habite avec les hommes dans l'abri blindé sur lequel ma cagna est prélevée, continue à maintenir le moral. Ce matin, j'étais encore couché, sommeillant vaguement : j'entends le père Lemoine jouer à lui tout seul *la Veuve Joyeuse*, chantant les principaux morceaux avec conviction. De temps à autre, il annonce : « Entr'acte. Pastilles de menthe, la Valence ! » Ça fait passer le temps : les poilus sont dans le ravissement d'avoir un tel artiste parmi eux.

15 novembre.

Nous venons de toucher de vrais braseros que nous disposons de distance en distance dans la tranchée : les sentinelles pourront se dégourdir à tour de rôle. Et peut-être que les officiers de quart en profiteront.

J'ai lu le *Lac noir* d'H. Bordeaux. C'est mieux que ses autres œuvres, sans doute, car ce n'est pas du même genre, comme l'auteur en prévient dans sa préface : c'est l'histoire d'un crime de sorcellerie en Savoie, et de l'instruction de l'affaire. Le charme principal est dans les paysages : descriptions assez saisissantes du Mont Granier, qui me rappellent d'autres paysages analogues vus avec toi (le lac au pied du Bargy, près Cluses). D'ailleurs les illustrations sont assez curieuses.

Nous allons nous délecter à relire, dans les *Bâtisseurs de Ponts*, de notre cher Kipling, l'assemblée des vieux dieux dans l'île déserte. Comme c'est beau, simple et trapu !

Je ne comprends rien aux affaires diplomatiques

et orientales : à vrai dire, je n'essaye pas de comprendre, craignant, si je comprenais, de comprendre trop de choses. Et zut !

18 novembre.

Hier soir, ou plutôt ce matin, rentrant de quart, j'ai allumé ta chaufferette japonaise et l'ai introduite dans mon sac de couchage. D'où ripatons chauds : bon, ça.

D'ailleurs, la lutte s'organise contre le froid : nous touchons des munitions. Sont arrivées ce matin, pour la compagnie, 240 peaux de bique, en forme de chape, pouvant encore servir de couvertures. Nous touchons aussi des bottes imperméables pour enfiler sur nos godasses, par les temps de spéciale humidité, et des galoches. Chaque poilu possède flanelle, ceinture, chemise, tricot, vareuse, capote (le tout neuf). De plus, une toile de tente qui sert d'imperméable, une bonne couverture. Quand ils ont tout ça sur le dos, et la chape en peau de bique, ils craignent déjà moins le froid des nuits.

De plus le casque est bien commode : il n'y a plus, comme avec le képi, ces glaciales rigoles d'eau qui vous couraient dans le cou, ni cette flaque stagnant sur le sommet du crâne.

Nous faisons encore des expériences de destruction de rats, mais je les crains infructueuses. D'ailleurs elles ne vont pas sans difficultés. Il faut que les rats soient forcés de bouffer les boulettes ; donc il faut qu'ils ne trouvent rien d'autre à croûter, d'où nécessité de ne pas laisser traîner le moindre détritus dans la tranchée ou dessus : ce qui est bien difficile. Il ne faut pas surtout que les rats, une fois virulés, puissent mordre dans la nourriture des poilus : d'où nécessité de tout enfermer ou de tout suspendre.

Mais ces cochons de rats trouvent moyen de descendre le long des fils de fer qui portent les boules de pain et de venir s'y faire les crocs. Nous n'en sortirons jamais.

En tout cas, le commandant n'est pas tranquille pour son chien : il ne le promène plus qu'en laisse et il surveille ses mandibules, de peur que *Larbi* n'ingurgite la drogue fatale.

Tout ce jour, brouillard intense, bien joli, ce matin, avec le givre (tu te rappelles notre promenade jadis, à travers le bois de Boulogne, certaine matinée d'hiver?) Nous avons pu nous promener avec M. Fontenilles devant nos lignes, reconnaître les réseaux. Très intéressant. Quel matériel jonche le plateau : mines de boîtes de singe, vieux godillots, douilles d'obus, vieux linges, etc., etc. ! Et puis, nous avons fait rentrer tout le monde dans la tranchée et nous avons fait exécuter un feu de salve bien nourri, dans le brouillard, à destination des Boches qui devaient être sortis. Iou ou ââàh !

Intermède léger dans mes lectures graves : la *Môme Picrate*, de Willy. C'est assez énervant : des jeux de mots à chaque ligne. Tout de même, des cocasseries et un tas d'allusions littéraires, musicales, qui font plaisir à rencontrer. Mais combien factice !

19 novembre.

Ce matin, nouveau déménagement : en réserve de bataillon. Je suis, avec mon peloton, un peu en arrière de la première ligne.

Fâcheux que le métier ait ses inconvénients. Un copain, sous-lieutenant du bataillon voisin, avec qui je m'étais un peu lié aux projecteurs, Vidal, a été tué hier soir par un minnen. Le pauvre type venait

de recevoir l'autorisation de se marier et allait partir en permission pour le faire.

Ce matin, j'ai encore vu rapporter un poilu zigouillé d'une balle, et l'un des meilleurs soldats de ma section a été blessé assez gravement, en travaillant à des sapes. Pas gaie, cette guerre d'usure. Mais nous n'en sommes pas déprimés, je ne sais par quelle grâce d'état.

Je lis les *Roches blanches*, de Rod : combien quelconque. Sauf peut-être une assez jolie description du pays vaudois. Décidément, il n'y a pas des masses de bouquins bien ; tant mieux : on a moins de regret d'en ignorer.

21 novembre.

Beaucoup de petits détails à régler ce matin : mon peloton ayant 6 kilomètres de boyaux à entretenir, outre le travail des sapes, il y a toujours quelque chose qui cloche ici ou là : un puisard à faire, un autre à combler. Et le mieux est toujours de jeter un coup d'œil soi-même.

Le commandant m'est annoncé, vêtu de peaux de bêtes, avec *Larbi*, qui est moins poilu.

22 novembre.

Triste après-midi de dimanche, hier. Au déjeuner, on me remet une lettre de Mme G...., mère d'un caporal de ma section ; la pauvre femme m'annonce la mort de son mari, et, ne sachant comment écrire cette nouvelle à son fils, me prie de la lui dire.

G.... n'est pas en ce moment avec nous : il est au peloton spécial des élèves sous-officiers, à J...[1], à quelques kilomètres derrière nous.

1. Jaulzy.

Il m'a fallu trotter d'abord chez le commandant lui demander l'autorisation d'aller voir le colonel pour le prier de me permettre de quitter mon poste quelques heures. Puis chez le colonel, qui habite loin, à une lieue de la grotte du commandant. Enfin, j'ai été autorisé sans difficultés.

J'ai trouvé un vélo ignoble, et je suis parti à J.... Là, j'ai erré longtemps pour trouver G...., car c'était dimanche, les soldats avaient cantonnement libre et faculté de se promener. Tout de même, je l'ai rencontré et j'ai pu remplir ma mission peu gaie.

Pour rien, je n'aurais voulu manquer à ce devoir ; d'abord j'ai beaucoup de sympathie pour G.... Je l'ai trouvé à ma section en revenant de l'hôpital. Il était tout jeune caporal, peu militaire ; son premier chef de section, un vieux juteux nommé récemment officier, l'avait forcé à faire une demande de remise de galons pour incapacité. Il avait fallu que le colonel arrêtât l'affaire.

Passé à ma section, il s'était tout de suite trouvé en confiance avec moi : il avait préparé Normale, ce qui nous rapprochait. Et il était facile de voir que seule l'expérience lui manquait, car c'est un garçon très fin et extrêmement consciencieux. Bref, il était devenu un des meilleurs caporaux de la compagnie : M. Fontenilles venait de lui confier la direction de l'ordinaire et enfin l'avait proposé pour le peloton spécial.

Sans doute G.... m'avait gardé reconnaissance de ce que je ne lui avais pas continué l'animosité de son ancien chef de section et de ce que je lui avais permis de reprendre pied. Sa mère m'écrit qu'il lui avait souvent parlé de moi : c'est pourquoi elle s'adressait à moi dans son désarroi.

La lettre était bien touchante et je ne pouvais

me dérober à ce devoir. Mais, ce matin, je ressens la fatigue de cette randonnée sur un vélo terrible, et de l'émotion.

A Mlle MADELEINE D...

22 novembre.

Vous devez me juger très ingrat et suffisamment impoli pour ce que je ne vous ai encore rien dit des délectables proses et vers que je vous dois.

Mais veuillez considérer d'abord que, connaissant mes goûts et préférences, vous étiez assurée du plaisir que j'aurais à ces lectures ; ensuite, que le principal intérêt d'une lettre étant de donner des nouvelles, cet intérêt n'existait pas pour vous, qui êtes si bien renseignée.

Malgré quoi, je suis disposé à confesser ma faute, ma très grande faute : d'autant moins pardonnable que vos livres me sont d'un plus précieux secours.

Dans l'interminable
Ennui de la plaine,
La neige incertaine
Luit comme du sable[1].

Nous avons ici ce qu'on fait de mieux en givre et brouillard. Le verglas commence à se manifester dans les boyaux, ce qui nous en promet de cruelles. Ce froid rend les rats tout guillerets, et ils trottent avec allégresse en poussant des hurlements incongrus.

Comment voulez-vous que de pareilles sales et dégoûtantes bêtes se laissent charmer aux mêmes modulations que les éléphants pacifiques[2] ?.

1. Verlaine, *Ariettes oubliées.*
2. Mlle D... lui avait copié, dans la *Boite à Joujoux* de Debussy, le motif du *Vieux chant hindou qui sert à apprivoiser les éléphants.*

Lesdites modulations en sont réduites à ne charmer que ma solitude, et, à l'occasion, s'en acquittent fort bien.

Le *Miroir des Heures*, de même, va être promu pour quelque temps à la dignité de livre de chevet : le soir il aura pour mission d'adorner mon cerveau en son passe-montagne, tandis que le reste de mon individu sera enfoui dans le sac de couchage et sous la peau de bique, avec, pour ciel, la tôle ondulée, incomparable ratodrome. Alors vous serez bénie entre toutes les marraines, et les artilleurs pourront faire leur chahut, qui semble le déménagement d'un piano dans un escalier accidenté, sans troubler ma béatitude.

Au revoir, chère Mademoiselle ; continuez à hanter la rue Boissière où votre présence est si bonne.

A SA MÈRE

23 novembre.

Tout ce jourd'hui nous avons joui d'un givre persistant et d'un brouillard tassé. Même qu'un brancardier du bataillon, chargé d'accompagner à l'ambulance du régiment un poilu galeux, a cru bien faire de quitter les boyaux, de passer par le plateau, de prendre la route, de se tromper de direction et d'amener son galeux chez les Boches. On l'a entrevu à temps, comme il dépassait nos lignes sur la route où les réseaux sont interrompus. Il en sera quitte pour quelques jours de prison....

Le maréchal-des-logis-ingénieux-et-argentin m'a prêté les *Histoires comme ça*[1], que je relis avec bonheur. J'ai commencé *Don Ramire*, de Larreta, et

1. De Kipling.

c'est fort attrayant : je comprends que le dilettante Rémy de Gourmont ait été séduit par ces tableaux d'un trait si net et ait voulu les traduire. Ça est plein d'allure, sais-tu.

J'ai passé la matinée à faire du raffût dans ma section qui a paru aujourd'hui atteinte de maboulisme ou du moins d'engourdissement. D'ordinaire tous les services y marchent comme sur des roulettes : je n'ai qu'à fixer le travail, on s'arrange pour que ça soit fait, et personne ne réclame. Ce matin, le caporal de jour ne savait pas qu'il était de jour : il n'a réveillé personne ; personne ne s'est réveillé. Pas de café : ceux de corvée de café ne s'avisaient pas qu'ils devaient aller le chercher. Le nettoyage des boyaux ne se faisait pas ; les corvées de sape ont oublié d'aller au travail. Pour comble, le commandant passe et voit un type en train « de satisfaire un besoin naturel sur le plateau » et non dans la tranchée : huit jours de prison avec motif ci-dessus. La crise de désordre général comme il en naît quelquefois dans les unités quand le rouage initial ne se déclenche pas.

Alors, remise en marche méthodique : successivement tous les gradés à mon tribunal. Savon : je leur ai fait entrevoir l'extrême simplicité avec laquelle je pourrais leur casser les galons et troubler leur tranquillité. En une demi-heure, tout était rentré dans l'ordre, et j'espère qu'il y en a pour un moment.

Je suis trop aise d'avoir une section où je n'ai pas besoin de punir et de faire acte d'autorité à jet continu : c'est pas très mon genre, et heureusement, parce que les types ne sont pas blasés sur mes savons.

Ceci, pour te montrer les graves soucis du chef de section.

24 novembre.

Grande ébullition aujourd'hui à la compagnie : M. Fontenilles reçoit avis que sa permission est signée, et il ne perd pas de temps pour partir : juste le temps de changer de costume, de se laver un peu, pas trop, de me passer les consignes, la galette du boni, sa bénédiction, et de prendre le pas gymnastique vers Toulouse. Ça fait plaisir à voir, cette grande jubilation.

Alors, me voilà bombardé commandant de compagnie pour quelque chose comme dix jours. Nous allons voir à nous acquitter de ces importantes fonctions avec philosophie et avec ponctualité.

Je déménage et m'installe à la carrière B...[1].

26 novembre.

Je me gonfle et je m'occupe : car c'est un grief labeur que de commander à une compagnie, surtout la première. Je me débats dans des liasses de papiers plus ou moins nuisibles et suffocants : dans de la comptabilité mystérieuse, dans des tableaux d'allocations et de rations, dans des rapports sur des sujets variés (hommes, gaz asphyxiants, jumelles, etc.). La paperasserie n'est pas spéciale au temps de paix.

Le feu ronfle dans ma cheminée en tôle ondulée ; il fait bon sous la voûte de pierre blanche de ma cagna. Le dilemme est un peu fâcheux : d'ouvrir pour avoir clair ou de fermer pour avoir chaud. Mais ce n'est rien.

Dans la salle voisine, les sous-officiers jouent à quelque manille. Pour moi, je crois que les cartes

1. Bonval.

ne feront jamais mon bonheur : après quelques tentatives, je me suis retiré des affaires et voilà bien des jours que je n'ai pas fait le moindre écarté. Un vice de moins, c'est toujours ça.

Quant au dernier Régnier envoyé, le *Miroir des Heures*, il me plaît beaucoup, beaucoup. On y goûte un plaisir parfait, et cette perfection n'est pas froide comme dans certaines œuvres du même et comme dans Hérédia, sous l'invocation de qui il se place. Tous les mots sont à la fois précieux et simples ; à chaque vers, une image apparaît et se dégage d'une brume claire ; puis, souvent, l'émotion vient, très discrète, et s'impose sans tyrannie. C'est très sensible dans les sonnets qu'il donne comme une continuation de Hérédia, mais qui sont dégagés de tout le décor parnassien, de l'attirail des mots raffinés, et où l'on voit une grâce tendre que les *Trophées* ont rarement. C'est très beau, et ça ne l'est pas trop.

A RENÉ M...

27 novembre.

Je suis heureux d'apprendre qu'il reste encore un Normalien intact après seize mois de campagne et je lui souhaite une chance persistante [1].

Je relis ta dissertation sur l'amour de l'absurde chez l'enfant, et je me réjouis à nouveau des exemples qui l'illustrent. Tu me prêtes une objection que je n'avais pas envie de faire : « Paresse, diras-tu », mais puisque tu me la prêtes, tu me donnes envie de la soutenir.

Il me semble que, bien souvent, c'est par paresse

(1) Bouzol, capitaine d'infanterie, tué depuis sous Verdun.

d'esprit que l'erreur est commise, quitte à être développée et perfectionnée par un travail ingénieux. Combien de fois m'est-il arrivé, personnellement, de rester assis, par paresse de me lever pour arranger le feu, et ensuite de faire des contorsions terribles pour atteindre une canne et tisonner dans une position suppliciée ! Ainsi je me souviens d'avoir péché par inattention (paresse d'esprit) dans l'examen d'un texte, et ensuite d'avoir peiné longuement pour justifier l'erreur à coups de dictionnaire et de grammaire : n'empêche que la première faute, celle d'où vint tout le mal, était faute de paresse.

Aussi je crois que le goût de l'absurde chez un gosse n'est pas très éloigné du goût de logique : c'est la même aptitude à découvrir des rapports ; mais, dans le premier cas, elle devient catastrophale, parce que l'application ou l'éducation de l'esprit font défaut, parce que l'enfant ne sait pas choisir entre les rapports ou même ne travaille pas assez pour voir qu'il y a le choix. L'élève qui traduit « *Ventum erat — Cum virgo...* » par : « Il y avait du vent avec la jeune fille » obéit à l'instinct de logique qui souvent lui a montré des rapports entre des mots qui se suivaient : il se trompe parce qu'il y a beaucoup de cas où une traduction analogue était parfaitement logique et légitime.

A SA MÈRE

29 novembre.

Quelle sale relève, Médème ! Une pluie qui ne cesse pas. Le sol tout glacé d'un verglas persistant. La tranchée ruisselant d'eau ; et pas chaud.

En cette première ligne (même secteur que précédemment), nous sommes toujours sur le qui-vive, depuis qu'hier les Boches ont tenté de sortir de leurs

trous, à notre droite. Mais je crois qu'ils ont été sévèrement reçus : s'ils le faisaient pour tâter notre force en artillerie, je pense qu'ils auront été renseignés. N'empêche qu'il faut se tenir sur ses gardes.

Je viens de passer la revue de la compagnie à ses emplacements de combat et munie du masque contre les émanations boches. Nous installons des appareils pulvérisateurs pour nous asperger en cas de besoin.

1er décembre.

Je t'écris de ma cagna-poste-de-commandement-restaurant-dortoir-chauffoir-séchoir, tout en prêtant une oreille attentive aux bruits du dehors, car je suis de quart, ce qui m'arrive toujours exactement une nuit sur deux.

J'ai pris la première partie de la nuit. Sempé m'a accumulé à côté du poêle une pile formidable de bûches ; il m'a communiqué sa provision de bougies, qui prennent tour à tour place dans un démocratique goulot de bouteille. Ainsi je me sens organisé, et, entre mes rondes, je trouve la vie bonne. L'optimisme pâlit tant soit peu pendant les rondes déjà nommées, car nous sommes en pleine pantomime nautique. On fait des prodiges d'assèchement ; dès le matin, on met toute la compagnie au travail ; n'empêche qu'à sa tournée matinale, le commandant et son chien se trempent encore les jambes, et ça va mal.

Nous allons nous débarbouiller de quelques lectures vaseuses faites récemment en relisant le *Chat qui s'en va tout seul* et *le Papillon qui tapait du pied*[1].

Vu dans le *Journal* une chose bien réjouissante : un Monsieur propose de faire participer les soldats

1. Kipling, *Histoires comme ça.*

du front à l'emprunt, et ce, en faisant verser à la Banque le boni des compagnies. Enorme !!! Ce Monsieur devrait bien venir voir ici le mal de chien qu'on se donne, avec le millier de francs dont nous disposons, pour améliorer l'ordinaire un tant soit peu et faire manger parfois aux soldats autre chose que du riz à l'eau et de la viande de conserve. Il n'aurait peut-être pas le courage de nous demander cette galette, à moins de nous demander aussi les godillots et les chemises de rechange, sous prétexte que c'est du luxe. Comme s'il n'y avait pas à l'intérieur assez de cochons qui gardent leur galette. Enfer et damnation !

Voici mon quart terminé, et sans le moindre incident : c'est même vexant de n'avoir rien à signaler pendant qu'on est commandant de compagnie. Mais ça vaut sans doute mieux : pas vrai, Mieux-Aimée?

3 décembre.

Sacré! Sacré !! il va falloir encore que je te roucoule un hymne à la gadoue. Mais auparavant il te faut méditer un avis préalable : à savoir que je ne suis nullement malheureux et pas à plaindre pour deux sous. Quelle que soit la gadoue, j'ai toujours la ressource de me laver, de changer de chaussures, de me réchauffer et de me tenir au sec dans mon abri. Ainsi tout m'est supportable.

Maintenant tu peux apprendre que c'est de plus en plus beau : cela dépasse de beaucoup nos espérances. Nous avions fait du clayonnage en masse ; placé des claies et des gabions là où la paroi paraissait fragile, et nous attendions les grandes pluies avec confiance. Quelle aberration fut la nôtre ! A la suite du dégel d'il y a quatre jours et de la pluie continue depuis, tout

s'est fendillé, décollé, désagrégé, précipité, aplati, liquéfié. A chaque instant nous entendons un bruit sourd : c'est un morceau qui se décolle, de quoi remplir une voiture. Quand on va d'un bout du secteur à l'autre, on n'a jamais le même paysage en revenant. Plein d'imprévu, mais si ça continue nous aurons la guerre en rase campagne, par nivellement des tranchées. Tant bien que mal, on enlève les éboulements et on rejette la terre sur le parapet. Pour la faire tenir en l'air, on plante des piquets ; mais, si profondément qu'on les plante, quelques heures après, le sol étant mouvant, ils basculent et tout retombe.

Ce matin, nous avons vu une des deux entrées de notre abri comblée par une montagne de terre et de pierres.

Et sur cette argile pure aucune goutte ne se perd : rapidement les tranchées se transforment en ruisseaux d'eau courante qui ne peut s'infiltrer nulle part. Quand cette eau rencontre le barrage d'un éboulement, ça devient poétique : ça monte, ça monte. On va chercher quelques poilus de secours, armés de seaux à confitures, de couvercles de marmites, de boîtes de singe, et on essaye d'en vider. Si seulement nous avions une petite pompe de jardinier, on pourrait renvoyer l'eau assez loin dans le champ, au lieu qu'elle retombe vite dans la tranchée.

Tous les abris qui ne sont pas du dernier modèle (de ceux que nous avons construits dans le secteur depuis que nous y sommes et que les tôles rendent imperméables), tous ces abris s'écroulent successivement. Ce soir, c'est la cagna du téléphone qu'il a fallu abandonner, rapport que c'était un trou sans plus de couvercle. Le bureau de la compagnie a 30 centimètres d'eau en permanence.

Et cette gadoue est inimitable : c'est presque du mastic commercial, ça colle épatamment. Ce matin, j'ai essayé d'utiliser nos bottes en toile huilée, d'un si bel effet à l'œil. Macache : dans l'eau, ça va bien ; mais dès qu'on a de la sacrée boue collante jusqu'aux genoux, il n'y a plus mèche ; on ne peut plus ramener les bottes avec les jambes : pour rentrer dans mon abri, il m'a fallu les tirer à la main et m'extirper chaque guibolle séparément.

Cette nuit, je suis en train de jouir du quart, plus pour bien longtemps, heureusement : il est cinq heures et demie du matin. Mais quel cauchemar tordant. Les mains en avant, les coudes en dehors, les pieds précautionneux, quelle ambulation ! D'un petit lac on passe à un trou de vase, d'où l'on ne s'extrait qu'à force de muscles et par un savant rétablissement.

Heureusement, on prend ça en joie. Ce qui est tout à fait joyeux, c'est de marcher derrière un type : on le voit onduler, disparaître, remonter, basculer avec des bruits bizarres et des gestes étranges, accompagnés de blasphèmes soignés. On se dit : « Attention ! pas de blague ; il vient de bûcher ici ». Et, à son tour, on bûche, que c'est un rêve. Alors, le plus souvent, on en a pour un moment de fou rire. Et le temps passe.

L'agent de liaison vient chercher le courrier. Je termine. Aussi bien je ne parle que de moi. Je te dirai une autre fois combien les hommes sont plus à plaindre.

4 décembre.

Je t'ai quittée hier avant ma dernière ronde de quart, qui s'est effectuée sans accident. D'ailleurs la dernière ronde est toujours moins pénible : le jour

commence à poindre, peu à peu on se rend compte des trous à éviter. Et puis on a l'idée nette qu'on ne saurait désormais se salir : pour que de la boue nouvelle puisse adhérer à l'imperméable ou aux guêtres, il faut qu'elle chasse l'ancienne ; il n'y a donc rien à perdre. Au contraire, les dix premières minutes qu'on passe dans la gadoue sont désespérantes : on voudrait tâcher de ne pas sombrer tout à fait ; ça ne vaut rien. Après deux ou trois chutes bien humides, le pli est pris et on s'en contrefiche. Et puis le matin, en rentrant dans ma cagna, je me déchausse (les mains protégées par de vieux gants), je trempe mes petits petons à l'eau, je les « lanolinise », je les « talcotte ». Je me rase, je me bichonne, le tout pour ma satisfaction personnelle.

On m'apporte un beau cadeau du major : un couteau en bois (forme coupe-papier cimeterre) pour décrotter les godillots. Et l'on dira encore que nous ne sommes pas munis !

C'est égal, il ne faudrait pas trop qu'à l'intérieur on chante que les hommes ne manquent de rien sur le front, qu'ils mènent la bonne vie et que leur santé n'y peut que gagner.

C'est entendu : les poilus ne se plaignent guère ; mais il ne faut pas que les salopards de l'arrière affectent trop de les envier. Nous avons des braseros, mais pas de charbon. Quant au bois, qu'on ne nous fournit pas, mais que nous ramassons tant bien que mal et un peu partout, il commence à se faire rare.

On lit aussi sur les journaux que les soldats ont du thé tous les soirs : rien de plus exact ; mais faut ajouter qu'ils sont forcés d'aller le chercher aux cuisines, pour ce, de parcourir un kilomètre aller, autant retour (et par quels chemins !), si bien qu'après cette transbahutation dans les boyaux, le thé, dont la

moitié s'est répandue, arrive tout froid. Voyez puissant réconfort.

Kif-kif les carottes à la Vichy, annoncées sur le menu de la popote hier soir, et qui ont basculé en route dans un affreux puisard. Mais pour nous, officiers, ça n'a que peu d'importance : nous avons toujours assez.

Et les types qui n'ont pas des pointures courantes de godillots ! Les distributions ne donnant jamais de pointures assez diverses, ils restent avec les souliers fendus jusqu'à l'âme, ou mieux encore avec les souliers de repos (cuir léger et tige en toile). Je ne sais pas comment ils font pour y tenir.

Hier, il n'y avait, pour toute la compagnie, qu'un malade à la visite. Il faut dire que, pour aller à la visite, il faut faire un si long trajet dans les boyaux que les pauvres bougres aiment mieux ne pas se faire porter malades. Enfin, on parle sérieusement de nous envoyer au repos, à l'arrière, d'ici cinq à dix jours, et pour y demeurer un bon mois. Je commence à le désirer vivement, surtout pour les hommes.

Songe que nous sommes en ligne (première ligne ou réserve immédiate, depuis le 10 septembre, si je ne me trompe, et nous n'avions pris que dix jours de repos auparavant.

Pendant les dix jours de première ligne, les poilus ont des nuits terribles : la moitié de l'effectif de garde, et relève toutes les deux heures ; donc : deux heures de garde, deux heures de repos pendant quatorze heures. Ils ne peuvent dormir, naturellement; le temps de se réchauffer un peu, de s'étendre, il faut qu'ils se relèvent. Le jour, la moitié de la section travaille ; de plus, il y a les corvées à prendre, les guetteurs : le sommeil est bien illusoire.

En réserve, ils dorment un peu plus ; mais, après

dix jours de première ligne, il leur faudrait un mois pour récupérer. Et puis, même en réserve, ils sont mal couchés, dans l'air enfumé ou au froid ; ils sont employés à un dur travail de sapes pendant huit heures sur vingt-quatre (soit de nuit, soit de jour) ; huit heures de corvées ou nettoyages en plus : reste huit heures de sommeil. C'est mince. Aussi quelles toux nous entendons ! Et nous sommes dans un secteur tranquille !

Allons ! assez causé de ces tristesses, que tout le monde déguise sous une formidable couche de bonne humeur.

6 décembre.

Hier, à onze heures du soir, nous avons reçu M. Fontenilles, retour de permission ; nous avons déniché une bouteille de champagne et fait la nouba, en devisant de l'intérieur et des salopards. Quel gentil type que Fontenilles ! Combien vaillant et sans chichi !

...C'est égal, je suis un peu soulagé de ne plus commander la compagnie : 1 200 mètres de front à défendre, avec la tranchée éboulée partout, et les communications interrompues entre les sections ; nous avons passé quelques sales moments.

Mon abri de chef de section est très confortable et j'y suis tranquille : je n'y suis pas dérangé constamment par le sergent-major, qui vient faire viser des pièces, ou par un poilu qui réclame des godillots neufs que je ne puis lui donner. Devant ma table, j'ai collé, sur la tôle, une grande composition de Barbier, découpée dans la *Vie Parisienne* et qui est fort belle, le « Départ pour la guerre du Samouraï » : bleu violet et vert, de jolies Japonaises mi-archaïques, mi-modernes, et un oiseau aux ailes étranges qui plane sur le tout.

Le maréchal-des-logis-ingénieux-et-argentin me prête un bouquin très chic : une *Anthologie de la poésie amoureuse asiatique* (Mercure de France). J'y copie pour toi ces chinoises poésies qui me plaisent beaucoup.

I. *Au fil de l'eau.*

Très rapide, ma barque suit le fil de l'eau, et mes yeux suivent le cours du fleuve.

Là-haut, dans la nuit claire, courent de fins nuages.

La nuit claire est aussi dans l'eau : lorsqu'un nuage glisse sur la lune, je le vois glisser sur le fleuve.

Et il me semble que ma barque vogue sur le ciel.

Et je pense à ma bien-aimée qui se mire ainsi dans mon cœur.

(Thou-Fou, surnommé « *Fleur d'élégance* », 714-774).

II. *L'ombre des feuilles d'oranger.*

La jeune fille qui, de l'aube à la nuit, toute seule, dans sa chambre,
Brode des fleurs soyeuses sur les robes, tressaille délicieusement
Aux sons inattendus d'une flûte lointaine.
Il lui semble que la voix d'un jeune homme la caresse.
Et, lorsqu'à travers le papier huilé
Des hautes fenêtres, les feuilles d'oranger
Viennent poser et font courir leur ombre sur ses genoux,
Il lui semble qu'une main déchire sa robe de soie.

(Tin-Tun-Ling.)

Curieux, comme les Chinois ont le vertige du ciel miré dans l'eau, ou de l'ombre aux fenêtres : on dirait que leur spécialité est la poésie des reflets, qui se promènent aussi sur leurs soies, leurs jades et leurs laques. Et combien l'impression est discrète et atténuée : on ne fait pas mieux chez nos symbolistes.

Je lis aussi en ce moment les *Demi-Soldes* de d'Esparbès : c'est certainement ce qu'il a fait de mieux ; s'étant donné pour objet d'y peindre des ganaches, il y réussit. Il a le style heurté, grandiloquent, et ça colle parfaitement. Malgré quoi j'aime mieux autre chose.

12 décembre.

Enfin, notre cantonnement de repos est terminé, non sans peine, et nous commençons à en jouir.

Hier matin, nous avons quitté notre secteur à sept heures. Toute la nuit, sous la pluie, les poilus avaient travaillé à rendre le passage possible dans les boyaux. Possible ne veut pas dire agréable. Nous avons passé, mais au prix de quel gâchis ! Après nos 3 kilomètres de boyaux, avant de trouver un chemin, nous étions jolis et frais à voir. M. Fontenilles était resté en première ligne pour passer les dernières consignes à nos successeurs, et l'honneur, ainsi que l'embêtement, de ramener la compagnie m'était échu. Je n'ai pu la reprendre au complet qu'à plusieurs kilomètres à l'arrière.

Et si tu avais vu ces binettes ! De la gadoue jusqu'à la ceinture d'abord, pour avoir franchi des lacs de crème jaune. Puis, sur tout le corps, sur la capote, le sac, le casque, la figure, de la crotte, de la crotte et encore de la crotte. Au rassemblement du bataillon, le colonel, en nous voyant venir de loin, a demandé quelle était cette compagnie vêtue de kaki. Un poème ! Et le chien de guerre : innommable. Pour comble de joie, son gardien s'est cassé la jambe en glissant dans la barbaque.

Enfin, tout le bataillon s'est retrouvé au complet. En traversant le premier village [1], on a déployé le drapeau du régiment (c'était la première fois que je le voyais) et nous avons défilé au pas cadencé : ce qui était une ironie flagrante, et un beau contraste avec nos tenues crottées.

Puis ce fut la marche désolante, avec tous les trai-

1. Libertrud.

nards et les malades. Je ne sais pourquoi on avait mis en tête les compagnies qui venaient de se reposer pendant douze jours. Elles marchaient assez allégrement. Mais nous ! Je n'ai pas arrêté de faire le chien d'un bout à l'autre de la colonne, pour faire ralentir la tête, pour pousser les traînards, pour faire mettre des sacs dans les voitures. Et ces figures pâles qu'avaient les types ! Et naturellement, le commandant furieux de voir des traînards et criant dessus. Mais qu'y faire?

Après une grand'halte où il a fallu manger la soupe dans des marmites pleines de boue, nous sommes tout de même arrivés à notre cantonnement.

Il n'a rien de luxueux : à la lisière de la forêt, sur un plateau, un village perdu de 300 habitants [1]. Les soldats sont logés tant bien que mal dans des granges. Quant à nous, après avoir embêté le maire pendant une heure et demie, nous avons fini par avoir quatre chambres possibles, et de bons lits.

J'ai sorti de ma cantine mon beau complet neuf de salopard et je le trimbale avec fierté. Je reviens du village voisin où loge le colonel, et je rapporte de cette visite l'espoir que ma permission serait plus proche que je ne le pensais

1. Saint-Etienne, village à l'est de Pierrefonds.

V

DE LA PREMIÈRE A LA DEUXIÈME PERMISSION

(27 DÉCEMBRE 1915 — 18 MAI 1916.)

A SA MÈRE

27 décembre [1].

Péripéties pour rejoindre ma compagnie, toute la division ayant quitté l'ancien cantonnement depuis cinq jours.

J'ai rejoint mon régiment à une étape de repos, en un village où le commandant, charmant, m'a de suite procuré une chambre. Puis j'ai retrouvé la popote : réception combien chaleureuse, et petits soins d'Estèbe qui tient à ne pas me faire regretter les orgies de Pantruche. Des chics types tout de même, sais-tu. Et je n'ai pas du tout le cafard.

Le lendemain, départ de toute la brigade pour atteindre le cantonnement définitif de la division, village où nous sommes présentement, loin du front : on n'entend pas le canon [2].

1. Venu en permission à Paris du 14 au 24 décembre.
2. Troussencourt, village de l'Oise, à l'est de Crèvecœur.

Ici, les hommes ont de bonne paille et de la place. Nous avons de belles chambres. La mienne est très gaie et très propre : un lit exquis. Des gens cordiaux. On trouve très bien à se ravitailler. Ça ira.

Demain nous commençons des manœuvres : le temps de paix qui revient.

30 décembre.

Je crois, ma maman, que c'est l'heure et l'instant de te faire mes vœux de bonne année.

Et je ne te dis pas quoi je te souhaite, c'est que tu le sais bien : que ton grand singe de poilu revienne, mieux en forme que jamais, dans notre chez nous si joli, et qu'on se sente vivre de nouveau et mieux encore qu'avant, comme dans une grande permission. En attendant ce bon moment, qui doit venir en même temps que la victoire, je te souhaite plein de patience et de courage, comme tu en as fait preuve déjà, et plein de confiance dans la bonté des choses et la bonne humeur de ton phénomène. Nous les aurons, je te dis, et nous serons encore bien heureux tous les deux. On s'aime trop pour que ça ne soit pas.

1er janvier 1916.

Je suis complètement abruti par ce premier jour d'an.

De dix heures à cinq heures, manœuvre à grande envergure. Sous la pluie torrentielle, attaque simulée de une, deux, trois lignes de tranchées, sur terres labourées, avec chargement complet. Retour également par les terres arables. Froid dans le dos. Chic jour de l'an. On est fourbus. Mais demain on recommence, et après-demain itou, et après-après-demain idem. Un jour de repos. Puis sept jours de manœuvre-

et deux jours de repos. Puis le retour vers notre ancienne région. Vivement la tranchée qu'on se repose !

Enfin, moi, j'ai mon lit, et c'est beaucoup. Mais les pauvres types n'ont plus que des fantômes de godillots, et ça me navre.

M. Fontenilles étant un peu souffrant, je me trouve de nouveau commandant de compagnie, depuis ces trois jours de manœuvres. Aussi j'ai pris hier une bonne leçon d'équitation sur *Vade Mecum*, avec le maréchal-des-logis-ingénieux-et-argentin, remarquable professeur de canard. Ainsi pourrai-je suivre comme officier monté, ce qui est moins fatigant.

3 janvier.

Aujourd'hui, bien belle manœuvre encore.

Ce matin, j'ai pris une grande résolution : j'ai fait seller *Vade Mecum* et suis parti dessus, pas plus tranquille que ça. Mais, somme toute, ça s'est bien passé, pour une première manœuvre à cheval. Je suis arrivé à la critique préparatoire, en suivant la route, avec les autres officiers. Pour repartir, j'ai eu quelques minutes verdâtres : il fallait regagner la route à cheval, par des talus et des haies, au milieu d'un tas de chevaux qui trottaient dans tous les sens. Enfin, après avoir exécuté quelques pas de gigue, *Vade Mecum* a bien voulu me rentrer sans accident, sauf qu'il a imaginé mordre le cheval du commandant, ce qui a provoqué une nouvelle gigue des deux quadrupèdes.

Ça ne fait rien, j'ai une légère courbature, mais je n'ai pas pris la bûche.

4 janvier.

Il pleut avec continuité, mais nous avons repos.

Mes poilus sont en train de faire un match de foot-ball dans le pré voisin, et ils y mettent de l'ardeur. Ils ont reçu des godillots neufs ce matin. Ils sont joyeux.

Je lis pas mal. J'ai terminé *Gaspard* (de René Benjamin) qui est, à mon idée, un fort beau bouquin, et pas chiqué. Il y est parlé de bien des choses de la guerre, avec véracité et un optimisme modéré qui est à mon goût. Le style est très nerveux, avec des attendrissements à leur place : c'est la première chose vraiment bien que je lis sur la guerre. J'ai lu ce matin *Sur la Voie glorieuse*, du père France : c'est, dans une édition jolie, un recueil d'articles, de lettres et de proclamations de peu d'intérêt : il était, je crois, superflu d'en faire un volume. Je lis aussi du *Théâtre en liberté*, d'Hugo, où il y a nombre de trouvailles et de vers ravissants, avec quelques niaiseries pommées. Mais le type qui pond des choses de ce genre en se jouant, ou même en s'appliquant, n'est pas un mince monsieur.

Autres attractions de la journée : revue des pieds et des godillots, des lanternes et des récipients d'eau, des capotes et des flingots.

7 janvier.

Encore une bonne journée de manœuvres : un peu spécialement pénible : 1° vu le mauvais temps carabiné ; 2° vu que, une fois les troupes placées pour l'assaut, elles ont attendu la venue d'un général annoncé et se sont gelées une heure et demie sur place ; 3° vu que le camarade sous-lieutenant Boutet étant rentré de permission hier, nous l'avions fêté

bachiquement le soir avec le champagne qu'il apportait de son pays (champagne de Bordeaux, supérieur) : aussi ce matin nous étions quelques-uns à porter à notre blason : « gueule de bois sur champ de manœuvres ». Petit incident infiniment regrettable, mais qu'il sied ne pas exagérer.

8 janvier.

Grande, superbe et époustouflante manœuvre : favorisée d'ailleurs par un rayon de soleil qui dorait nos billes sans réchauffer nos os.

Tout le corps d'armée dans la plaine : deux assauts successifs, avec musiques et fanfares, Joffre et Foch spectateurs. Et pour deux sous de pas gymnastique !

9 janvier.

Je n'ai désespérément rien à te raconter, sinon qu'il est dimanche, du moins les cloches le disent, et les tenues emplumées des dames de l'endroit nous le signifient sans merci.

Nous ne manœuvrons pas ce jour, et il fait soleil.

Nous avons distribué à quelques bons soldats, difficiles à choisir, de superbes pipes en vraie bruyère, cadeau du général Joffre à la suite des manœuvres auxquelles il présida.

J'ai relu hier soir, avec un plaisir grand, *Sur le Mur de la Ville*, et je lis l'étude sur Kipling qui précède : bien que cette étude me paraisse assez peu pénétrante et très pâle à côté de son objet, elle contient des renseignements intéressants qui font mieux comprendre et goûter ce type très chic : c'est l'essentiel. Mais le Kipling humoriste, qui n'est pas dans une musette, Chevrillon le dégage fort peu. Et enfin, il y a toute une veine de tendresse, particulièrement

pour les petits enfants, que Chevrillon nous escamote.

Une lettre de M... m'annonce une triste nouvelle : André Durkheim[1] disparu en Serbie, pendant la retraite sur Salonique.

AU COLONEL M...

9 janvier.

Nous sommes dans un camp d'instruction installé récemment, tout à fait à l'arrière de la zone des armées.

Voilà douze jours que nous y manœuvrons régulièrement, par un temps très humide et sur un sol assez marécageux. Nous avons suivi la progression habituelle : manœuvres de brigade, de division, de corps d'armée ; nous en sommes à ce dernier stade ; sans doute la fin de notre séjour ici est imminente ; et nous manquons de tout renseignement sur notre affectation future.

Ces manœuvres, quoique pénibles, m'ont laissé une impression plutôt réconfortante : je ne dirai pas qu'elles se rapprochent de la réalité, ce qui vous paraîtrait peu vraisemblable et même inintelligible. Mais on y devine une préoccupation constante d'instruire et de faire travailler des services qui, dans les manœuvres du temps de paix, jouaient un rôle fantaisiste : plutôt que des exercices pour l'entraînement des troupes et la belle ordonnance de leurs agitations, ce sont des études pour la rédaction et la transmission des ordres, des renseignements, et pour les liaisons de toute sorte.

1. Élève de l'École Normale, agrégé de philosophie, lieutenant au 45e de ligne, tué le 12 décembre 1915 près de Guevgheli (Serbie).

A l'usage des officiers supérieurs, ces manœuvres sont assez fastidieuses pour la troupe et pour nous, mais je m'en réjouis : je suis heureux de ne pas voir les unités progresser dans l'imaginaire avec une vitesse constante du plus bel effet et un mépris total de toutes lés contingences qui peuvent arrêter un pas de charge ; et je me gèle volontiers à attendre deux heures de nouveaux ordres sur la même position, en songeant qu'il se fait sans doute au-dessus de moi un travail complet, profitable et inédit.

Je crois même, mais je n'oserais l'assurer, qu'on renonce un peu à voir dans ces exercices une image possible de la guerre : on n'arrête pas le travail sérieux en faisant naître des incidents ingénieux, en posant subitement des problèmes tactiques qui ne sauraient se résoudre qu'au petit bonheur : on prend son parti de ne faire que de l'épure, et je pense que ce n'est déjà pas facile. Ce que je regrette seulement, c'est que ce cours pour officiers supérieurs et agents de liaison n'ait pas été précédé d'exercices d'entraînement pour la troupe et les cadres subalternes. Nos jeunes soldats, qui ont fait très rapidement leur instruction de fantassins ancien modèle, n'ont pour ainsi dire rien appris depuis le dépôt : ils sont un peu accoutumés à la vie quotidienne des tranchées, aux risques ordinaires des bombardements ; mais si l'on veut en faire des troupes d'attaque, comme il paraît évident, il y a tout un mécanisme qui leur sera nécessaire et qu'ils ignorent : nouvelle forme de l'assaut, terrassements rapides, transformation d'une tranchée conquise, emploi des grenades, etc. Ils ne l'apprennent pas dans les manœuvres que nous faisons en ce moment : les tranchées sont seulement tracées et nous nous contentons d'indiquer nos progressions. Peut-être a-t-on commencé par la fin?

Peut-être était-ce plus urgent? Je l'ignore ; mais je voudrais bien que l'on ne nous considérât pas comme ayant reçu une instruction qui ne nous a pas été donnée.

Au reste, je parle de ce que ma compréhension ne possède point ; je suppose que le général Joffre et le général Foch, qui assistent à nos évolutions, mettent toutes choses à leur place.

A SA MÈRE

14 janvier.

Notre marche vers l'avant [1], direction inconnue, s'effectue sans grands incidents.

Nous sommes logés, pour cette nuit seulement, dans une grande ferme qui est la principale raison d'être du petit patelin.

La propriétaire est très revêche : elle nous donne le nécessaire à regret. Son mari est mobilisé dans les services de l'arrière (gendarme, je crois) et il lui a écrit que la vie était très agréable dans les tranchées, où d'ailleurs il n'a jamais mis le pied. Forte de cette assertion, elle nous considère comme des gens noceurs et favorisés, et elle ne nous l'envoie pas dire. Il y a son sale mioche, qui a des cheveux jaunes, et qui est en train de m'embêter par ses gueulements pendant que j'écris. Je vais te lui f... une beigne !

J'ai fait décharger un grand sac à pommes de terre qui est mon bagage : il renferme mon as de carreau (havresac, madame), ma bibliothèque et tout ce que n'a pu contenir ma cantine.

1. Parti de Troussencourt le 12, le régiment était arrivé à Erquinvillers, au nord de Clermont.

17 janvier.

Et nous voici, après quelques étapes d'une trentaine de kilomètres (nous avons traversé la forêt dans sa plus grande largeur), cantonnés en un village [1] où nous attendons d'aller prendre notre nouveau secteur, sans doute voisin immédiat de notre ancien.

Pour moi, ça ne me déplaisait pas du tout cette vie de balade (je ne porte pas le sac !) On voit du pays ; on loge chaque nuit dans une chambre nouvelle. S'il n'y avait que ça dans le métier, et si tout le monde était officier, ce serait très supportable.

Nous sommes assez mal logés, les hommes et nous. C'est inévitable pour nous, qui devons vivre sur les ressources des habitants. Pour les hommes, c'est dommage, car, depuis un an que des troupes passent et s'arrêtent ici, il me semble qu'on aurait pu aménager quelque chose d'un peu plus perfectionné. Enfin, on est à la guerre.

Il ne fait pas extrêmement froid, mais il n'y a pas moyen de se réchauffer avec ce temps pleurard.

Je bouquine avec joie. Pour me remettre bien avec Anatole France (qui tout de même a d'autres mérites que d'avoir su goûter Sacha Guitry), j'ai entamé l'*Orme du Mail*. C'est très succulent et c'est digne de multiples méditations. M... m'a envoyé le *Mannequin d'osier* ; il te faudra m'expédier les deux derniers de la série de ces délectables *Histoires contemporaines*.

20 janvier.

Nous voici revenus dans notre élément normal : nous entendons à nouveau les coups secs du 75 nous

1. Courtieux, au sud de Vic-sur-Aisne.

partir dans les oreilles, et nous en avons fini avec les toits vulgaires et les lits sans originalité.

Une petite alerte a marqué la fin de notre marche : nous avancions tranquillement en colonne sur la route, quand les Boches ont envoyé subito quelques salves de 77 fusants sur notre gauche, à 100 mètres de la route. Heureusement ils n'ont pas allongé le tir. J'étais content, car je n'avais jamais aussi bien vu d'éclatements la nuit, en rase campagne : ça ne fait pas du tout le même effet que dans la tranchée.

Nous sommes en réserve, pour quatre jours, dans une carrière, en haut du ravin, dominée par une vieille ferme-abbaye, que les Boches ont démantelée.

J'occupe avec Ducombeau une cagna dont les murs (trois et le plafond) sont fournis par le roc brut ; un plancher (un vrai, en planches) ; deux fenêtres (avec des vitres en papier huilé). Le mur qui n'est pas du rocher est en maçonnerie tapissée de roseaux-bambous : d'où allure mi-troglodyte, mi-japonaise.

Là dedans, j'ai de doctes entretiens avec l'ami Ducombeau qui s'obstine à ne pas gober la philosophie que je lui propose : mélange savant de Maeterlinck, de Mahomet, de Jules Laforgue et d'A. Capus...

Non, Madame, dans la ferme où il y avait une propriétaire revêche, le gosse aux cheveux jaunes n'a pas reçu sa beigne : je suis grand et généreux. Mais sa mère a eu son compte : Ducombeau et moi nous lui avons présenté nos respects le soir ; j'ai pris soigneusement mon air le plus sale type, qui signifiait clairement en l'occurrence que cette dame me dégoûtait et que je ne lui présentais pas des respects bon teint ; et je crois que la vieille gribiche ne s'y est pas trompée. Le mieux est qu'en remontant dans ma chambre j'ai découvert les armoiries de la maison :

« A l'huys de Mesnil-Chastelain
Oncques ne frapperez en vain ».

22 janvier.

Deux nuits bien passées dans mon nouveau séjour[1].

La couverture de la maman est divine : je m'y enveloppe des orteils aux cheveux ; c'est doux, c'est chaud, c'est léger. Un rêve.

Et j'ai dormi copieusement, aux côtés de Ducombeau, — également attentif à ne rien perdre du sommeil légitime, — malgré les gustaves qui se promènent dans notre mur en roseaux.

Les régiments qui nous ont précédés ici ont laissé de leur séjour des traces sculpturales ; d'abord des masses d'inscriptions, de tableaux d'honneur, qui se détachent en blanc sur les parois noircies des grottes. Au-dessus de l'entrée de la nôtre, une copie, point maladroite du tout, d'un bas-relief athénien. Un superbe coq gaulois se dresse à l'entrée de la grotte du commandant. La merveille est la chapelle, creusée tout entière dans le roc et sculptée avec art.

Je suis plongé en ce moment dans les *Confessions* de Rousseau, que Ducombeau possède, et qui sont monumentales d'inconscience et de mufflerie ; charmantes d'ailleurs par endroits.

AU COLONEL M...

23 janvier.

Je ne m'étonne pas que mes appréciations sur nos manœuvres vous aient été peu compréhensibles, ou que vous ayez voulu les voir telles ; c'est que je n'a-

1. Secteur Confrécourt. Grotte des Cuisines, au nord de Roches, plateau de Nouvron.

vais pas à ce sujet des idées bien nettes : défaut de compétence, d'abord, et, ensuite, défaut de liberté dans le jugement : ayant résolu que ces évolutions devaient avoir pour premier résultat de raffermir ma confiance au cas où elle aurait été ébranlée, je n'y ai regardé que les détails consolants.

J'ai lu, il y a déjà plusieurs mois, l'Étude du capitaine Laffargue[1] ; je l'ai même étudiée de très près, et j'en ai tiré, dans mes notes, des conclusions aussi pratiques que possible : il m'a semblé y voir la petite lumière de la sincérité, et même une psychologie rare dans ces sortes de brochures. Je reconnais d'ailleurs que ces quelques pages sont rassurantes tout juste pour la suite des événements, surtout à qui veut lire entre les lignes.

A SA MÈRE

25 janvier.

Voici une première nuit passée en première ligne sans rien de fâcheux.

Ce secteur n'a rien d'enchanteur : c'est sale et peu tranquille. Aussi n'y resterons-nous que quatre jours (pendant lesquels il faudra se résigner à ne pas se débarbouiller, à être repoussant) ; après quoi on reviendra, pour quatre jours aussi, à la grotte, où l'on respirera. Et le va-et-vient continuera jusqu'à ce qu'il plaise à qui de droit de l'interrompre.

Chaque nuit, ici, nous prenons le quart à cinq, avec le commandant de compagnie : c'est nécessaire, car la veille est plus pénible, la tension d'esprit plus grande et nous ne pouvons du tout songer à nous tenir dans une cagna. Notre présence dehors, sur la

1. *Étude sur l'attaque dans la période actuelle de la guerre*, par le capitaine Laffargue, du 193e.

ligne, est indispensable. Mais, ainsi réglé, c'est très supportable.

Je fais placarder dans ma section : « Taisez-vous. Méfiez-vous : les oreilles ennemies vous écoutent ! » Ça fait bien.

27 janvier.

Fête du Kaiser, paraît-il. Jusqu'ici, nous ne nous en apercevons guère. Les Boches sont comme à leur ordinaire : ils nous arrosent de projectiles variés, mais comme les autres jours, et d'ailleurs sans plus de résultat : quelques boyaux démolis, d'où travail de quelques heures pour les rétablir.

Ils ont heureusement beaucoup de marchandise médiocre. Je recueille cette parole d'un de mes poilus, au moment où un 150 tombait sans éclater : « Au moins, voilà de la bonne marchandise : elle ne se casse pas en tombant ».

Lu aujourd'hui à la popote l'ordre du jour, qui m'a rempli d'une douce émotion : j'y ai vu la nomination dans la Légion d'honneur de multiples officiers, dans la proportion encourageante d'un officier de troupe pour six d'état-major ou de gendarmerie. On suppose sans doute que les types de la tranchée ont des satisfactions plus hautes. Après tout, c'est juste.

Lu aussi avec intérêt l'article du *Journal*, que tu me signalais, sur le confort dans les tranchées : j'ai envie d'écrire à M. Boylesve de venir nous installer des douches tièdes en première ligne, dans notre secteur où il est impossible de faire du feu. Et puis je l'inviterai à une battue aux poux. Et puis je lui ferai renifler le *Parfum des îles Borromées*. Et puis je le....

En notre grotte de réserve, nous avons organisé

notre home de façon mirifique ; il y a ici toute une provision de rouleaux de bambous qui, une fois dépliés, peuvent servir à une foule d'usages : cloisons de séparation, portes de communication, tapis-descentes de lit, rideaux pour ne pas être incommodés par les éclairs des batteries d'en face. C'est même dommage de déployer tant d'ingéniosité et d'application pour une installation de quatre jours ; d'autant que nos successeurs changeront peut-être tout (mais alors ils feront preuve de peu de goût) ; il faut vraiment être en guerre, ce qui vous rend à la fois très peu exigeant, très accommodant avec les nécessités, et en même temps très attentif à se donner le plus grand confortable possible dans le provisoire.

Lu *Rosmersholm* : c'est pas gai, mais rudement bien ; discret et modéré ; et puis j'aime cette façon qu'a Ibsen de faire réfléchir son lecteur sans lui imposer une conclusion ni même une façon de raisonner. Avec le léger halo de mystère qui enveloppe le tout, ça fait un régal très appréciable. Je dégusterai sous peu le *Canard sauvage*.

AU COLONEL M...

30 janvier.

Mon cher colonel,

On me remet à l'instant votre accusé de réception : j'y lis une petite phrase [1] et j'y veux répondre, bien qu'elle ait trait à ces manœuvres sur quoi le silence vous semble d'or.

Je ne pense pas autrement que vous, et je n'ai pas

1. « Je ne crois pas qu'il faille ne voir que le bon côté des choses. J'estime qu'il est d'un homme véritablement homme de regarder les choses comme elles sont, avec leur bon comme avec leur mauvais. »

coutume de ne voir que le bon côté des choses ; surtout je n'éprouve pas le besoin de me rassurer, ni la crainte de ne pouvoir le faire, comme vous paraissez me le reprocher : je vois que je me suis encore exprimé insuffisamment. Vos lettres me sont précieuses à plusieurs titres et en particulier parce qu'elles me forcent à parler clair et à penser de même.

Sans doute j'ai recueilli avec empressement toutes les raisons de prendre confiance que j'ai découvertes ou cru découvrir dans ces spectacles militaires, — mais, en toute sincérité, ce fut très peu pour mon usage personnel. Je possède en effet toute l'égalité d'humeur et toute l'assurance nécessaires : j'ai, dès le début, renoncé à rien prévoir et même à rien comprendre dans les événements ; je ne redoute ni ne recherche les journaux. Au risque de vous paraître plus jeunet que nature, je vous avoue que je suis un peu fier de me sentir bien d'aplomb, et mieux peut-être que je ne l'aurais espéré.

Ajoutez à cela que je suis le contraire d'un insurgé et que j'aime beaucoup à m'incliner devant les compétences reconnues. Ajoutez encore que je n'y connais rien. Quant à vous imaginer Marcel ballotté entre diverses incertitudes et se raccrochant à des prétextes d'optimisme, il faudra, si vous voulez bien, n'y plus penser, car ce serait faux : si des phrases insuffisamment réfléchies vous l'ont fait croire, je le regrette et j'en suis honteux, car je tiens beaucoup à l'opinion que vous pouvez avoir de moi.

Au revoir, mon cher colonel, pardonnez ma longue dissertation, et continuez-moi votre affection.

A SA MÈRE

31 janvier.

Notre dernier jour de réserve. Nous nous hâtons d'en profiter : ce matin, nous avons battu tous les records de paresse dans nos pieux, décidément très confortables. J'y ai terminé l'*Anneau d'améthyste* qui m'a ravi plus encore que le *Mannequin d'osier*. J'ai été sidéré par le chapitre où M. Bergeret reçoit son petit chien Riquet des mains de sa bonne : c'est d'une grandiose simplicité. Et toute la transposition de l'Affaire me semble très réussie (la fable d'Hercule Atimos), bien supérieure à ce qu'il a tenté dans le même sens dans l'*Ile des Pingouins*.

Je reçois ta lettre du 28 où tu me sembles montrer du tracassin plus qu'il ne convient. Je conçois très bien l'idéal que tu pourrais te faire d'une guerre sans projectiles et sans Boches ; mais il faut y renoncer. Somme toute, il n'y a qu'une différence de degré entre les poilus de la tranchée et les Parisiens en butte aux zeppelins : et ce n'est pas ce qui me réjouit. Ils m'embêtent, ces Bochimans, d'aller voler et lâcher leurs saletés sur vos têtes non casquées.

A RENÉ M...

1er février.

En cette tranchée de première ligne, nous sommes fortement bombardés et nous encaissons à peu près tout ce qu'on peut encaisser : 77, 88, 105, 150, 210 ; minnen (petits et gros), torpilles (toutes grosses), et bombes diverses.

Nous sommes mal à l'aise, pour cette raison d'abord, et pour d'autres aussi : proximité des tranchées

boches, qui nous force à de multiples précautions ; il n'y a rien de plus énervant que de parler à voix basse constamment ; aussi, quand nous revenons aux grottes, éprouvons-nous le besoin de faire sonner nos poumons. Ce n'est pas commode d'obtenir des hommes qu'ils ne fassent aucun bruit en marchant dans la tranchée, surtout la nuit, avec tout leur fourbi et les casse-gueule du terrain.

Nous rageons aussi de ne pas avoir d'abris sérieux et d'être forcés d'entreprendre ce travail qui devrait être terminé depuis longtemps. Heureusement, il n'a pas plu depuis plusieurs jours et nous n'avons pas de boue. La tranchée, bien que bouleversée, peut être retapée au jour le jour, et, tant qu'une saleté ne vous tombe pas sur le coin de la figure, on peut vivre.

Je ne sais pas si je t'ai remercié comme il convenait des bouquins que tu m'as envoyés.

Le *Poil civil* [1] n'est pas toujours très réussi. Mais, en partant du principe que cela n'est pas fait pour être drôle, on y trouve maint passage agréable, des idées de bon sens non vulgaire, que Tristan vous sort avec un bon sourire. Et puis il y a un roman-feuilleton, *Corentin*, divertissant.

Maintenant, commençons nos préparatifs de sommeil : enlevons la capote que l'on met en rabiot sur les ripatons ; le revolver, la lampe électrique sur la planchette à la tête du lit ; le masque et les lunettes tout prêts sur ma table. Changeons de godillots pour ne pas introduire de gadoue dans le sac de couchage. Mettons le vieux calot. Et bonsoir.

1. De Tristan Bernard.

A SA MÈRE

2 février.

Description acoustique du minnen : coup de départ : plouf ! sourd et pas très fort.

De suite après : ch... ch... ch... ch... (*crescendo*), ch ch ch (*animato*), floc ! il est tombé par terre. Eclatement (quand ça éclate) : indéfinissable : du boum, du crac, du zzz. Saleté, va !

Sans doute c'est moins dangereux qu'un obus, parce qu'on entend venir, et même on voit : le jour, on l'aperçoit qui se balade ; la nuit, on voit le plus souvent une traînée lumineuse. Mais c'est rudement énervant : entre le départ et l'arrivée, puis entre l'arrivée et l'éclatement, il y a plusieurs secondes pendant lesquelles on ne respire que d'un œil, si j'ose dire.

Cet après-midi, un éclat de 77 a cogné contre mon étui-revolver : « il ne m'a fait aucun mal », comme dit cette si « symsipathique » Ariane [1].

8 février.

Après deux jours en réserve dans la grotte que nous occupâmes à notre arrivée au secteur, nous voici, de ce matin, descendus au village de repos [2], village que les troupes de passage ont laissé dans un joli état de délabrement.

Le local où nous faisons notre popote était repoussant. Je ne sais pas comment des officiers pouvaient avaler un morceau dans un tel cloaque. Nous en avons retiré deux tombereaux de fumier (au sens littéral), et c'est à grand'peine que nous avons pu chasser l'odeur de pourriture en aspergeant le carreau de crésyl.

1. *Ariane et Barbe-Bleue*, de Maeterlinck.
2. Roches, près Vic-sur-Aisne.

Comme chambre, j'ai une espèce de cuisine-vestibule-débarras, ignoble et sale, où il y a du reste un lit assez convenable. Mais j'ai le père, la mère et la fille qui passent continuellement dans mon home, ce qui m'agace. Ce matin, je suis resté au lit assez tard, lisant alternativement les jolies histoires du bon Persan Saàdi (*le Jardin des Fruits*) et les élucubrations philosophiques de Boutroux (*Science et Religion*), bouquin que je suis incapable de juger, mais où je revois avec plaisir diverses personnalités avec lesquelles je n'ai fait naguère qu'ébaucher connaissance. La fille de ma propriétaire traversait d'une blonde vision l'horizon de ma chambre, et ma chambre même, où je ne suis isolé des regards indiscrets que par une toile de tente formant paravent.

Je suis ici à peu près rentier : le commandant m'a pris comme officier de place, c'est-à-dire que je suis exempté de tous travaux et exercices et uniquement chargé de la police du cantonnement. Je vérifie la moralité publique, je m'assure que les civils savent mettre leurs masques contre les gaz, qu'ils ont tous les fourbis nécessaires à leur protection, je vais voir les bistros, et surtout je me promène au bord de la rivière, qui est jolie, sous le fallacieux prétexte de voir si on ne se baigne pas et si on ne coupe pas du bois, en fait pour des raisons toutes sentimentales et pittoresques. Comme j'ai dans mon cantonnement plusieurs villages voisins et que je fais aussi les laissez-passer pour les localités des environs, je ne manque pas d'occasions de promenades. Je vais remonter *Vade Mecum*.

Je suis comme un petit coq en pâte. Mon Breton, Le Botte se conduit très mal : il ne peut être au cantonnement sans se saouler affreusement ; hier, il a fichu des torgnoles à un copain. Il n'y a rien à faire :

il n'y a qu'à le fourrer en prison et à l'y maintenir tout le temps du séjour à l'arrière, histoire qu'il ne puisse aller pinter. C'est affreux.

Je suis allé, en suivant la rivière, jusqu'à l'ambulance près de laquelle reposent Clément et Guitard, par une jolie matinée comme celle où je fus enterrer Clément. Bon Dieu de bon Dieu ! faut-il être idiots pour se flanquer des obus sur la figure !

9 février.

Sale journée. Ce matin, neige, froid. Ma compagnie monte en deuxième ligne pour y travailler jusqu'à dix heures. Un obus éclate en plein dans la tranchée et blesse trois hommes, dont deux de ma section.

Pendant ce temps, au village, un obus tombe sur une étable mitoyenne à un cantonnement de ma section (heureusement inoccupé alors), tue deux vaches et un cheval, et blesse une femme devant la porte. M. Fontenilles était dans sa chambre avec Ducombeau, à 5 mètres de l'éclatement : il a eu sa fenêtre fracassée, son mur plein d'éclats ; mais ni lui ni Ducombeau n'ont été touchés.

Nous déjeunons. Une brusque rafale arrive à côté, sur un groupe de soldats de la compagnie, 2e section : le caporal et toute son escouade, sauf un homme, sont touchés, dont deux tués et deux qui ne valent guère mieux. La pauvre 1re compagnie, qui avait fait son séjour en première ligne sans casse, a écopé tout aujourd'hui. « Kismet. »

Je te demande un peu pardon pour toutes les vilaines choses que je te raconte. Mais je t'ai promis de tout te dire ; et puis il me semble qu'ainsi nous avons du courage à deux, ce qui ne serait pas si tu ignorais ce qui se passe dans cette satanée guerre.

10 février.

Les Boches nous ont encore bombardés toute la matinée : ils ne nous ont blessé qu'un homme, mais ils ont abîmé quatre territoriaux installés ici comme travailleurs de secteur. Un 150 a éclaté à 15 mètres de moi, mauvaise plaisanterie. Il nous tarde d'être en première ligne.

C'est rageant : jamais ils n'avaient bombardé le patelin. Mais on y a amené de l'artillerie lourde qui, depuis deux jours, les embête considérablement : elle possède des tuyaux sur leurs quartiers généraux et leurs cantonnements, et les utilise en déclenchant sur ces objectifs des tirs par surprise. Résultat, et qui ne se fait pas attendre : représailles boches sur nos cantonnements. Tout cela serait parfait si ces cantonnements comportaient de véritables abris. De la sorte, ce n'est pas tenable. N'empêche qu'on tient, et c'est l'essentiel.

D'ailleurs, il y a les petites compensations : les Boches ayant envoyé hier deux obus dans la rivière, il y a eu des masses de poissons zigouillés, nouvelle pêche à la dynamite. Bon pour la popote, ça.

Aujourd'hui je ne manque pas d'occupation : le commandant est en train de juger au conseil de guerre ; je le remplace ici. Il y a des trous d'obus à faire combler sur la route pour que les voitures ne s'y démolissent pas. Il y a les animaux tués à faire évacuer. Et malheureusement il y a aussi des obsèques à régler....

12 février.

Journée à peu près tranquille hier ; personne d'abîmé.

Dans ma cuisine-vestibule, derrière ma toile de

tente-paravent, j'ai dormi avec sérénité et lu avec jouissance. J'ai lu, après *Jocaste*, le *Chat maigre* [1] qui vaut beaucoup mieux. C'est charmant tout à fait : histoire de quelques mulâtres à Paris, d'un vieux moraliste dans la purée, avec, par-dessus, une amourette extra-fantaisiste ; cela me fait penser à du joli Musset. Tandis que *Jocaste* me fait penser à du jeune et mauvais Flaubert.

Je ne t'ai pas dit l'impression que m'avait faite le *Théâtre* de Claudel, car cette impression est plutôt confuse. Au premier abord, on se trouve en face d'un invraisemblable fatras ; et puis on découvre, par-ci par-là, des traits qui paraissent fulgurants, peut-être en raison de l'obscurité d'où ils se dégagent. Et puis l'obscurité s'éclaire aussi. Et puis on sent des rythmes vigoureux. Et puis on ne sait plus si c'est épatant ou vaseux.

Quant aux *Histoires magiques*, je crois qu'elles sont un tantinet artificielles : R. de Gourmont me paraît beaucoup plus un type dans le genre d'Anatole France que dans le genre d'Edgar Poë : le fantastique, le merveilleux semblent un peu livresques chez lui. Mais comme c'est un homme de beaucoup de goût et très artiste, c'est cependant fort agréable à lire.

Mes propriétaires déménagent leurs meubles à la cave : ils veulent bien être zigouillés, mais ils ne veulent pas perdre leur matériel.

Je cherche toutes les caves du village, pour y empiler nos hommes tant bien que mal, à côté des civils et de leur mobilier, qu'on aurait dû évacuer depuis longtemps.

1. D'Anatole France.

13 février.

C'est archi-dégoûtant d'être embêté comme ça quand on est au repos, d'avoir un bon plumard et de ne pouvoir en jouir !

On ne comprend rien, mais il y a eu hier un branle-bas grand modèle. Décoction d'artillerie dans toute la région, fusillades soudaines et étranges : tout le monde alerté. Je ne sais pas du tout ce que les Boches avaient dans le citron, mais ils ont fait bien des singeries. D'ailleurs assez pittoresque. Et pas plus dangereux que cela. Le régiment n'a eu dans la journée d'hier que 3 tués et quelques blessés. Ce n'est rien pour la bamboula qui nous fut distribuée. Et à laquelle d'ailleurs notre artillerie a répondu sans ménagements.

Beau spectacle, surtout à la nuit : tous les hommes en armes dans les cantonnements ; quelques cyclistes et agents de liaison parcourant les rues à grande vitesse. Les caissons d'artillerie passant à toute allure pour aller ravitailler les batteries ; le ronflement des avions ; les 77 fusants, un peu partout ; un boucan ininterrompu, des lueurs à jet continu; puis, dans la nuit, quelques marmites bien tassées. Les voitures de ravitaillement sont arrivées dans cette pagaye, et c'était assez joli de voir les chevaux affolés ; un obus a fichu en bas un puits à côté d'une de ces voitures : tu parles de gambades.

Ce matin, en allant à la popote, j'ai eu la bonne surprise de la voir démolie : un obus est entré par le plafond. Les beaux portraits au fusain qui illustraient nos murs ont bien souffert : le Kronprinz est plutôt amoché et Lépine a reçu plus d'un marron.

Une perte plus sérieuse : le sous-lieutenant de Guibert, anciennement adjudant à notre bataillon

et passé au 3e bataillon, tué en première ligne par un minnen, alors qu'il lançait des grenades d'un petit poste....

A RENÉ M...

18 février.

Les Boches se sont livrés sur nos lignes à des démonstrations bizarres, qui ont fait croire à l'imminence d'une attaque. Le 13, au soir, nous avons donc reçu l'ordre de monter à un emplacement d'alerte, qui n'était autre que les grottes occupées par nous avant notre séjour au village bombardé [1]. Nous avons passé un sale moment pour y monter, mais nous avons eu la veine : personne de touché. Notre artillerie faisait un foin superbe, et la nuit n'était qu'un éclair continu. Les Boches nous ont bien arrosés, mais sans précision.

Une fois aux grottes, nous nous sommes trouvés heureux, vraiment à l'abri, seulement un peu empilés : dans la grotte où nous logeons normalement une compagnie, on avait entassé deux compagnies, une section de réserve, une compagnie de mitrailleurs et 50 artilleurs. Nous avons couché pêle-mêle dans la cagna des officiers, avec le commandant et son chien.

Nous avons ainsi attendu les événements une nuit, un jour et une nuit. Le seul événement fut le retour progressif du calme. Et le matin du deuxième jour, nous sommes revenus au cantonnement. Là, nous avons trouvé quelques démolitions, mais, depuis trois jours, nous y vivons parfaitement tranquilles.

1. Grotte des Cuisines.

A SA MÈRE

20 février.

Après quelques jours d'un repos qui avait tout de même fini par en être un, nous avons repris un secteur où nous relevons des chasseurs [1]. Mirifique !

Je croyais avoir vu de la gadoue à notre secteur de novembre et décembre. Erreur et folle imagination. La voici, la vraie, la seule gadoue ! Partout nous en avons jusqu'aux genoux, et, de temps à autre, se révèlent des trous insidieux où l'on s'abîme jusqu'à la ceinture. Et cela dans un labyrinthe de boyaux, les uns dits abandonnés, les autres dits entretenus, mais sans que la différence soit bien appréciable, et il y en a des centaines et des centaines de mètres.

Les bons moments, c'est quand on rencontre du liquide : ça cède sous l'effort des guibolles. Mais quand on arrive aux endroits fréquents où ce n'est plus de l'eau ni même de la boue, mais un mastic innommable, on a des moments de désespoir. On prend appui sur les parois comme on peut : heureux s'il se trouve un piquet pour s'y accrocher ; enchanté si l'on rencontre sous les pieds un vague débris embourbé, morceau de brasero, de marmite ou de rondin, qui retarde l'enfoncement. Encore suis-je des privilégiés, vu ma haute taille. Notre consolation, c'est de penser que si les Boches s'aventuraient là dedans en nous attaquant, il n'en reviendrait pas un seul à Berlin.

Nous essayons de comprendre quelque chose à ces méandres de gadoue. Nous ne comprenons pas.

1. Secteur Le Port-Fontenoy, nord-est de Vic-sur-Aisne.

Je n'imaginais point de secteur aussi informe. Mais c'est très bien ainsi; on pourra nous bombarder : tant qu'on ne nous démolira personne, nous accueillerons tous les projectiles avec sérénité : ils ne bouleverseront rien qui ne soit déjà en pagaye. Inutile d'ajouter qu'il ne reste plus de tranchées et que les guetteurs sont où ils peuvent.

N'empêche que des ordres supérieurs nous sont parvenus dans la journée d'installer des « liaisons par coureurs » dans les boyaux. Nous répondrons par une fin de non-recevoir, vu que nos coureurs ne savent pas nager.

Dans cette bouillac, on ne peut songer à relever les sentinelles de nuit ; alors les guetteurs restent vingt-quatre heures à leur poste, ce qui n'est pas drôle. Heureusement, cela ne se renouvelle qu'à grands intervalles. Ma première demi-section a pris aujourd'hui le service, ma deuxième le prendra demain. Et après-demain, nous irons tous en réserve pour six jours. Il faut ça.

Les soldats sont admirables de résignation et de gaîté : les journalistes, qui n'en savent rien, ont raison de le dire.

Pour nous, officiers, nous ne pouvons songer à nous relever de quart, les communications étant imaginaires entre les sections. Alors nous veillons à peu près les deux nuits complètes, ce qui est fatigant.

Quant à l'unique abri, il est profond, mais peu confortable. Il y a place pour une escouade, il y en a deux, et moi avec. Les hommes couchent accroupis, si j'ose dire, et, pour des types qui ensuite veilleront vingt-quatre heures, c'est mauvais.

Sempé, malgré son ingéniosité, n'a pu me faire une installation digne : d'abord, j'ai tout juste la place de mon corps dans un coin de l'abri, ce qui

est déjà bien beau ; ensuite il n'y a pas de matériel sur place, et il ne peut aller en chercher au delà de l'océan de gadoue qui nous environne. Alors, sur le fumier douteux qui forme le sol de l'abri, j'ai une planche et je m'y étends les côtes ; je m'enveloppe le bas du corps, indécrottable, dans une vieille toile de tente ; le tout dans ma couverture : il y a du bon comme cela. Malgré l'état liquide de mes pieds, je n'y ai pas froid. De plus, j'ai un petit banc que je mets sur ma planche quand je ne suis pas couché ; une bougie dans le mur ; et ainsi je t'écris des chefs-d'œuvre.

Il y a aussi des gros rats.

Je lis avec bonheur la *Galilée* [1], et je me délecte à l'idée de son doux soleil. Je lis aussi avec plaisir les *Lettres à tous les Français* [2] qui sont dignes et raisonnables.

Les Boches ont été très sages : de toute la journée, ils ne nous ont envoyé que quatre grenades. C'est chic. Ils doivent nager aussi.

Il y a encore le chapitre nourriture, que tu devines peu brillant. La soupe nous venant du village, elle nous arrive sans chaleur et avec pertes. Je ne sais même pas comment font les types pour ne pas semer tout, marmites et contenu : ils méritent amplement la croix de guerre. J'ai emporté ici ton bon chocolat, de quoi adoucir les situations les plus anormales.

T'en fais pas pour la gadoue : ça nous protège en nous em... bourbant.

21 février.

Ce matin, j'ai eu la frousse d'avoir des pieds gelés dans ma section : il y avait sur la gadoue une couche

1. De Pierre Loti.
2. Publiées sous la direction d'Ernest Lavisse.

de glace qu'on brisait en avançant ; heureusement, les poilus qui avaient passé la nuit dehors s'étaient arrangés pour avoir les jambes émergeantes : ils avaient fabriqué de petits îlots avec des sacs et des débris divers. Je n'ai eu qu'un homme dont les pieds aient été sérieusement atteints, et encore guérissables.

Et nous n'avons rien perdu à changer de secteur : la compagnie qui nous a remplacés, dans celui que nous occupions il y a quinze jours, a déjà perdu un homme enlisé dans un boyau (l'horrible mort !) Les dernières pluies ont donc été catastrophales un peu partout. C'est égal, il faut le voir pour y croire. Je sais maintenant que les caricatures des journaux montrant des poilus embourbés n'ont rien d'exagéré ; et c'est quelquefois moins drôle.

Il y a aussi des gros poux.

Les types sont tout de même rudement épatants : ils bougonnent à peine et prennent vraiment la chose du côté philo. C'est devenu banal de le dire, mais je suis content de le répéter.

... Je relis *Pêcheur d'Islande* que j'ai découvert dans un poste téléphonique. C'est bien, mais décidément je préfère la *Galilée* : les idées de Loti ne sont pas fameuses ; il n'y a que ses impressions et la façon dont il les rend qui vaille... et beaucoup.

Ça ne sent pas très bon dans l'abri, sais-tu. Et il y a des phénomènes qui ronflent bigrement. Mais, après tout, c'est leur droit. Les gustaves protestent par des cris véhéments....

B.. D... de n.. de D..., que c'est long une nuit ! Je me souviens de nuits anciennes passées en chemin de fer, où je me trouvais si mal, et où je me trouverais si bien.

22 février.

Ça va beaucoup mieux « jed'hui ».

Ce matin, on est venu nous relever, et je t'assure que j'ai trouvé une figure sympathique au malheureux copain qui venait prendre ma place.

En sortant de l'abri, nous sommes éblouis : il a neigé et la tranchée est toute blanche. Mais il ne gèle pas assez pour qu'on sente le sol durci sous les pas : juste assez pour que la gadoue soit froide. Nous nous extrayons petit à petit et un par un du cloaque, et nous prenons des boyaux plus civilisés. Le plateau était splendide au soleil levant : la terre rose sous le ciel bleu léger ; merveilleux.

Nous occupons, pour deux jours, deux petites grottes creusées en tête de ravin. J'ai une cagna adossée à une roche en surplomb. Vue superbe de ma porte et de ma minuscule fenêtre : tout le ravin, les bois de pins, la vallée, la rivière et les coteaux au loin.

J'ai essayé d'allumer mon poêle dont les pieds sont des douilles de 77 et le corps un minnen non éclaté et vidé ; j'ai dû y renoncer : il me donnait plus de fumée que de chaleur. Décidément un minnen n'est pas fait pour faire du feu dedans.

Je me suis déchaussé avec volupté. Mais je ne m'attendais tout de même pas à ce spectacle. Entre mes godillots, mes chaussettes et mes jambières, il s'était logé une couche de gadoue invraisemblable ; solidifiée et épaisse de 3 centimètres, elle me maintenait les jambes dans une sorte d'appareil, tel qu'on en fait en plâtre pour les membres cassés. Infirmité à titre temporaire. Il m'a été absolument impossible d'enlever mes chaussettes que ce moule enserrait : j'ai dû les couper pour les retirer, et encore en m'arrachant les poils des pattes qui venaient avec.

25 février.

Nous voici en réserve, pour cinq jours, dit-on, dans un paysage charmant [1].

Ma cagna est tout à fait chic, sinon très vaste. Complètement cloisonnée, planchéiée, plafonnée de bonnes planches. Une chaise solide, une table idem, un poêle fonctionnant bien, un bon lit, une lampe à acétylène, un petit vitrail à la porte, au-dessus de laquelle est l'inscription *Villa Linette*.

Je me suis réveillé ce matin devant une tourmente de neige bien tassée. Je m'en attriste pour les copains qui nous ont remplacés en première ligne ; mais je dois peut-être m'en réjouir pour les affaires du côté de Verdun : cela doit gêner considérablement les Boches dans leur grande offensive, plus que les nôtres pour les arrêter. Jusques à quand vont-ils essayer de nous bourrer ainsi? Espérons que, pour cette fois, ils feront fiasco, malgré leurs premiers avantages, qui sont inévitables. Il n'y a pas besoin de déployer tant de forces pour prendre une première ligne. C'est la suite qui est plus inquiétante.

Ici c'est le calme plat, du côté boche comme du nôtre ; et, particulièrement à nos grottes en tête de ravin, où l'on ne voit que l'arrière, il faut savoir qu'on est en guerre pour y croire. Nous n'avons jamais eu devant nous une aussi large vue : nous découvrons toute la vallée et des lointains très reculés. On respire.

A M. D..., A L'ÉCOLE NORMALE

1er mars.

Nous occupons en ce moment un secteur très pittoresque et tout à fait paradoxal accroché au pla-

1. Tout près de Fontenoy.

teau à l'endroit où celui-ci tombe dans la vallée[1].

Ma section tient un simili-fortin (fouillis inextricable de boyaux), qui s'avance sur un éperon te forme péninsule dans les lignes allemandes. A l'extrémité, je me trouve avoir le petit poste boche derrière moi; et, dans la vallée qui est à ma droite, je plonge des regards indiscrets sur les secondes lignes de l'ennemi. De même, les Boches, qui tiennent les crêtes de l'autre côté de la vallée, verraient tout ce qui se passe dans nos boyaux, si l'on n'avait pris la précaution de suspendre, au-dessus, des rideaux de branchages et des toiles, comme au théâtre.

Naturellement nous sommes des gêneurs pour ces messieurs et ils nous abrutissent de torpilles, ne pouvant nous atteindre avec des obus sans risquer de s'éclabousser. La semaine dernière, ils ont sauté dans notre fortin avec des grenades au ceinturon et armés de haches. Ce sont des sauvages. Les chasseurs, nos prédécesseurs (qui ont perdu beaucoup de monde en ce secteur), leur ont tué un officier, et le 75 n'en a laissé rentrer que très peu dans leurs lignes. Toutefois nous nous tenons sur nos gardes ; nous nous enfermons dans des fils de fer que nous accrochons aux branches curieusement déchiquetées de ce qui fut un petit bois à cette place. Nous avons d'ailleurs quelques abris solides creusés dans le roc et qui n'ont qu'un défaut : des sources jaillissent partout et entretiennent une humidité fraîche au pied de nos couchettes.

En ce moment, je passe ma dernière nuit de quart : demain matin, je vais en réserve où je verrai des arbres moins démolis. Peut-être pourrai-je m'y livrer au vice que je dois à la guerre, et qui est la photo.

1. Secteur de Fontenoy.

A SA MÈRE

3 mars.

Bonne nuit de sommeil complet.

Je ne t'ai pas dit quel soulagement j'ai eu en ramenant tout mon petit monde en arrière, hier matin [1]. Nous avons eu vraiment de la chance.

J'ai fait hier une découverte scientifique, une application émouvante de la doctrine de l'évolution et du transformisme.

Principe : la bête type des secteurs de première ligne, c'est le rat : c'est en effet l'organisme le mieux adapté à la vie de tranchée. Or, j'ai rencontré hier soir, dans un boyau, un chat bizarre, et un trait de lumière m'a frappé : ce chat avait la queue mince et déplumée, longue et rateuse; il poussait un cri intermédiaire entre le miaulement et le crissement du rat ; et surtout il eut le geste caractéristique du rat : il m'attendait à un pare-éclat, puis m'a filé dans les jambes et est rentré dans une espèce de trou en poussant un cri de guerre. Je te dis que c'est un chat en voie de transformisme et qui devient rat. Aussi j'hésiterai désormais à zigouiller les rats, de peur d'amocher un chat transformé.

... Le docteur m'a prêté la *Vagabonde*, de Colette, que je n'avais pas lue, et qui est très remarquable.

6 mars.

Je reçois un message du colonel m'annonçant ma nomination au grade de lieutenant (en date du 2 mars). Bon ça. Et j'espère en le grade de « civil »

1. En réserve dans un petit ravin qui descend sur Fontenoy.

qui couronnera ma carrière militaire de façon digne.

Je me commande une vareuse : celle que je traîne n'est vraiment pas présentable pour un LIEUTENANT, — et j'arrose ma nomination, de concert avec la 3e compagnie, notre compagne de caverne.

Nous quittons demain notre grotte de réserve pour une autre grotte, dite de repos. Que de grottes ! Plus ça change, plus c'est la même chose.

A RENÉ M...

10 mars.

Je suis mieux que jamais enfoncé sous terre. Ma compagnie habite, avec plusieurs autres, une champignonnière qui n'en finit plus : nous sommes à une longueur de 300 mètres dans le roc, et, comme le plafond est juste à hauteur d'homme, l'air s'y trouve plutôt raréfié, bien qu'il existe quelques ouvertures d'aération.

Il fait là dedans une chaleur humide suffisamment malsaine pour tout autre animal que le champignon ; on s'égare dans des galeries innombrables, et on s'embête fortement.

La journée, nous emmenons la compagnie faire un boyau dans un bois, à flanc de coteau, d'où la vue est fort jolie, et là du moins nous respirons.

Violent rayon de soleil dans la grisaille de mon existence : j'ai de l'avancement, et, depuis trois jours, s'étalent sur mes manches deux ficelles flamboyantes.

De plus cela m'a permis, sous prétexte d'achat de galons, d'aller passer une journée à C... [1], la ville la plus proche, d'y prendre un bain délectable et autres plaisirs et d'y renouveler mon linge : il a fallu

1. Compiègne.

en sacrifier, rapport aux totos et aux difficultés de lavage sérieux ; présentement je suis seul dans mes vêtements, et je voudrais bien que ça dure.

Je viens de relire le *Père Goriot*, que je n'avais jamais pu finir en temps de paix, et qui ne me transporte pas. C'est sans doute une erreur, mais ça me semble archi-faux, mêlé et mélo.

A SA MÈRE

12 mars.

Ce matin, il neige. Cet après-midi, il fait beau soleil. On tape dur sur les Boches. Ils répondent moins dur. Et on continue sa petite besogne : la compagnie creuse son boyau, déployant une ingéniosité non pareille à canaliser les sources qui jaillissent de partout et à conjurer les éboulements.

Ducombeau plaide au conseil de guerre de la division pour un brave idiot qui a fichu le camp chez lui, à Tarbes, sans que personne lui demande rien en route. Ducombeau aura au moins parmi les juges une voix indulgente : celle du commandant, qui fait partie du tribunal.

Je lis dans mon pieu, à la lueur pâle d'une bougie, deux bouquins prêtés par le commandant : *Scènes de la Grande Guerre*, de Barzini (très bien fait ; belles descriptions de la guerre en Belgique) et le *Journal d'un simple soldat. Guerre et Captivité*, de Gaston Riou, Normalien de quelques promotions avant moi : impressions très directes, très sincères d'un brancardier fait prisonnier, interné de longs mois à Ingolstadt ; un type qui connaissait bien l'Allemagne avant la guerre et qui continue de la juger avec intelligence. Il y a des types curieux de captifs et de geôliers. Le tout illustré de vignettes d'un joli trait.

Décidément nous ne souffrons pas du froid ici. Il fait chaud, trop chaud dans notre fond de grotte. Mais l'humidité est terrible : quand je me réveille, je tâte ma couverture, qui est toute mouillée ; ma vareuse me pèse, quand je l'endosse, à force d'être saturée d'eau. Mais jusqu'ici je ne me sens pas incommodé. Et c'est encore du pittoresque.

Je te quitte et me précipite, en projetant les lueurs de ma lampe électrique sur les parois de la caverne méandreuse, ———➤ popote.

15 mars.

Cette grotte est un poème. Quand on y rentre, le soir surtout, on sent le crescendo de fétidité, de chaleur et de fumée. Le contraire serait étonnant, vu qu'il n'y a qu'une entrée et que, devant elle, sont installées toutes les cuisines de six compagnies, qui suffiraient à enfumer la caverne.

Il y a des compensations : ainsi le doux bruit de fontaine que nous entendons à côté de nous, car on a été forcé d'installer au fond de la grotte un bidon à carbure vide, qui sert de ce que tu peux penser.

Heureusement, il y a les grâces d'état du temps de guerre qui réduisent au minimum le nombre de malades.

J'ai lu *Lysistrata*, de M. Donnay, bouquin fort vanté, que je ne connaissais pas, et qui m'a paru moins étincelant qu'on ne le dit.

Je lis aussi la *Turque*, de Montfort, roman parisien triste, avec de superbes illustrations de M. Dethomas, qui a tant délecté nos yeux jadis avec ses décors et costumes du Théâtre des Arts.

21 mars.

Je bouquine toujours pas mal, surtout le soir, étendu sur ma couche spartiate, le dos calé contre

une poutre avec ton oreiller-pneumatique, infiniment commode. J'ai une bonne lampe à pétrole qui me permet d'économiser les bougies et de m'en constituer une réserve pour les longues nuits de première ligne.

J'ai relu l'*Aube* et je commence le *Malin*, de Romain Rolland. C'est toujours bien, — pas tendre d'ailleurs pour les Boches modernes. Je ne sais pas comment on a pu imaginer que R. Rolland était un germanophile ; il n'a de sympathie que pour la vieille Allemagne, un peu coco et romantique, sympathie qu'il faut partager.

M... m'a envoyé l'*Anthologie des Humoristes*, de Pierre Mille, que je lis à petites doses, — et *Claudine à l'Ecole*, illustré par Mirande. C'est très bien, mais je préfère la *Vagabonde* ; il y a dans *Claudine* des choses forcées : d'ailleurs elles semblent plutôt attribuables à Willy qu'à Colette, dont partout ailleurs on reconnaît bien la patte. Et puis, le côté farce, qui n'est pas le meilleur du bouquin, est un peu exagéré par les dessins de Mirande, qui, bien que charmants, sont trop rondouillards et pas assez nerveux. Mais il ne faut pas bouder contre le plaisir que vous donne *Claudine*.

Ainsi je ne manque pas de distractions. Et ces distractions viennent se broder heureusement sur le fond de cafard indélébile où nous détachons nos profils de poilus.

29 mars.

Cette nuit, nous avons fait une petite opération [1], prévue depuis trois jours, mais dont je ne t'avais rien dit, pensant qu'elle n'aurait peut-être pas lieu,

1. Secteur Confrécourt.

ne voulant pas t'inquiéter inutilement, et enfin me conformant à la consigne qui est de garder le silence absolu sur les événements en préparation.

Le bataillon que nous avons relevé ici nous avait passé en consigne une opération qu'il avait élucubrée, dont les états-majors s'étaient emparés ensuite pour la régler à grand orchestre et nous en charger. Sans rien dévoiler d'important, on peut dire qu'il s'agissait d'attaquer un élément avancé boche et d'y faire des prisonniers, si possible. J'ai été chargé de l'opération qui avait échu à notre compagnie, laquelle occupait le secteur intéressé. Je l'ai étudiée soigneusement pendant trois jours ; j'en ai vu les difficultés, que n'amoindrissaient pas les ordres de détail donnés par les officiers généraux : j'ai fait les reconnaissances, les observations nécessaires, les unes de nuit, les autres de jour, et pondu des rapports faisant ressortir le peu de chances de succès. Mais les ordres étaient formels et n'ont pas été modifiés. Il ne restait qu'à s'y conformer. Hier matin, grande conférence avec le colonel commandant la brigade, notre colonel et les officiers d'artillerie ou mitrailleurs. Le colonel-brigadier m'a félicité de la précision de mes rapports et de mes plans. N'empêche que l'opération n'a pas été remise.

L'après-midi, réglage et tirs de démolition. J'ai passé une sale heure, avec un lieutenant observateur d'artillerie, dans un de nos postes avancés que les hommes avaient évacué pour la circonstance : il s'agissait de régler un tir de démolition sur les réseaux du point à attaquer. Le 75 tapa rudement sur ce point, dont nous étions très près, et il nous fallait observer à découvert, le téléphone étant installé dans une petite sape à côté de nous. En même temps, nos lance-torpilles travaillaient sur la même région. Et

c'était une belle bamboula, surtout quand le tir de réglage s'est transformé en tir d'efficacité, que les coups se déréglaient tant soit peu et que les éclats rappliquaient à toute volée. En même temps les Boches nous balançaient des torpilles sur la tête ; ils y ajoutaient des 105, des 150 et des minnen couplés par cinq. Notre position très avancée nous protégeait heureusement, car il n'était pas facile aux Boches de tirer si près de leurs lignes. Enfin, après 500 coups de 75, nous avons arrêté le tir, le travail semblant terminé. Mais il faisait rudement mal à la tête, sais-tu. Je n'avais jamais entendu de si près l'éclatement du 75, qui produit une terrible impression d'arrachement et vous flanque une idée de cataclysme soigné (je préfère la plupart des projectiles boches). C'était ce qui dominait de beaucoup tout le reste du concert : c'est réconfortant, bien qu'abrutissant.

Puis nous avons pris nos dispositions ; j'ai veillé à l'équipement et à l'armement des hommes. A minuit, la troupe d'opération a commencé à gagner un de nos petits postes abandonné et bouleversé qui devait servir de point de départ à l'attaque. Marche rampante, dans la gadoue, avec un vent froid, de la pluie qui faisait regretter l'absence de tout vêtement autre que la vareuse.

Impression : l'attente de l'heure du déclenchement, la nuit, dans l'entonnoir d'où l'on doit partir, à écouter les Boches à côté. A chaque fusée éclairante, je sortais ma montre pour voir l'heure : deux heures moins vingt, moins dix, moins cinq, moins deux.... Enfin, j'aperçois au loin les quatre éclairs des quatre coups de départ de 75 qui devaient servir de signal. On compte trois secondes... et le sifflement, et les éclatements du tir de barrage de notre artillerie. Très chic. Et

alors, on se remue, et comment.... On bondit dans la tranchée boche. Naturellement, elle était abandonnée : quand on bouleverse un élément de tranchée en y flanquant 500 obus et des torpilles, il ne faut pas compter que, la nuit suivante, il sera encore occupé.

Mais les Boches, abrutis par le tir de barrage, n'ont rien vu, rien entendu. L'ordre étant de ne pas progresser au delà, nous sommes revenus dans nos lignes, à quatre pattes et en toute vitesse, avec tous les éclats de 75 qui rappliquaient aux oreilles. C'est une sacrée veine de ne pas avoir été amochés. Je suis fort heureux, ayant toujours eu l'impression que l'opération ne pouvait réussir, qu'elle n'ait pas mal tourné.

Mais, sensation humiliante : on nous avait donné une corde « pour ligoter les prisonniers ». O honte ! de rendre cette corde sans personne dedans !

Faut boucler. Je vais voir si huit types, que j'ai installés à faire des exercices de signalisation, sont bien en train d'agiter les bras, ce qui leur sert au moins de mouvements respiratoires.

30 mars.

Me voici revenu à ma grotte et à la cagna mi-japonaise, mi-troglodyte, où j'étais fin janvier [1].

Maintenant le calme est à peu près parfait. Les Boches n'ont pas réagi : à peine un bombardement dans la soirée.

Vu ce matin le colonel, très heureux de la tournure prise par notre petite opération : il pensait bien que nous trouverions visage de bois et craignait surtout que nous ne nous collions sous un barrage de mitrail-

1. Confrécourt.

leuses. J'avoue que c'était ce que je redoutais aussi. Mes petits poilus ont été très chics, et pas trouillards du tout....

Interruption de missive. Un avion boche se balade au-dessus de nous dans le ciel très clair. Nos artilleurs le descendent.

A la jumelle, je l'ai d'abord vu très nettement, assez haut, forme biplan, blanc, avec les croix de guerre dessous, suivi méthodiquement par les flocons d'éclatements du 75. Puis, alors que ces éclatements paraissaient encore à une assez grande distance de l'appareil, on a vu l'avion laisser derrière lui une traînée de fumée. En même temps, il commençait à descendre doucement, en rond. L'hélice ralentit ; on aperçoit un peu de flamme paraissant sortir du moteur. Arrivé à 100 mètres environ du sol, il a piqué ; on a vu sauter ou choir quelque chose qui ressemblait à un type. L'avion est tombé sur le plateau.

J'attends détails complémentaires, ne pouvant y aller voir, pour ne pas donner le mauvais exemple aux hommes qui en ont très envie.

...L'avion s'est écrasé juste devant notre première ligne. C'est un superbe fokker, dernier modèle, avec, dessus, mitrailleuse, télégraphie sans fil et peut-être téléphonie sans fil. Un aviateur est tué, l'autre pris, avec les membres brisés. Les Boches y ayant braqué une mitrailleuse, on a dû faire une sape pour retirer de l'avion le cadavre et la mitrailleuse.

1er avril.

M. Fontenilles est nommé capitaine et nous quitte pour passer au 214e. Je suis désolé. C'était un type très chic, civil d'idées larges, la bonté même, et ayant

du caractère. Nous avions fondé la compagnie ensemble, et je ne l'imaginais pas sans lui. Tout le monde ici le regrette fort.

La même décision porte ma nomination de lieutenant commandant la 1re compagnie. C'est une espèce d'avancement ; c'est aussi un surcroît de travail et de responsabilité très sensible. Je ne m'en plains pas. Et j'aime mieux être commandant de compagnie à la 1re que tranquille chef de section ailleurs. Je voudrais même bien être assuré d'y rester, et je redoute les chambardements futurs. Heureusement que le commandant fera le possible pour me garder, ainsi que Ducombeau.

Nous recevons un nouveau sous-lieutenant : Martal, ancien sergent-bombardier. Le colonel nous l'a affecté avec intention, comme un type charmant, très cultivé, et avec qui nous ferions excellent ménage.

A M. D..., A L'ÉCOLE NORMALE

6 avril.

Nous continuons d'user l'ennemi avec la dernière énergie. Mon bataillon est toujours bataillon volant, mais ses vols sont brefs et ne quittent pas la même région.

En ce moment, nous sommes au repos dans un village [1] qui nous avait laissé de mauvais souvenirs, car le bombardement nous y avait causé des pertes stupides. Il est aujourd'hui plus agréable, et nous jouissons en paix de paysages printaniers.

En première ligne, nous nous sommes quelque peu agités ces derniers temps.

1. Roches.

Nous avons même organisé une petite représentation : bombardement de jour, attaque de nuit d'un élément avancé ; ma section, qui était chargée de l'opération, aurait pu se couvrir de gloire si les Boches n'avaient jugé opportun d'évacuer la tranchée visée....

Le bénéfice le plus net que j'aie retiré de cette manœuvre est encore quelques impressions pittoresques, notamment celle-ci : en distribuant à mes hommes, avant l'attaque, les énormes couteaux d'apache ou de cuisine qui doivent servir au « nettoyage », j'ai eu conscience de faire quelque chose qui n'était pas de mon état. Encore quelques mois de tranchée, et cela sera de mon caractère, sans doute.

A SA MÈRE

7 avril.

Rien à signaler. Il fait frais et bon. La vue, de ma fenêtre, est charmante : un coin de route du village, le lavoir, les vergers fleuris, la rivière et les coteaux.

Ce matin, je suis allé au travail jeter le coup d'œil torve du commandant de compagnie. En ce moment, je prends un repos bien gagné après avoir réglé diverses questions de détail intérieur. Je fais dans la compagnie une chasse lente et sûre aux embusqués : des tas de types qui s'arrangent d'une quelconque mission spéciale pour couper au travail. Il y a le tambour qui se dit à la disposition du service de santé pour nettoyer les abords des cuisines. Il y a les agents de liaison qui n'ont ici aucune liaison à assurer et qui estiment toutefois ne pouvoir faire autre chose. Il y a des tas de cuisiniers pour des popotes imaginaires. Le bureau réclame des secrétaires pour faire le travail qui seul justifie son exis-

tence. C'est assez difficile d'empêcher tout cela sans se donner l'air de faire du zèle tout neuf.

Non, M. Fontenilles ne m'a pas laissé *Vade Mecum*, qu'il a emmené avec lui au 214e. Mais on a fait pour moi une demande de monture, et j'attends avec une légitime impatience (mêlée d'un peu de crainte) l'arrivée de mon hippogriffe. De quoi sera-t-il fait? de bonhomie, langueur et docilité, ou de pétulance, outrecuidance et frivolité?

...On m'apporte les pièces à signer. Là!... C'est fait. J'espère avoir pris un air suffisamment important pour décocher mes signatures : ceci afin d'impressionner l'agent de liaison qui assistait à la cérémonie. C'est à ce moment qu'on prend conscience de ses responsabilités, car ce serait catastrophal si j'avais apposé mon seing sous des chiffres inexacts, soit en kilos de bougies, soit en litres de pinard. (Sache qu'aujourd'hui la ration de vin à laquelle chaque homme a droit est de 0lit,375 au lieu de 0lit,30 : et penser que cette augmentation coûte des sommes folles à l'État ! Mais l'État, c'est pas moi, comme disait Louis XIV.)

Diable ! Diable ! J'ai oublié de faire une commande de piquets pour mon boyau. Je me précipite chez le nommé Sauvage, adjoint au commandant, qui saura peut-être quelle est la procédure à suivre. Moi je sais pas. Et personne ne doit le savoir. N'empêche qu'on aura les piquets tout de même.

8 avril.

Le colonel me fait la surprise d'une petite citation[1] pour notre opération de la nuit du 28 au 29.

1. « Officier de première valeur. A dirigé de façon remarquable une forte reconnaissance qui a été exécutée dans la nuit du 28 au 29 mars 1916. A rapporté les renseignements les plus précis sur un petit poste ennemi qu'il devait enlever avec sa section et dont l'ennemi s'était retiré ».

Ce qui m'a fait surtout plaisir dans cet événement, ce sont les paroles que m'a dites le colonel en guise de félicitations : à savoir qu'il avait saisi la première occasion de me citer, étant très content de ma façon de servir et qu'il était heureux de penser que, plus tard, je ferais mes cours avec la croix de guerre. Voilà qui est une aimable pensée, n'est-ce pas?

Le commandant, qui est bien pour quelque chose là dedans, m'a demandé de t'envoyer lui-même la citation. Tu verras que mon sergent Bouleau a, lui aussi, son petit paquet : ce dont je suis très content, car il mérite depuis bien longtemps une distinction.

Pour moi, j'avais déjà une vareuse et un « équipement » de salopard : il ne me manquait que cela pour en avoir la tenue complète. Mais, sans chiner, ça fait très décoratif.

Tu n'auras plus le droit de m'écraser sous la majesté de tes palmes.

10 avril.

Ce matin, levé à quatre heures (oh ! que triste de ne pouvoir jouir en paix de son adéquat plumard !), je suis allé diriger le travail de la compagnie. Évidemment, cela n'est pas d'un intérêt fou de faire fabriquer des claies avec des branches, de placer ces claies, de les faire maintenir par des piquets respectables et d'attacher le tout avec du fil de fer choisi, puis de creuser des rigoles d'écoulement pour les eaux envahissantes. Mais on arrive toujours à prendre plaisir au travail qui avance.

Ce travail a, pour moi, le grand agrément d'être dans un joli paysage, au milieu des bois. Entre deux inspections de mes travailleurs, j'ai pondu un petit crayolor que je t'enverrai : encore, et plus que jamais, des troncs de pins avec du soleil dessus. C'est plus

fort que moi, il faut que je crayolorise des troncs de pins : c'est une des plus jolies choses qui soient sous le ciel, et la lumière s'y accroche mieux qu'à n'importe quoi.

AU COLONEL M...

11 avril.

Je suis content que l'histoire de notre petit coup de main vous ait amusé ; mais le récit que je vous en ai fait n'est pas complet. Cette digne opération a été cause, pour ceux qui nous ont remplacés dans le secteur, d'accidents peu gais : ils ont voulu recommencer et se sont fait abîmer : ils ont laissé un sergent sur les fils de fer ennemis, dont on a pu ce matin seulement enlever le corps.

...Je me ferai envoyer le numéro de la *Revue de Paris* qui publie la nouvelle de Mme Maxime David : *La Vie n'est pas un roman.*

J'ai gardé de Maxime David [1] un souvenir précieux ; comme vous, j'ai tant de tristesse à me rappeler les soirées passées autour du piano ; et je crains d'en avoir plus encore si l'existence que je mène en ce moment prend fin quelque jour et que je puisse m'apercevoir de tout ce que nous avons perdu.

Bien tendrement je vous embrasse.

A SA MÈRE

11 avril.

Aôh ! Médème, j'ai reçu mon cheval ! Un cheval chocolat, pas trop mal fichu, race argentine ! et grand ! (Je ne peux pas monter sur un bourricot, tout

1. Ancien élève de l'École Normale, professeur agrégé de philosophie au lycée de Chartres, tué le 1er octobre 1914, jour de son arrivée au front.

de même). Quand j'aurai une selle, je ferai très bien là-dessus. Faut prier le Seigneur que je ne sois pas dessous.

Il n'a qu'un défaut : il affiche une prédilection de mauvais goût pour le galop ; je n'avais pas connu cette allure avec le beau *Vade Mecum* qui ne prenait le trot qu'à regret. Quand Rico (mon ordonnance de cheval) l'aura fatigué un peu, en le montant tous les matins, il sera moins pétulant.

...Suis content que tu sois contente de me savoir pavoisé : je me réjouis aussi de ne pas l'être grâce à quelques zigouillés.

14 avril.

Je suis majestueusement installé dans un excellent fauteuil, en mon poste de commandement, assez loin derrière les premières lignes.

L'existence serait presque charmante si l'on n'avait le téléphone pour vous l'empoisonner et surtout s'il n'y avait pas des masses de papier à déchiffrer ou à confectionner. Oh ! la quotidienne « situation » administrative !

Songe que cet après-midi, tandis que les Boches nous balançaient des torpilles, le téléphone tempêtait dans mon abri parce que les pièces de la compagnie avaient du retard. Étant encore jeune commandant de compagnie, j'avais cru naïvement qu'il pressait davantage de surveiller le bombardement et de diriger les représailles que de signer mes pièces. Je ne recommencerai plus.

Autre pittoresque : pendant ce petit bombardement, j'étais en première ligne avec notre nouvel aumônier (qui ressemble à Venizelos) ; je l'avais invité à visiter le secteur qui paraissait très calme ; pendant le trajet, ça a changé. Je ne provoquerai

plus de tournées pastorales, ne voulant pas assumer la responsabilité de faire amocher un ministre du culte.

D'ailleurs les Boches ont été bien servis : j'ai fait monter des tas de torpilles, je me suis assuré le concours de deux batteries de 75 en plus du canon de 80, et ce soir, dès la première torpille boche, je leur en ai flanqué 40 sur le coin du crâne, quatre salves de 75 et 10 obus de 80 ; plus quelques grenades, même des suffocantes et des lacrymogènes. Depuis, ils nous fichent la paix. Ça fait plaisir. Il faut savoir leur parler : ils n'aiment pas plus les projectiles que nous. C'est l'entente cordiale : « Ti va rester tranquille. Ti veux faire le michant? Ti es foutu ! »

Attends un peu, s'ils recommencent cette nuit, ils n'en sont pas quittes à moins de 60 torpilles, dont des grosses, des pépères.

Fen de brut !

C'est très chic, sais-tu, de pouvoir déchaîner du chambard comme ça ; « on a du goût », comme dit Claudine. Et puis, comme dit Martal, « il faut leur montrer qu'ils ne sont pas chez nous ».

Très amusant, Martal, et très vivant. Il faut même que je le surveille un peu : il s'exposerait avec trop d'indifférence, bien qu'il soit fort prudent pour les autres et pour ses hommes. Il a en tout cas une qualité précieuse : il donne l'impression de s'amuser beaucoup, et le cafard passe un mauvais quart d'heure avec lui.

19 avril.

Il était parfaitement inutile de me creuser la tête pour trouver un nom inédit à mon canasson : Rico m'a dit que, parmi le peuple des ordonnances, ma monture était connue sous le nom de « *Quarant'-sous* ». Il serait vain de chercher mieux.

D'où vient ce nom? Sans doute de l'aspect minable qu'avait mon canard, ainsi que ses congénères d'ailleurs, à la descente du train : éreinté, l'œil terne, tout le poil tondu, la crinière et la queue coupées, avec sur le dos et le cou des inscriptions en poil, bizarres : tout à fait le cheval qu'on paye quarante sous pour pêcher des sangsues. Mais maintenant il vaut davantage.

Il pleut et il fait soleil. Là-bas, dans la vallée, les Boches bombardent systématiquement un bois où nous savons pertinemment qu'il n'y a rien du tout.

Pourquoi regrettes-tu qu'on m'ait envoyé l'Annuaire de l'Ecole Normale, avec la liste de tous les disparus? Je n'ai pas pris coutume de me fourrer la tête dans un sac pour ne pas voir les tristes évidences. Au contraire, c'est chose salutaire et bonne de voir combien d'amis ont porté le sacrifice, et rien n'apprête mieux à l'accepter.

24 avril.

C'est pas la peine de nous la faire à la villégiature. Nous aussi, on s'en met plein la lampe de *petits zoisiaux, d'arbrissiaux et de ruissiaux en fleurs.*

Pour l'instant, je suis dans une vaste ferme, et je contemple le pieu où je me vautrerai cette nuit.

Je reprends les événements.

La nuit dernière, à partir de huit heures et demie, nous avons commencé d'attendre les tirailleurs algériens qui devaient nous relever. A dix heures, personne. A onze heures.... A douze heures.... A minuit trente, on commence à apercevoir quelques billes exotiques.

Alors ce fut le début de l'immonde pagaye. Ce régiment de tirailleurs, très éprouvé sous Verdun, a été complètement refait avec des hommes des

jeunes classes et des officiers venant d'Afrique, de bureaux ou postes reculés dans le désert : dans tout le bataillon, trois officiers et une poignée d'hommes avaient déjà vu le feu. Quant aux autres, ils n'avaient jamais vu une tranchée et ne se connaissaient même pas entre eux. Or, nous qui commençons d'avoir l'habitude de prendre des secteurs, nous n'en prenons jamais un sans une reconnaissance préalable où nous emmenons tous les chefs de section, les spécialistes et les sergents. Ces MM. les Arbis n'étaient pas venus voir. Cinq jours auparavant, quelques commandants de compagnie seulement étaient passés en auto, histoire de balader et de se réjouir avec nous. Nous ne pensions pas que cela était leur reconnaissance. Ajouter que, la plupart du temps, nous relevons de jour, tandis qu'en raison de l'importance du mouvement, ils nous relevaient en pleine nuit.

Cela posé, quel tableau !

Par le boyau qui menait à notre grotte, on voyait arriver des groupes de deux, trois, quatre négros ahuris. Pas plus de gradés, officiers ou sous-officiers, que sur ma main. Heureusement nous savions à peu près le numéro des compagnies qui allaient en première ligne et de celles qui allaient en réserve ; on leur demandait au passage : « Quelle compagnie? — Nivième comp'nie ! — File.... Baleik ! ! ! ! ! » On aiguillait le type dans un des boyaux du labyrinthe menant en première ligne, et il piquait un re-pas gymnastique dans l'obscurité. L'embêtant, c'est que notre grotte faisait partie d'un centre de résistance ; or, un centre, c'est rond, et les bicots ne se faisaient pas faute de tourner en rond dans les boyaux, pendant des heures.

Tout d'un coup, n'ayant encore vu personne entrer

dans notre grotte, j'en vois sortir deux sections de bicots, au pas de charge, affolés ; venaient d'où? mystère. Et ils refichaient le camp, du côté du village, à l'arrière, simplement sans doute parce que ça descendait. Il a fallu courir après pour les ramener vers la première ligne.

Puis on s'aperçoit qu'il ne vient plus personne par le boyau. On s'inquiète, on va voir : une demi-section de bicots s'était arrêtée face à l'arrière : ils avaient vu un emplacement de mitrailleuse et leur sergent leur avait dit : « Ti marche tant que ti vois pas li mitraillouse : li mitraillouse, c'est primière ligne. » Alors ils s'étaient arrêtés, à deux kilomètres des lignes, et ils croyaient avoir les Boches à 20 mètres. Heureusement qu'ils n'ont pas eu fantaisie d'ouvrir le feu droit devant eux, sur le village d'arrière.

Un autre tirailleur arrive, le nez contre un pare-éclats. Il stoppe et dit : « Y en a plus, tranchée. » Naturellement, il ne songe pas à faire le tour du pare-éclats, s'assied, et en voilà pour vingt minutes d'arrêt pour tout ce qui suit.

Enfin nous avons pu hospitaliser dans notre grotte environ l'effectif d'une compagnie ; nous avons vu le commandant de compagnie : donc nous étions autorisés à nous croire relevés ; et nous filâmes, en faisant fort attention à ne semer personne en route.

La grande Veine a voulu que, toute la journée précédente et toute la nuit, les Boches se soient montrés d'un calme effarant. Pas un coup de canon, pas une torpille ! Peut-être faisaient-ils aussi une relève? Peut-être respectaient-ils le repos de Pâques?? Mais c'était bien heureux.

Entre temps, incidents bien nègres : un bicot

fumait la cigarette (ce qui n'est pas indiqué pour une relève de nuit) ; son sergent, n'espérant pas lui faire comprendre son erreur, veut lui enlever la cigarette du bec. Le bicot happe le doigt du sergent et le mord jusqu'au sang. Le sergent gueule. Le lieutenant s'amène, et use de la matraque : il tape, il tape sur le nègre. Puis il se fatigue, appelle l'adjudant et lui dit de continuer. L'adjudant amène le bicot dans un coin et tape. Après quoi, il revient au lieutenant, et très militairement : « Mon lieutenant ! je vous rends compte que c'est fait. » Combien je me félicite de n'avoir pas à employer les mêmes méthodes de commandement ! Mais je crois qu'il ne peut y en avoir d'autres avec les bicots.

Donc, vers deux heures, nous avons pu quitter nos grottes, et même avec la compagnie au complet, sans oublier la cuisine roulante ; résultat inespéré.

L'ordre de marche nous imposait un énorme détour d'au moins 8 kilomètres pour prendre un pont éloigné [1]. Nous nous heurtons à des tas d'unités éparses et en pagaye, soit des troupes relevant, soit des troupes relevées. Nous nous en dégageons sans trop de difficultés.

Superbe paysage : la lune tardive se lève, en croissant, énorme et rouge, sur les brouillards et les saules de la rivière, sans qu'on sache si ce sont les arbres, la brume ou l'eau qui la reflètent.

J'emmène ma compagnie vers le village lointain où se doit rassembler le bataillon [2]. Nous y arrivons au petit jour, sans avoir laissé personne derrière nous. On se retrouve avec la 3e compagnie et on attend les autres dans un champ. Casse-croûte, café.

1. Pont de Roches, sur l'Aisne.
2. Ambleny, au sud de Fontenoy.

La 2e compagnie arrive. Le commandant aussi. Au bout d'une heure, on renonce à attendre la 4e. Nos chevaux sont arrivés. On m'a prêté la selle d'un éclaireur monté, et je peux enfourcher *Quarant'sous* pour l'étape qui nous amène à sept heures au village ci-présent [1].

Gentil maintenant, mon canasson : il consent à marcher au pas. Quant au trot, incomparable. Et le galop ! un rêve : patatam... patatam....

Nous restons ici demain encore, avant de continuer notre marche vers l'arrière.

26 avril.

Ce matin, départ moyennement matinal, à six heures et demie.

Délicieux trajet. Quelle jouissance de passer successivement (direction ——→ l'arrière) toutes les croupes et vallées que nous apercevions de nos cagnas de réserve, derrière les lignes.

Matinée extra pure et printanière : soleil très clair, vent léger, feuillages jeunets. Et tout cela vu du haut de *Quarant'sous*, au rythme doucement berceur de sa croupe paisible.

Après avoir traversé de belles plaines, avec des collines vertes et roses, nous sommes entrés en forêt [2]. Un beau tableau sur notre route : tranchées d'arrière faites par des salopards. Merveille de symétrie, confort et bon goût : d'adorables escaliers pour ne pas y faire de mouvements pénibles ni brusques, et surtout une jolie petite porte « pour entrer dans la tranchée » ! ! ! ! Et ces réseaux de fils de fer d'une régularité touchante ! J'aime à croire

1. Cutry, au sud d'Ambleny.
2. Forêt de Villers-Cotterets.

que les gens qui ont vu ça ont eu la forte impression du front....

Enfin, arrivée dans un patelin fort amène [1].

27 avril.

Je crois que nous voici au terme de notre voyage.

Ce matin, départ extra-matinal. Réveil à deux heures et demie (quel dommage de se réveiller si tôt dans une aussi jolie chambre !) et mise en marche du bataillon à trois heures et demie.

Nous rentrons dans la forêt ; longtemps nous y cheminons. Nous en sortons. Nous y rentrons. Nous en sortons. Assez joli pays ; moins qu'hier toutefois : cela sent plus le Nord. Dès qu'on quitte la forêt, on arrive dans de la plaine à colza et à betterave, avec des sucreries énormes. Il fait très, très chaud : même pas naturel pour un honnête printemps. Les hommes, fatigués des marches sur des routes forestières pavées et sur des routes nationales non moins pavées, commencent à la trouver saumâtre. J'ai un peu honte, mais grand confortable, à me trouver juché sur *Quarant'sous* : quelle croupe simili-fauteuil ! Je m'y renverse, je m'y cale, je m'y prélasse, je m'y délasse ; le rêve! Et quelle docilité !

Enfin nous apercevons les toits du village [2] où nous devons nous arrêter (et pour quelques jours, j'espère). Il est dix heures du matin.

Le colonel a vu passer le bataillon : devant le général de brigade, il a chargé le commandant de féliciter les officiers de la belle tenue du bataillon, alors qu'il n'infligeait que blâmes aux autres bataillons. Il est vrai que nos types sont épatants : ils tiennent à cœur

1. Oigny, près de Villers-Cotterets.
2. Levignen, près de Crépy-en-Valois.

de ne pas rester dans le fossé. (Peut-être y a-t-il un peu de la faute des officiers qui s'occupent d'eux un peu plus qu'ailleurs.) Filhouze, un brave vieux de chez moi, cordonnier ingénieux mais poussif, fait mine de n'en plus pouvoir ; je lui dis qu'il serait le premier traînard de la compagnie : il remonte son sac en me disant : « Eh oui ! on ne peut pas salir la compagnie ! » et marche quand même. Gentil.

Nous faisons notre entrée musique en tête, sabre au clair, dans ce joli village, à la lisière de la forêt.

Bon cantonnement.

A Mlle D...

28 avril.

Je reçois votre lettre écrite sur l'herbe, sous le soleil radieux et en bonne amitié, et je ne sais comment vous dire la joie qu'elle m'apporte.

Elle me trouve dans une situation illogique en temps de guerre et assez propice à l'élevage du cafard : en manœuvres et au repos, très à l'arrière. Malgré tout le confort de notre installation, les heures me paraissent traîner la patte beaucoup plus qu'à la tranchée : nous n'entendons pas le canon ; mais, Paris étant tout près, nous entendons les trains qui y mènent en une heure et où nous ne pouvons pas monter ; cela est fâcheux et serait insupportable si l'on y pensait avec trop d'application. J'aime mieux suivre les conseils que me donne votre lettre : laisser trotter les idées sous mon casque où le soleil les cuit et les embrouille....

Voici une semaine que nous avons quitté notre secteur, et, dès notre retour sur une vraie route, nous avons retrouvé le beau temps. J'ai personnellement beaucoup goûté les quatre jours de marches et de

cantonnements qui nous ont amenés ici : pays fort joli, de forêts, châteaux et villages selon les pures traditions de l'Opéra-Comique, par des brumes matinales très réussies.

Et puis, mes fonctions de simili-capitaine entraînant la possession d'un simili-pur-sang, c'est en toute sérénité que j'appréciais le paysage, sans fatigue, bercé comme il convient par mon doux canard.

J'ai hanté quelques maisons ou manoirs abandonnés ; j'ai même découvert un piano presque juste, avec toutes ses dents ; j'y ai trituré quelques vieilles choses que je me rappelais plus ou moins, mais où revenaient de doux souvenirs.

Ici, je suis très bien partagé : mon appartement est retiré au fond d'un jardin qu'on ne soigne plus ; j'y suis seul, et je m'en félicite. Les propriétaires ont laissé en partant quelques meubles confortables et le minimum de bibelots horribles.

A SA MÈRE

Dimanche 30 avril.

En ce moment, la guerre nous est d'une clémence paradoxale. Le patelin est fort agréable : il serait parfait s'il possédait de l'H^2O ; mais pas le moindre petit ruisseau, pas la moindre mare, pas le moindre lavoir. Il faut payer un litre d'essence par compagnie au garde champêtre chargé de faire fonctionner l'élévateur d'eau du puits unique.

Il sera bien difficile de faire laver tout le linge des hommes à la ville voisine.

Et puis *Quarant'sous* ne va pas : il n'est pas assez solide pour un grand chimpanzé comme moi ; les marches l'ont fatigué, il a les pattes enflées et aurait

besoin de les tremper journellement dans l'eau courante : il n'y a pas mèche.

Hier après-midi, on m'a prêté un autre cheval : noir, joli d'allure, tête et queue arabes. Il a trotté assez gentiment, mais je ne sais ce qui lui a pris à un moment : j'étais au pas sur la route et je lui laissais les rênes assez libres ; je regardais le paysage d'un air amateur, quand je vois subito le niveau de l'horizon s'élever, élévation correspondant à un abaissement de mon niveau personnel ; j'ai eu juste le temps de sauter et de dégager ma jambe : mon imbécile de canasson avait cru bon de se coucher sans prévenir dans la poussière, sur son côté gauche. Je l'ai remonté sans drame et nous avons repris notre route, moi très heureux de n'être pas tombé, et le cheval mi-blanc mi-noir.

Avant cette charmante balade, les ordres fixaient deux heures de théorie : c'est assez dur à avaler pour les poilus comme pour nous. Nous avons mis en commun, Ducombeau, Martal et moi, toute notre faconde : c'était tout juste suffisant. Mention spécialement honorable à Martal qui a disserté longuement sur « l'hygiène corporelle qui n'est autre que l'hygiène du soldat, l'hygiène du soldat étant simplement l'hygiène du corps » et autres thèmes inépuisables.

Aujourd'hui, journée de pur repos. Le commandant nous délivre des laissez-passer pour la ville voisine [1]. Nous nous y rendons en groupe sympathique, à pied, rapport à certains canassons qui n'aiment pas rencontrer les autos. A part une assez jolie et vieille église, il n'y a rien à voir.

Quand je pense qu'autrefois je me serais ennuyé

1. Crépy-en-Valois.

à cent sous de l'heure dans une ville pareille et que maintenant je me trouve infiniment heureux d'y déambuler !...

1er mai.

J'ai en ce moment beaucoup plus l'impression de mener un pensionnat à la promenade du jeudi que de conduire une compagnie à « la noble exerciço », — expression légendaire et à désinence hispanienne, venant de la jolie chanson dont voici le début :

Le matin, dès le point du jour,
Ce qu'on entend, c'est le tambou-ou-our :

Il faut aller à la noble exerci-i-ço,
Et toi, pôvre soldat, c'est ton plus grand suppli-i-ço.

Le programme de travail portait, aujourd'hui comme avant-hier : de deux heures à cinq heures, théorie. La compagnie s'est mise dans une tenue de temps de paix : la veste et le calot, le fusil pour la forme, et nous sommes allés dans les bois voisins du village pour y faire de la théorie. Au bout de dix minutes, nous avons trouvé une charmante clairière, avec des ombrages pour nous protéger du soleil orageux.

Première partie de l'exercice : repos prolongé, digestion. Ducombeau, Martal et moi nous mettons à l'ombre d'un cerisier, et nous cherchons sur quoi nous pourrions bien faire une théorie. Pendant ce temps, les poilus dénichent un nid de lapins de garenne et nous apportent trois enfants de lapins rigolos, qui s'échappent de toute la force de leur jeune cul blanc et qu'on rattrape sans douleur.

Enfin on se décide : Martal rassemble les poilus, les assied en rond sur l'herbe, et commence un laïus mirifique sur les grenades, sa spécialité : considéra-

tions historiques (grenadiers de la garde), tactiques (c'est plus gros qu'une balle, mais ça va moins loin), etc., etc.

En ce moment, nous nous rereposons. Nous allons rassembler à nouveau d'ici peu et poser quelques questions bien senties. Puis on s'en ira.

On est gentil, somme toute, on ne nous accable pas de travail. S'il n'y avait pas la paperasse, ce serait trop beau.

6 mai.

Je t'écris à nouveau de ma petite classe en plein air, dans le bois aux lapins.

Je m'y suis véhiculé sur le cheval noir ; il a fait des difficultés pour sortir du cantonnement ; il m'a fallu le mettre à la raison au moyen d'une baguette-cravache : j'ai conçu un orgueil démesuré d'avoir osé taper sur sa croupe redoutable.

Après une heure d'évolutions quelconques dans es bois, une ondée nous a forcés à reprendre le chemin du village. Naturellement, une fois rentrés au cantonnement, nous avons eu l'air idiot, car il faisait un soleil éclatant. Alors nous avons tué le temps diversement : quelques interrogations sur des théories faites précédemment, en particulier sur les embarquements en chemin de fer : « Qu'est-ce qu'il ne faut pas lancer par la portière? — Des bouteilles vides. — Pourquoi? — Parce que ça pourrait blesser des types. — Qui ça? Ça ne s'appelle pas des types. Comment ça s'appelle? — Des embusqués. — Bon. »

Je me lance après dans un développement ingénieux et faux (d'ailleurs oiseux) sur les différences entre les gaz asphyxiants, les gaz suffocants et les gaz lacrymogènes.

Cet après-midi, il repleut. On fait comme Gri-

bouille : on envoie la compagnie aux douches.

Le colonel vient visiter les cantonnements : pas d'observations. Il me charge d'écrire l'historique du régiment pour la librairie militaire Berger-Levrault. Ce ne sera pas long.

Je finis le livre de Pergaud, *De Goupil à Margot*. Ça sent assez bon la forêt et cela doit être plein de justes observations : il y a des gestes d'animaux très bien saisis. Mais, à mon avis, quel style ! C'est à lire de pareils bouquins (d'ailleurs pleins de qualités solides) qu'on voit combien la culture classique est bonne à qui veut écrire. Il est vrai que l'Anatole France ingurgité ces derniers temps m'a rendu bien difficile. Lu aussi la *Jeune fille Violaine* de M. Claudel. Il est certain qu'il y a là dedans un souffle biblique, simple et robuste ; des profondeurs merveilleuses. Je ne suis pas encore habitué à certains termes de jargon philosophique qui y reviennent fréquemment; je suis un peu gêné aussi par le symbolisme chrétien qui traverse l'œuvre, mais l'impression du tout est d'une beauté curieuse.

Dimanche 7 mai.

Repos hebdomadaire. Ce matin, très prolongée station dans le plumard, à bouquiner la *Divine Tragédie*, de Bataille : des vers très beaux, des passages précieux et des descriptions macabres, horripilantes. Je ne te conseille pas d'en faire ton livre de chevet. Et puis, après tout, il parle beaucoup de la bataille, et il n'a pas l'air d'avoir travaillé dans la partie : malgré tout, ça gêne.

Il y a des gamines de quatre à six ans, la figure barbouillée, les cheveux embrouillés et le tablier crasseux, qui envahissent périodiquement mon domicile : ces sales gosses grimpent mon escalier, entrent dans

ma chambre sans frapper, à n'importe quelle heure, pour me demander si je veux du muguet. Deux fois je les ai envoyées paître, et elles ont redescendu mon escalier en piaillant. Hier, pour avoir la paix, j'ai demandé un bouquet de six sous : on m'a promis de me l'apporter. Le soir, en effet, on me tend le bouquet : « C'est un bouquet de dix sous, monsieur. » J'ai payé, naturellement, mais je les ai violemment emballées ; en même temps, le commandant, qui était avec moi, leur roulait des yeux furibards en agitant ses mandibules barbues : je pense qu'elles auront eu assez peur pour ne pas revenir.

Ça y est : il pleut. Zut ! Je vais rester dans ma chambre toute la journée. Je transporterai dans de grands vases pas trop laids trois tulipes roses et deux iris qui s'embêtent au jardin. Avec mes dix sous de muguet, cela fera une belle garniture.

Pour l'instant, allons au bureau signer les pièces, les sacro-saintes pièces, et renoncer à *Quarant'sous* par une demande de remplacement.

8 mai.

Me voici fortement humilié :

Une note de Joffre, datant de trois mois, prescrit qu'il faut au moins deux capitaines par bataillon ; chez nous il n'y en avait aucun, les quatre compagnies étant commandées par de jeunes lieutenants. En conséquence, on nous affecte deux capitaines qui prennent la place des deux plus jeunes lieutenants commandants de compagnie, à savoir Coulomb et moi.

Ça m'embête un peu de perdre ma monture (mais j'étais si peu monté) ; d'autre part, ça ne me déplaît pas d'avoir moins de papiers à fournir et plus de temps à moi. Je reprends ma bonne première section, que Ducombeau me repasse : cela m'ennuierait

beaucoup de changer de section, ayant toujours eu la même depuis un an.

A M. D..., A L'ÉCOLE NORMALE

11 mai.

Encore un déplacement. Nous cantonnons maintenant plus au nord, dans un village de peu de ressources, bien qu'assez éloigné des lignes[1].

Sommes-nous ici pour continuer nos exercices modérés de gens au repos, ou pour une besogne imminente et plus grave? Nous l'ignorons, et, en attendant, nous nous organisons au mieux. Ayant d'abord couché dans une grange perforée, nous avons découvert une maison inhabitée et vide où nous improvisons peu à peu un mobilier. Nous luttons doucement contre le mauvais vouloir des habitants, à qui la guerre a ouvert peu d'horizons. Nous charmons la municipalité et nous respectons la basse-cour. Bientôt tout le monde sera d'accord, et nous irons ailleurs....

A SA MÈRE

12 mai.

J'ai dormi admirablement en mon petit lit de fer, dans les draps prêtés par M. le maire. Ma chambre n'est pas vilaine du tout : grande suffisamment, avec un papier à bouquets roses très frais, sans autres ornements que le lit, une table et un banc de guerre (que Sempé m'a fabriqués avec des planches et des billots trouvés dans une étable), ma cantine et mon sac.

1. Mailly-Raineval.

Je vois de ma fenêtre des arbres et des haies, un carré de choux où se promènent deux tortues : une petite et une grosse. C'est sympathique. D'ailleurs, je suis un des mieux logés du bataillon : la plupart des officiers n'ont que des plumards infects dans des chambres peu odorantes. Ici, c'est tout neuf et propre, et inhabité.

...Les permissions ont repris ce matin. Toutefois, il n'y a plus de permissions de vingt-quatre heures pour Paris ; combien je me félicite d'avoir eu la mienne[1].

Je ne t'ai pas encore dit ce que je pensais de notre nouveau capitaine, M. Houzelle[2] : propriétaire vers Narbonne, lieutenant au début de la guerre, capitaine depuis un an, méridional, froid, calme, souriant ; esprit net et énergique; très bien élevé et fort aimable avec nous, s'occupe beaucoup du confort des hommes ; aime bien que chacun soit à sa place ; a la façon pour commander. Je crois qu'il était difficile de mieux tomber.

15 mai.

Hier, après-midi, le capitaine m'a prêté son cheval pour aller, dans un village distant de 8 kilomètres, écouter une conférence sur les gaz.

La conférence fut peu palpitante : pas grand'-chose de nouveau (et autant vaut). Un jeune médecin, qui a assisté à une attaque par gaz et participé à plusieurs enquêtes à ce sujet, nous a réunis, la plupart des officiers de la brigade, dans la salle d'école. C'était

1. Permission du 3 mai. Le cantonnement (Lévignen) étant alors très proche du chemin de fer, le colonel avait accordé des permissions de vingt-quatre heures aux officiers qui étaient de Paris.

2. Tué le même jour qu'Étévé.

très gentil : les vieux colonels, commandants, etc., assis sagement dans des bancs étriqués. Le colonel commandant la brigade, sur une chaise, le dos au tableau (la place de l'inspecteur), et le conférencier adossé à la chaire, sous le tableau mnémotechnique des divers accents : grave, aigu et circonflexe. Le fond de la salle était garni de ceux qui n'avaient pas de bancs : des élèves peu sages. L'élève Deschamps a mérité, par son bavardage, quelques mauvais points.

Le facétieux conférencier avait apporté, dans de petites bouteilles, divers liquides suffocants ou lacrymogènes qu'il nous a fait respirer : il en est résulté des pleurs et des grincements de dents, et l'attention de l'auditoire en fut compromise pendant quelques minutes.

A la fin de la conférence, le colonel nous a fait prévoir que, d'ici peu, nous irions réoccuper un secteur. J'espère que ma permission (la vraie) aura le temps de venir avant, car le colonel m'a dit qu'il me faisait établir une permission de huit jours au lieu de six (deux jours de plus pour ma croix de guerre). Bon ça.

Ledit colonel a été spécialement charmant hier. A l'aller et au retour, nous avons fait route avec lui, et il a réglé la chevauchée avec beaucoup de bonne grâce.

T'ai-je dit que notre capitaine nous était arrivé avec une jolie petite chienne nommée *Mousse*? Fox, avec taches café au lait sur la tête et les pattes, et des tas de truffes argentées sur le reste du corps. Rigolotte et batifolante. C'est plaisir de la voir évoluer dans une meule de paille.

Je me délecte à lire tout doucement la *Paix chez les Bêtes*, de Colette : c'est épatant....

18 mai.

Je me suis levé à deux heures et demie, et j'ai été chargé de devancer le bataillon à son nouveau cantonnement pour préparer l'installation : pas très longue étape (12 kilomètres) qui nous rapproche un peu du front, mais pas beaucoup [1].

Je crois que nous ne sommes pas ici pour longtemps. Dommage : personnellement je suis bien installé. Nous avons établi notre popote chez une vieille dame qui ne cesse de s'étonner : « Bé, vous n'mingez point vite. Vous parlez tout l'temps. »

1. Village de Mézières, entre Moreuil et Rosières-en-Santerre.

VI

DERNIÈRES SEMAINES

(30 MAI — 20 JUILLET 1916.)

A SA MÈRE

30 mai.

Me dépêche te mettre, avant départ du courrier, un mot sur mon voyage [1].

Train brouette : une heure et demie de retard. M'a débarqué à vingt-trois heures et demie [2]. Impossible trouver voiture. Cinq kilomètres à pied, sous pluie battante, par nuit obscure, très. Forcé de grimper après poteau indicateur et de craquer une allumette pour entrevoir à sa lueur fugitive le nom du patelin. Enfin, découvert la maison où je logeais et, le jour venu, retrouvé tout mon monde à sa place, comme je l'avais laissé. Bien.

Tranchées, 31 mai.

Je n'ai pas moisi dans les délices du repos, à mon retour de permission, cette fois.

1. Étévé était venu à Paris en permission, du 20 au 29 mai.
2. A Moreuil, sur la ligne de Montdidier à Amiens.

Hier, l'ordre est venu de nous tenir prêts à partir dans la soirée. Bon : le temps de faire les paquets, de constater que Sempé avait bien gardé tout mon barda. A dix-huit heures et demie, départ, pour aller occuper le secteur devant nous. Vingt kilomètres à faire.

J'étais plutôt vaseux. Chaud. Casque lourd : n'avais plus l'habitude. A vingt-trois heures, nous passons le dernier village civilisé et nous suivons la voie interminable d'un Decauville. Combien nous tordîmes-nous les pattes sur les cailloux et les traverses de cette voie ! Et ça n'en finissait plus. Enfin, un village démoli, et nous trouvons l'agent de liaison ; il commence, par se tromper deux fois, puis il nous met dans le bon boyau. Bon? Pas souvent employé, ce boyau, long de 3 kilomètres, est assez casse-cou ; à la hauteur de ma tête, les herbes mouillées et les orties me caressent au passage. Fait chaud ; ça glisse ; on pelle.

Enfin, nous arrivons au village tout démoli dans lequel passe notre première ligne[1]. Nous y relevons, non sans peine, n'ayant pas reconnu ce secteur, assez biscornu, mais pas très vaste heureusement.

Naturellement, pas question de fermer l'œil de la nuit. Au matin, je songe à me coucher dans la cagna qui m'est échue (un trou, à 3 mètres sous terre, dans de la roche humide, qui sent mauvais), mais le lit qui m'est passé en consigne est inhabitable par d'autres que la vermine : sur des fils de fer, c'est un horrible mélange de matelas, paillasse, le tout éventré, baveux, grouillant de puces. Sempé m'a tout flanqué dehors et m'a fabriqué un lit en treillage, dur mais propre.

1. Maucourt.

3 juin.

Le fil de fer fleurit dans les gérani-ums,
Et l'on ne voit ici femmes, enfants, ni-hommes.

(Martal, — *Œuvres diverses.* Juin 1916.)

Avec cette belle épigraphe, je n'ai pas grand'chose à te raconter. Et cela vaut mieux ainsi.

Nous avons encore passé une nuit sans quiétude : toujours des conversations surprises chez les Boches, plus ou moins bien interprétées ; avec un peu de bonne volonté, on a pu en déduire qu'ils voulaient nous attaquer quelque part, on ne sait où, un certain jour qui n'est pas fixé.... Alors, précautions d'usage, et un peu moins de sommeil.

Les rats, cette nuit, ont prononcé une grande offensive sur mon chocolat, mes cigarettes, et même ils ont entamé le tuyau de faux ambre de ma pipe. Ce sont des sales.

J'ai des roses magnifiques sur ma table, et cela me fait oublier un peu l'odeur de cave moisie qui règne dans mes appartements.

Je lis pour me distraire des choses d'intérêt mitigé : deux bouquins de Gyp, *Doudou* et le *Bonheur de Ginette.* Excuse : je n'avais pas autre chose ; mais c'est curieux comme on trouve du Gyp dans les tranchées. Lu aussi, de Sienkiewicz, *Rivalité d'amour*, sombre histoire, où la couleur polonaise ne compense pas suffisamment le mélo qui règne en maître.

Le souvenir des bons jours de ce mois de mai ne m'attriste pas par comparaison : au contraire, je ne fais que mieux apprécier rétrospectivement ma permission.

A Mlle D...

6 juin.

Je reçois votre lettre écrite d'un pays charmant, et elle me console un peu de la déception que j'ai eue en ne vous trouvant pas à Paris pendant ma permission....

Inutile d'insister sur les plaisirs de ma permission : peu quitté mon Q. G. familial; vu le moins de gens possible, même les sympathiques ; fait un peu de musique ; pensé à rien du tout.

Après quoi, je suis revenu à mon régiment, juste pour l'accompagner aux tranchées, en fin de repos. J'ai beaucoup apprécié l'occupation que m'a donnée ce déplacement, et qui m'a fait oublier que je venais de l'intérieur. Nous sommes maintenant vers le nord, dans un affreux pays plat, où les villages sont de briques et les indigènes, de bois. C'est d'ailleurs mon pays, paraît-il[1]. Pour l'instant, nous voyons peu de briques aux maisons et encore moins d'indigènes : nous avons fait cinq jours de première ligne dans un village complètement démoli, mais, de ce fait, assez agréable. La tranchée y tortille entre les avalanches de toits et de murs, y traverse des vergers qui furent cultivés et gagnent à ne plus l'être. Nous nous promenâmes là dedans, à quatre pattes, non sans volupté : de l'herbe dans tous les sens, du fil de fer, et des fleurs en masse : des roses, des tulipes et des œillets qui durent avoir jadis l'air idiot et bien aligné, mais qui maintenant poussent en plein maboulisme. Sans oublier des fraises délectables et inattendues.

1. Les Étévé sont d'origine picarde.

Notre installation laissait plus à désirer et nos trous sentaient fâcheusement le moisi, ce qui n'enlevait aux rats du secteur rien de leur vitalité.

Quant aux Boches, ils venaient d'envoyer des gaz sur nos prédécesseurs, et, heureux de cette facétie, ils nous laissaient à peu près en paix. A part un temps de galop qu'ils exécutèrent la nuit sur une de nos patrouilles, et où ils laissèrent deux de leurs camarades à sécher sur les fils de fer, ils furent convenables.

A SA MÈRE

7 juin.

Nous voici une fois de plus en réserve, à 2 kilomètres de la ligne, dans un très grand village[1], qui fut jadis pas mal bombardé, et que depuis longtemps les civils ont évacué. C'est-à-dire que nous y sommes seigneurs et maîtres, que toutes les maisons nous y appartiennent, et que nous nous installons à notre guise.

J'habite, avec les officiers de la compagnie, une maison énorme, peu démolie, avec un jardin charmant et une vaste cour ombragée. Nous avons centralisé dans une seule pièce les portes et les carreaux survivants, et nous nous sentons chez nous. La suspension, au-dessus de notre table, porte un nid d'hirondelles ; la pose des vitres a beaucoup vexé ces bêtes, qui guettent maintenant le moment où la porte reste ouverte pour venir voler autour de nous. C'est gentil tout plein.

Dans une maison voisine, j'ai découvert un vieux Pleyel (de la maison Pleyel, fournisseur du Roi) : quatre octaves, piano-épinette tout à fait réjouissant ;

1. Méharicourt.

j'y pourrais jouer du Couperin, si j'en avais ici, et s'il ne manquait pas tant de notes à l'instrument.

Communiqués divers et bizarres aujourd'hui : lord Kitchener coulé, la bataille navale du Jutland définitivement assimilée à une victoire anglaise, les Russes offensifs et ayant fait des tas de prisonniers, le vieux Chinois[1] mort....

Et voici, pour distraire la maman, une version inattendue de *Tipperary*, qu'un type de la compagnie nous révéla ce matin avec ingénuité :

Il sait l'anglais, le pifferari...

Charmant symbole de l'entente cordiale entre tous les alliés, n'est-ce pas?

9 juin.

Ce matin, repos au lit, lecture des *Ballades*, de Paul Fort : bien réjouissant, humoristique et tendre, loufoque et harmonieux : somme toute, charmant, mais non sans danger : je commence à ne pouvoir parler qu'en vers blancs. Que sera-ce quand ça gagnera mes lettres?

Les Russes font de bonne besogne, ce me semble, et nous peut-être davantage à Vaux, bien que cela paraisse moins brillant. Sacré Broussilof, qui l'eût cru?

Cet après-midi, nous avons terminé le travail fixé pour notre séjour ici.

Il est tard, et j'ai pas mal sommeil, étant resté longtemps dehors à faire le monsieur des Ponts et Chaussées qui trace des boyaux, un mètre à la main.

1. Yuan-Chi-Kaï.

11 juin.

Et me revoici dans nos tranchées, parmi les ruines du village et les vergers fleuris [1].

Dans une grenade française vidée et montée, par l'ingénieux Sempé, sur trois pattes en fil de fer, s'épanouit une seule et vaste rose cueillie ce matin dans mes vergers. Une autre grenade de même modèle, suspendue au mur de ma cagna par une ficelle, contient trois roses puériles et minuscules. Dans un pot à eau, trouvé par ici, s'étalent d'autres roses encore, très nonchalantes. Sur l'étagère à la tête de mon lit, dans une petite bouteille, trois roses roses choisies. Enfin, de chaque côté de l'escalier qui monte vers le jour, les planches du boisage forment deux caisses pleines de terre : j'y ai planté, guindés de fil de fer, d'énormes pavots mauves qui font une haie majestueuse. Et je trouve grande joie à cet ensemble décoratif : il compense un peu le manque de soleil qui risquerait de nous attrister.

Hier, la Pentecôte fut l'occasion d'une belle réjouissance : bamboula majeure sur les Missi Boches, histoire d'amocher un peu leurs travaux. Nous étions prévenus. A cinq heures moins cinq, j'étais avec le capitaine dans les débris d'une maison d'où l'on découvre toute la ligne ennemie, avec ma jumelle et mon appareil photographique. Un avion se baladait sur notre tête, prêt à observer le tir. Les Boches lui administraient des fusants qui l'encadraient gentiment. A cinq heures juste, déchaînement du pétard : les lance-torpilles balancent leurs plus gros paquets ; les 240 envoient, par une élégante trajectoire, leurs énormes colis ; les 75 arrosent avec rage ; les grosses

1. Maucourt.

pièces de l'arrière tapent aussi. Superbe spectacle, et tir merveilleux de précision : tout dégringole en plein sur la ligne d'en face. Les grosses torpilles surtout font des colonnes de fumée et de terre de 100 mètres de haut ; on voit les chevaux de frise boches sauter à 50 mètres dans l'atmosphère et s'abattre avec bruit de ferraille ; les mottes de terre retombent avec le potin d'un galop de cavalerie ; on tape aussi dans le village immédiatement derrière la ligne boche : j'ai vu une maison s'envoler, littéralement. Autre attraction : une flamme très haute s'est élevée de la tranchée boche : quelque dépôt de munitions ou de fusées démoli. Ça a duré une heure.

Les Boches ont répondu un peu ; le plus clair de leur travail, ce fut de me casser le parapet de ma ligne avec un 77 et, en même temps, une caisse de grenades : 10 grenades fichues, c'est peu. Cela m'a permis d'avoir les deux grenades vides dont il est question ci-dessus et où les fleurs font très bien.

14 juin.

Aujourd'hui les pavots mauves de mon escalier sont remplacés par de plus énormes encore rouges pavots doubles, découverts sur mes domaines illimités.

Le soleil ne montre son nez que pour disparaître illico sous des cataractes indiscrètes. Mon quart de la nuit dernière fut fangeux, mais calme. Notre 90 a arrosé pendant une heure et demie, sans souffler, les tranchées boches d'un tir bien régulier qui faisait plaisir à entendre : toujours 200 ou 300 obus qui tombent dans les gencives aux Messieurs d'en face.

J'ai reçu hier un nouveau masque C. G. A. : le

combien de la série ? je ne me le rappelle plus. Mais parfaitement compris : se met en une seconde, serre bien, contient les lunettes qui se trouvent placées automatiquement, et ces lunettes sont d'une substance spéciale à quoi la buée ne s'attache pas, ce qui permet d'y voir clair constamment.

Un nouvel élément de pittoresque dans les secteurs : les innombrables girouettes, fabriquées avec fantaisie, qui ornent les parapets, les maisons ruinées, destinées à faire connaître, tout le long du jour, la direction du vent, et s'il y a lieu de craindre une émission de gaz.

Ce matin, au petit jour, j'ai beaucoup apprécié le talent d'un artiste boche qui imitait prestigieusement la poule qui pond. Sans doute ont-ils eux aussi besoin de se distraire ; et cela, du moins, est inoffensif.

La rose qui trempe dans la grenade est aujourd'hui une grande églantine veloutée, au cœur jaune, de haute distinction.

Le commandant m'a prêté le *Jardin de Marrès*, par Bérénice [1], petite brochure publiée par l'*Humanité* et qui est un éreintement de « l'homme à la mèche », surnommé « Guère à la Guerre ». Pour de la polémique, c'est fort agréable, bien que peut-être assez peu « Union sacrée ».

Hier soir, grand événement : changement de l'heure. Très embêtant pour combiner notre relève. On a décidé de ne pas changer l'heure avant ce matin.

16 juin.

Un nouveau déménagement (combien de fois Sempé m'aura-t-il transbahuté mon confort mo-

1. De Victor Snell.

derne?) : le commandant, aux aurores, flanqué de *Larbi*, est parti en permission. Le capitaine le remplace, et moi je retombe dans l'embêtement habituel du commandant de compagnie : on a le bureau avec soi, dans la cagna voisine, et tout le temps on entend parler de situations d'effectif, de matricules, de transport de marmites et de boîtes de singe. Décidément, je ne me vois pas militaire du temps de paix, car il n'y a pas pire bureaucratie.

17 juin.

Nuit agitée.

Hier soir, je commençais à m'endormir, après m'être moult fois retourné sur ma paille, quand on secoua violemment la porte de ma cagna : « Les gaz ! Les gaz ! » Je saisis mon masque, sur l'étagère, à la tête de mon pieu : « Un... deux », je me le colloque sur le nez, je le serre. Sempé allume la lampe électrique, met son masque. Puis s'agit de descendre de mon plumard, enfoncé sous les poutres de la toiture, à $1^{m}.50$ du sol : grave affaire ; allongé, je rame avec une jambe dans le vide, j'attrape la tête de Sempé, puis une chaise : un rétablissement et me voilà sur pieds, par terre ; je boutonne ma vareuse, je prends mon casque, mon revolver, et me précipite dehors, suivi du fidèle Sempé.

Ce n'est pas sans peine qu'on arrive à l'air extérieur : à la porte de l'abri, qui sert aussi de cagna au bureau, les types, selon la consigne, abaissent les deux toiles destinées à barrer l'entrée des gaz ; un boum masqué, ayant sur son dos le réservoir-pulvérisateur, arrose les deux toiles : inondation d'hyposulfite. Dehors : grand chahut et grande illumination.

Les clacksons, les sirènes, les cloches, les clairons de l'arrière, tout gueule. Les fusils et les mitrailleuses,

en première ligne, crépitent à jet continu. L'artillerie exécute un morceau de virtuosité : « *Tir de barrage* ». Sur toute la ligne : fusées rouges, fusées blanches en grappe, fusées éclairantes ; les Boches lancent les leurs par quatre à la fois. Bientôt, des feux s'allument sur la ligne, pour dissocier la nappe de gaz. Dans le boyau, les types s'agitent, sans qu'on puisse reconnaître personne ; la section qui loge à côté de mon poste, et qui, seule, est à ma disposition, sort de ses abris en bon ordre ; je fais distribuer des grenades, en prévision que les gaz enrayent les fusils. Et on ne voit toujours pas la nappe gazeuse.

De temps à autre, on croit voir quelque chose : le clair de lune, la lueur des fusées voyageant sur les arbres et les poutres des maisons à jour, la fumée des feux, la buée légère sur les lunettes des masques : tout cela fait une drôle de lumière qui peut passer pour le brouillard des gaz.

Et le boucan n'arrête pas : les clacksons, les sirènes de la ligne ne disent plus rien ; vaguement quelques cloches au loin. Mais le 75 siffle toujours : à chaque obus qui passe sur le boyau, on sent que ça ne va pas loin. Et aucun tuyau.

J'envoie un type à la 4e compagnie qui, sous le commandement de Lauret, tient la ligne devant nous ; un type aussi au capitaine qui commande le bataillon. Et on ne voit ni Boches, ni gaz....

Notre grosse artillerie s'en mêle : nos torpilles volent par-dessus le marché. Mais ça se gâte : je fais rentrer tout le monde dans les abris ; les Boches nous administrent un tir de barrage, eux aussi, et tassé ; ils commencent à nous envoyer des torpilles : je vois le pigeonnier s'écrouler. Enfin, de la part du capitaine, on vient me dire que c'est sans doute une

fausse alerte venue de la gauche ; Lauret me fait répondre de même qu'il ne voit ni n'entend rien qu'une fusillade enragée. Bon.

Peu à peu, ça se calme. Le 75 ralentit ; les Boches ne tirent plus : quelques torpilles seulement. J'ôte mon masque : pas d'odeur suspecte. Je vais trouver le chef de bataillon ; c'est aussi la pagaye dans son poste téléphonique : pour barrer aux gaz l'entrée de leur abri, les téléphonistes ont renversé une bouteille de pétrole sur de la paille ; ça brûle si bien que ça met le feu à la cagna : on ne l'éteint qu'à grand renfort de couvertures. Le type au pulvérisateur est pris d'un saint délire et arrose tout ce qu'il voit : il renverse l'encrier sur le plan du secteur.

Le téléphone, de la part de l'arrière, n'arrête pas de demander des tuyaux ; enfin, on peut donner l'ordre d'ôter les masques. Ce n'était rien : loin, sur notre gauche, un type avait donné l'alarme, sans doute on ne saura jamais pour quelle raison. Mais cela était d'autant plus vraisemblable que le vent venait des Boches et semblait très propice à une émission de gaz. Une fois les deux premiers avertisseurs déclenchés et les premières fusées en l'air, ça ne pouvait pas s'arrêter. Tout de même, les Boches ont pu avoir de la casse, car ils devaient certainement être tous alertés, aux créneaux, et le tir de barrage a été soigné. Nous, nous n'avons pas eu de mal à la compagnie ; la 4e a eu un tué et quatre blessés. Sans cela, il n'y aurait qu'à en rire. Il paraît que ce fut spécialement rigolo dans le village à l'arrière : on y a « vu » les gaz ! Tu causes d'un affolement chez les salopards.

C'est égal, j'ai été assez content de cette alerte, en tant qu'expérience. D'abord le tir de barrage a été déclenché instantanément ; puis les types, une foie

les casques mis, et en vitesse, ont été très calmes : pendant que les Boches nous arrosaient copieusement en rafales, les hommes de liaison faisaient tranquillement leur chemin dans les boyaux, et tout le monde était à sa place ; beaucoup mieux même que je n'aurais espéré. Seulement quelques excès de zèle.

19 juin

Avant-hier soir, nous avons attendu la relève fort longtemps : à minuit seulement, mes quatre sections, disséminées dans le labyrinthe des boyaux, furent relevées et nous pûmes prendre le chemin de l'arrière, long et pénible, chemin d'une trentaine de kilomètres vers l'Ouest. Et pas de sommeil depuis deux nuits, et pas de café pour se réveiller et se réchauffer (les cuisines roulantes sont en réparation) ; mais, pas un seul traînard dans le bataillon. Surtout la dernière partie de la marche fut dure : la colonne coupée à chaque instant par des convois, par des chevaux, et inondée de poussière. Les hommes n'avaient qu'une tablette de chocolat par tête, sans pain, car la distribution ne devait se faire qu'à l'arrivée. J'ai tout de même pu envoyer notre cycliste devant la colonne, avec mission de trouver une boulangerie ouverte au premier village et d'entasser dans un sac à distribution tout le pain disponible ; si bien qu'à un tournant de route, nous avons trouvé ce boum avec du pain et on l'a distribué aux types, qui le trouvèrent bon.

Enfin, arrivée au cantonnement vers onze heures. Les hommes sont bien logés : bonnes granges et jardins. Pour les officiers, rien ou presque rien, toutes les chambres étant occupées par des salopards des ambulances, des aumôniers (il en pleut ici, des curés), des automobilistes. Mais ayons de la philosophie.

Ta théorie sur l'artillerie de tranchées, comme quoi on ferait mieux de se tenir tranquilles, est acceptable et discutable. Il y a plusieurs attitudes possibles (et en avant le petit cours de tactique!) :

D'abord (c'est celle de quelques types, bien rares d'ailleurs), quand les Boches vous embêtent, ne pas répondre et penser qu'ils se lasseront : le calcul est faux, premièrement parce que les Boches en profiteront au lieu de renoncer, ensuite il démoralise les poilus, enfin il est moche et vaselineux.

Deuxième attitude : Les Boches envoient un minnen : en envoyer un ; deux : deux ; etc. Très mauvais : on n'impose pas silence à l'ennemi, on continue à encaisser et on éternise la lutte sans résultat.

Troisième attitude : Répondre par un nombre régulièrement double ou triple : même inconvénient.

Quatrième attitude : Dès que les Boches tentent la moindre bamboula, à la première torpille, leur administrer une subite et forte dégelée, pour bien affirmer sa supériorité et son désir de ne pas se laisser faire. Ce système a beaucoup de bon : il impose silence aux Boches, il donne confiance aux poilus. C'est celui que nous employions il n'y a pas longtemps, avant notre dernier repos. On savait que vers deux heures et demie, les Boches commençaient : on les attendait au tournant, et, dès le premier minnen, on les abrutissait. Mais j'estime que cela ne suffit pas toujours : il est mauvais de laisser aux Boches l'initiative à jet continu ; il ne faut pas oublier que, normalement, c'est à nous de la prendre, parce qu'ils sont chez nous (hélas !). Aussi est-il bon moralement de commencer la danse et de lui donner de suite l'allure d'une sérieuse correction et non d'une taquinerie. De plus, les Boches sont assez

lâches, ils ne rouspètent vraiment que s'ils sont sûrs de la supériorité ; très souvent, en leur signifiant clairement qu'on est d'attaque et qu'on se fiche d'eux, ils se le tiennent pour dit. L'autre jour, ils n'ont presque pas réagi à notre bamboula, ni sur le moment ni après.

Quant à la disproportion dont tu parles entre l'effet produit par les projectiles dans les boyaux et la dépense, elle existe certes, mais seulement d'un point de vue tout matériel, si l'on met en parallèle le cubage de la terre éboulée, ou même le nombre d'hommes mis hors de combat, avec le nombre de projectiles. Mais il y a autre chose....

20 juin.

Et l'on reprend la petite vie de « noble exerciço » le matin et de théories le soir, — sans doute pour peu de temps.

Ce matin, splendide matinée de brume légère, vite dissipée. Etant seul officier (Martal occupé à l'instruction des grenadiers et le capitaine remplaçant le commandant), j'emmène la compagnie dans des prés, sous les arbres : un peu de remuement à la baïonnette, un peu d'école de section, et puis des championnats de sauts et parties de barres, en guise de gymnastique.

Ces ébats juvéniles étaient considérés d'un œil bienveillant par de vieux pépères, territoriaux qui raclaient doucement un lit de cailloux sur la route.

Beaucoup de jolis aéros tout neufs qui s'en allaient voir les Boches.

Et on jouit de respirer la vraie verdure où les gaz asphyxiants ne peuvent pas venir.

Après quoi on rentre au village, et dans tous les

cantonnements fonctionne une popote d'escouade, contre un mur ou une haie. Comme nous n'avons pas de cuisine roulante, il faut que les poilus se débrouillent, et ils ne s'en trouvent pas mal du tout : ils se confectionnent des petits plats, dégottent des tas de choses et les accommodent ingénieusement. Ça les change de l'éternel bœuf bouilli, seul plat qu'on puisse préparer dans la cuisine roulante.

Le pays est assez pittoresque par tout son remue-ménage de l'arrière : camions en masse, parcs d'aéros ; de superbes spahis sur des selles en fauteuils, avec des harnachements de cuir rouge ; et tous les troupeaux des parcs de bétail confiés à des Malgaches, imprévus pastours.

21 juin.

Quel joli temps clair, ce matin, et quel beau juin !

J'ai emmené la compagnie à l'exercice aux flancs d'un vallon où, de loin en loin, sont de petits bois. Très bon champ de manœuvre, avec des pentes, des talus. Et même une piste d'obstacles pour les chevaux : voyez Auteuil.

Le capitaine est venu nous voir, avec *Mousse*, et il faisait si frais, si beau, que nous éprouvâmes le besoin de remuer aussi. Nous nous mîmes donc en bras de chemise, et toute la compagnie, à la file indienne, prit le pas gymnastique : le capitaine en tête, le lieutenant derrière, suivi de l'adjudant et de tous les poilus, y compris *Mousse* ; et pendant dix minutes on trotta, en terminant par le saut d'obstacles. Ça fait du bien, sais-tu, de ne pas être dans les boyaux boyautants !

22 juin.

Encore du trimbalement : demain, à quatre heures, nous partons pour aller faire des travaux ; nous cou-

cherons dehors, sous la tente ou dans des baraquements.

Je lis sur le communiqué d'aujourd'hui que les Boches ont tenté un coup de main sur les tranchées que nous occupions ces derniers jours.

En ce moment, j'entends des chants patriotiques et joyeux : l'équipe de huit grenadiers de la 1re compagnie s'est distinguée particulièrement au concours de grenades organisé ce matin pour le régiment. Notre 1er bataillon a récolté tous les prix, sauf un petit, et la 1re compagnie a eu deux premiers prix sur trois : beau résultat, qui fait honneur à Martal, l'instructeur. Et nous avons le prix le plus mieux, celui de « précision collective » : à 25 mètres, notre équipe a mis 11 grenades sur 24 dans une tranchée de 30 centimètres de largeur ; c'est très chic.

Les prix étant des cigares et des litres de pinard, cela explique suffisamment les chants ci-dessus. C'était un joli tableau que le retour des lauréats au cantonnement, avec leurs fioles sous le bras....

25 juin.

Nous sommes en ce moment de parfaits hommes des bois : tous les poilus couchent sous la tente, dans une clairière mal éclaircie, entre les arbustes, à flanc de coteau.

Les voitures étant parties avec nos bagages, nous n'aurons plus de couverture ni d'effets de rechange si notre séjour sylvestre se prolonge. On s'en passera d'ailleurs. Il ne fait pas bien froid.

Ce matin, départ aux aurores, avec la compagnie, pour aller travailler derrière les lignes. Interminable boyau. Nous turbinons jusqu'à trois heures de l'après-midi, pour ces MM. de l'artillerie lourde : on leur

fait des emplacements de batteries, etc. Assez intéressant : pas le travail lui-même, qui est du terrassement comme beaucoup d'autres, mais ce qu'on voit autour : des choses grandes, formidables et mystérieuses, sur quoi il sied garder le silence, mais qui donnent, en même temps que l'ébahissement, confiance en notre puissance.

Nos hommes aident aussi à décharger des obus de taille diverse, bougrement pépères, et il n'en manque pas. Et il paraît que chez les Anglais, nos voisins, ce n'est pas non plus la pénurie. Y a bon.

Tout ce qu'on demande, c'est que le temps nous favorise....

26 juin.

Nous commençons à avoir les oreilles cassées avec les énormes canons qui tirent à côté de nous. Qu'est-ce qu'on envoie comme colis aux Missi Boches ! Il faut se dépêcher d'en mettre, pour soulager Verdun qui paraît bien menacé, d'après les communiqués de ce jour. Les Boches voudraient bien prendre au moins ce morceau-là, avant qu'autre chose leur tombe sur le râble. Espérons qu'ils rateront leur coup et que la diversion dont parlent tous les journaux s'opérera à temps.

Maintenant faut être très raisonnable ; je crains que la correspondance ne soit ralentie d'ici peu, sinon supprimée. Pas s'en faire. Je ne crois pas que nous soyons troupe d'assaut : t'effraye pas. Et pense que je t'aime bien fort, et que je voudrais bien revenir dans notre chez nous, le devoir fait.... Que Tout m'ait en sa merci.

A RENÉ M...

27 juin.

Vieux ami,

Tu dois trouver ma correspondance particulièrement rare, mais je ne suis pas très en commodité pour écrire, ces derniers temps. En ce moment, nous sommes dans le coup de feu d'événements formidables et imminents. Comme, cette fois, nous en serons bien, tu imagines que nous avons du boulot. Nous activons les travaux de la dernière heure, car nous ne devons, je crois, participer qu'à la seconde phase du grand tohu-bohu.

Au revoir, vieux ; je nous souhaite bonne chance et la revoyure, et je te la serre, et je t'embrasse.

A SA MÈRE

27 juin.

Suis abruti : d'abord par le boucan de provenances diverses, mais presque uniquement de fabrication bien française, et puis par le mal de dents.

Hier, j'ai enfourché un vélo, suis sorti de mon bois et suis allé chercher un dentiste au village le plus proche. J'en ai trouvé un dans une ambulance, mais qui n'exerçait ici la profession de dentiste qu'en amateur. Tout de même, il consentit à me soigner. Mais, comme j'allais m'asseoir sur le fauteuil, les Boches ont envoyé une salve de marmites sur le patelin. Le docteur m'a quitté pour descendre les blessés de l'ambulance à la cave ; et, quelques minutes après, on a amené des blessés touchés par cette salve particulièrement malheureuse. Naturellement le docteur avait autre chose à faire que me soigner les crocs.

Alors je suis parti et ai cherché dans le pays le dentiste en titre. Je l'ai trouvé, mais il avait déjà emballé ses instruments en vue d'un prochain départ. Cependant, en réunissant ce dentiste et les outils de l'autre, j'ai eu un cabinet dentaire. Il m'a inspecté la dent, m'a déclaré que l'extraction était très difficile et qu'il craignait de s'en charger avec des outils qu'il ne connaissait pas et sans anesthésique. Alors il s'est contenté de me mettre un pansement de quelque chose qu'il a trouvé après avoir renifié plusieurs bouteilles.

Et je suis parti pour mon bois. Mais, au bout d'une heure, je ne pouvais plus y tenir : j'ai enlevé le coton ; puis, ne pouvant manger, je voulus du moins dormir : je pris quatre comprimés d'opium et deux cachets d'aspirine et passai une nuit complète, sans me réveiller.

Je te parle beaucoup trop, ce me semble, de ces maudits crocs. Il est vrai que mon existence personnelle est dominée par ce rasibus majeur, et que ce qui ne m'est pas personnel est d'intérêt militaire, par conséquent secret.

Je rage de voir ce vilain temps.... Hier, vu brûler deux saucisses boches.

Y a bon aussi du côté des Italiens, avec Asiago, signé Cadorna.

Ayons confiance....

30 juin.

Nous voici, après un nouveau déplacement, cantonnés dans un village plein de troupes, à quelques kilomètres du front [1].

Le commandant est rentré de permission hier soir,

1. Guillaucourt.

avec *Larbi*. Conséquence : je redeviens chef de section ; j'aime autant cela.

1er juillet.

Superbe et joyeuse matinée : tout à fait le temps qu'il faut pour une belle offensive.

Nous sommes toujours dans notre village, ma division étant réserve d'armée ; mais, depuis ce matin cinq heures, nous sommes équipés, prêts à partir au premier signal.

La canonnade rage, puis s'arrête. Dans une heure, ce sera l'attaque, je pense.

Pour nous, nous ignorons tout à fait dans quelles conditions nous pouvons agir, et quand peut commencer notre besogne.

Cette attente serait énervante, si le temps n'était si joli et ne forçait à la joie.

Et puis, de bonnes nouvelles circulent ; sont-elles authentiques, et les journaux les apporteront-ils? On dit que Thiaumont serait repris et que les Russes auraient Koloméa. Ce serait de bon augure.

Je bouquine pour passer le temps, selon ma vieille habitude.

Je me promène dans le jardin, sans m'éloigner du cantonnement où on peut nous rassembler d'un moment à l'autre. Par-dessus les champs, j'essaye de deviner quelque chose de ce qui se passe : nous sommes loin, à une dizaine de kilomètres des lignes. Je ne vois que des masses de saucisses en l'air, des avions comme s'il en pleuvait, et j'entends le canon de tout calibre.

Vivement qu'on soit fixé. Ayons confiance et souhaitons de toutes nos forces que cette fois on les ait.

AU COLONEL M...

1er juillet.

Je ne vous écris qu'un petit mot : nous sommes en branle-bas de combat, en réserve provisoirement, et nous attendons les résultats des choses déclenchées.

J'ai reçu votre brochure [1], et je la lis avec mieux que de l'intérêt. De tout mon cœur, je souhaite que les opérations en cours démentent vos théories, que je serais bien près d'adopter pour mon compte.

A SA MÈRE

2 juillet.

Quelle drôle de situation est la nôtre en ce moment : dans la coulisse, à l'affût des tuyaux contradictoires et dans l'ignorance de notre propre destination.

Le plus clair de ce que nous savons, c'est qu'hier après-midi sont passés ici divers convois de prisonniers.

D'abord un petit détachement d'une cinquantaine. Puis 900, avec 7 officiers. Nous étions prévenus de leur passage, et nos troupes étaient rassemblées sur deux rangs de chaque côté de la rue : très dignes d'ailleurs.

Plutôt pénibles à voir, lesdits prisonniers : la chaleur et la poussière les rendaient d'une saleté repoussante, et ils avaient l'air éreintés. Ils se précipitaient sur les bidons qu'on leur tendait avec une terrible voracité. Y en avait de tout jeunes, à têtes assez sympathiques. Mais beaucoup avec quelle sale binette : crâne pointu, lunettes — classiques. La norme générale était malingre ; combien différents

1. *Comment on pouvait prévoir l'immobilisation des fronts dans la guerre moderne.*

de ceux qui débarquaient à Toulouse en août 1914 !

Dans la soirée, plusieurs autres convois de moindre importance : en tout deux milliers, je crois.

Et nous avons un camp de triage pour les prisonniers dans le voisinage de notre cantonnement : c'est la grande distraction d'ici. Ce matin nous y fûmes, Martal et moi, avec *Mousse*. Les Boches étaient assis dans l'herbette, et se déchaussaient sans pudeur. *Mousse* a traversé les réseaux de barbelé et est allée renifler les senteurs trans-rhénanes. Nous l'avons sévèrement admonestée. Après quoi, nous engageâmes la conversation avec les Missi Boches. D'abord les officiers : vilains ; ils parlaient la bouche pleine. Ils m'ont déclaré qu'ils iraient jusqu'au bout. Bien. Les soldats m'ont dit que, depuis trois jours, en prévision de notre offensive, ils avaient été privés de ravitaillement, et qu'ils avaient particulièrement souffert du manque d'eau.

Ensuite, les officiers m'ont raconté qu'ils avaient été très bien traités par les officiers et troupes d'attaque, ceux qui avaient risqué leur vie pour les prendre ; ils m'ont dit textuellement que ces officiers s'étaient conduits en héros, mais qu'une fois à l'arrière ils avaient été insultés par des gendarmes et autres salopards qui ne se battent pas, lesquels leur avaient craché à la figure.

Pour ma part, je suis moult réjoui de l'attitude de notre colonel qui, au camp des prisonniers, voyant un territorial flanquer des coups de poing à un Boche, s'est rué sur ledit territorial et lui a administré son pied dans le postérieur. Très, très bien.

3 juillet.

Bonne affaire, hier soir. Comme nous finissions de boulotter, je vois s'encadrer dans la porte, qui?...

Notre ami Charles Berry, soi-même, qui est arrivé, avec son peloton, travailler à la gare de notre village.

Ce matin, nous déjeunons de compagnie, assez maigrement d'ailleurs, car toutes communications pour ravitaillement étant interrompues, nous sommes réduits à ce qu'offre l'ordinaire. Cela n'amoindrit pas la joie de se retrouver ici.

Je crois que ça ne marche pas mal, mais naturellement nous avons peu de tuyaux.

Ta lettre m'apporte une triste nouvelle : Maurice Godefroy ajouté à la longue liste....

4 juillet.

Tandis que par chez nous ça marche très bien, que notre corps a atteint ses objectifs, dès le début de l'attaque, et maintenant les a dépassés, le reste de l'action a l'air immobilisé, par faute d'avance de nos voisins. Nous nous énervons un peu dans cette attente.

Et le temps me semble aussi bien fatigant : chaud, lourd.

Notre village est fort peu agréable : la note dominante est la poussière, énorme, et sans cesse soulevée par le passage continuel des camions. Nous passons le plus clair de notre temps dans la salle-cuisine-cellier, où Martal et moi avons nos couches, et où la popote s'installe deux fois par jour. La vue en est peu charmante : le mur d'une vilaine petite cour comme il y en a dans les maisons du Nord.

Je vais aller retrouver Charles, que ses fonctions de sergent n'absorbent pas trop en ce moment. Nous nous sommes baladés de compagnie hier, à travers les gares provisoires, les dépôts de matériel et de munitions.

On s'embête. Mais faut tout de même se dire que

ça ne va pas mal pour les Alliés, que les Russes travaillent, que les Italiens se reprennent, et que sans doute les Anglais vont s'y mettre sérieusement.

6 juillet.

Je me sens frais et dispos. Au moins on nous aura bien laissé le temps de faire tous nos préparatifs : équipement réduit au strict minimum, sac allégé, etc. Et nous sommes toujours dans le même *statu quo*.

Les journaux continuent à être bons, et le spectacle d'ici réconfortant.

6 juillet, soir.

Rien de nouveau à te raconter depuis la carte que je t'ai envoyée ce matin. Mais que faire en un gîte tel que le nôtre, à moins que l'on n'écrive à sa mère?

Le capitaine compulse les journaux de l'après-midi, sans grand espoir d'en tirer le moindre tuyau ; Martal dort sur sa paillasse. Nous attendons le dîner. Auparavant j'irai pousser une petite visite à Charles. Hier soir, je lui ai fait des adieux touchants, car on nous avait annoncé notre départ pour ce matin ; mais, au réveil, nous nous sommes aperçus que nous étions encore là, et depuis, situation inchangée.

On vient de me déranger : le cri des cuistots : « Des Boches ! » Une demi-douzaine de prisonniers qui passent, entre deux spahis. De temps en temps, ça recommence. Souvent le convoi est plus important : ce matin, deux cents.

Ça marche très bien de notre côté : notre corps a eu très peu de pertes et a fait les gains les plus considérables.

Petites distractions : revue de ce que les Boches abandonnent du contenu de leurs profondes : cartes

postales, aussi affreuses que les plus vilaines de chez nous, menus objets, carnets de contrôle, carnets de route, carnets d'observations. Je me démêle tant bien que mal dans cet allemand un peu spécial, dans cette écriture hâtive. J'ai un petit carnet de moleskine noire assez intéressant : sans doute celui d'un commandant de compagnie, avec le contrôle de la compagnie entière, la liste des punitions (exemple : « trois jours de consigne pour avoir dévoré, sans s'informer au préalable, la ration d'un camarade ») ; des mesures pour se faire confectionner, à la B. J. des Boches, une vareuse rupin, et des plans succincts de tranchées entre Tilsitt et Memel : des poilus qui viennent de l'autre côté.

Été voir aussi, dans une cour où on les entasse, des engins boches capturés et divers déchets de la bataille : curieux de regarder les outils qui vous déversent des saletés sur la figure.....

Et il passe toujours des obus, et des tubes à gaz. Depuis ce matin, la canonnade paraît ralentie, mais d'ici on entend très mal : il y a trop de tapage d'autos.

Nos troupiers ne s'amusent guère : forcés de rester parqués dans un pré, pour être prêts au premier signal ; seulement la permission de dresser la tente pour la nuit. Et le pinard se fait rare : hier soir, le vin très ordinaire se payait 35 sous le litre, et encore était-il bien difficile à trouver. Nous sommes réduits à boire du vin de luxe, qui n'est pas sensiblement plus cher.

Le désœuvrement est assez tassé. Fait lourd, et la pluie ne se décide pas : tant mieux d'ailleurs pour notre artillerie.

Plus rien à fumer non plus : réjouis-toi, horreur !

Je vais promener *Mousse* au Jardin d'acclimatation (*alias*, camp des prisonniers).

8 juillet.

Fait soleil. On vient de voir partir, dans des virages impressionnants et à une vitesse folle, deux avions de chasse : encore une saucisse ou un fokker qui va passer un mauvais quart d'heure.

Pour digérer en sainteté, j'ai lu du *Voyage du Centurion*, d'Ernest Psichari : l'histoire d'un jeune officier de tirailleurs qui parcourt les déserts marocains à la tête d'une colonne de méharistes, et qui trouve la foi dans les sables.

J'ai, du même auteur, l'*Appel des Armes*. Avec *Terres de Soleil et de Sommeil*, c'est tout le bagage de cet officier littérateur, — disciple de Bourget, Péguy, etc. — tué à trente ans dans la retraite de Charleroi.

Le *Voyage du Centurion*, présenté par une préface de Bourget, est assez intéressant : visionnaire chrétien, style semi-biblique et semi-silloniste ; avec du Claudel dedans. Bizarre espèce de littérature, très en vogue sur la rive gauche et les rues avoisinant le Bon Marché, où on veut voir une renaissance de l'esprit chrétien, et où je vois beaucoup moins : j'y vois surtout une facilité au développement, à la redite, le tout ronronné en tournures de l'Ecriture. Pas d'originalité de la pensée, et cela ne peut passer ici pour de l'impuissance, puisque l'auteur doit, avant toute chose, se conformer aux doctrines de Rome.

Mais il est indiscutable que ce style n'est pas mauvais, qu'il n'est pas non plus indifférent ; on y retrouve à chaque instant l'écho des litanies : or, il s'est attaché à ces litanies tant de poésie, depuis deux mille ans qu'on les rumine, elles ont fait si bien partie de l'existence française au cours des âges, que

le moindre écrivain, à les ronronner, gagne un prestige et un charme.

Pourtant cette littérature, qui prétend être de psychologie profonde, d'effort concentré vers la vérité, me semble être surtout faite de paresse et de sommeil. Elle exerce, à n'en pas douter, un grand attrait sur les esprits fatigués ou indolents, qui ne démarrent pas d'eux-mêmes ou qui saisissent l'occasion de la première panne, qu'ils appellent reposoir.

Aussi, je n'arrive pas à la croire ni très noble ni très féconde. Et il ne faudrait pas croire qu'on cesse d'être livresque lorsqu'au lieu de piller Aristote et consorts on délaye saint Mathieu. A part ça, c'est intéressant, et ça me le paraîtrait davantage si, à chaque instant, ne chantaient dans ma tête les *Litanies de sainte Barbe*, si mirifiquement dérivées de Péguy par MM. P. Reboux et Ch. Muller[1].

Voilà une bien longue dissertation sur M. Psichari.

Pour être juste, je t'en devrais une équivalente sur M. Pierre Mac Orlan, que je bouquine conjointement. Mais tu connais mieux cet olibrius conteur et illustrateur qui fit parfois notre joie. Dommage qu'il se contente trop souvent de sujets de contes vraiment inexistants, car, pour le reste, il a une façon simple et innocente de sortir le maboulisme qui touche au classique. Et, en sa compagnie, je navigue de l'ingénieux Truble « qui termina l'embellissement du désert en l'entourant d'une bordure de buis » au brav' captain' Fly « qui suréleva la ligne de l'équateur de quelques mètres seulement, mais assez toutefois pour qu'on pût passer dessous sans avoir la tête fauchée au ras de la ceinture ».

Tout ceci n'a qu'un rapport lointain avec les opé-

1. *A la manière de....*

rations militaires, mais n'est-ce pas mieux ainsi?

Ce matin, vu un capitaine, ami du nôtre, et qui faisait partie des premières vagues d'assaut. Très encourageantes constatations : travail parfait de l'artillerie, qui n'évite d'ailleurs pas toutes les pertes, mais paralyse toute défense de l'infanterie ennemie. Une seule division leur a chipé 120 mitrailleuses. Beaucoup de tout jeunes types chez les Boches. Et puis, ce qui est surtout réconfortant, c'est que nous allons doucement, prudemment et qu'on ne s'affole pas.

Notre promenade de tous les matins est maintenant, quand il n'y a pas de prisonniers au camp (et ceux qui y viennent n'y restent que le temps d'être triés et interrogés), d'aller au dépôt installé dans une cour voisine, où l'on amasse le matériel pris aux Boches. Là, j'ai pu voir moult mitrailleuses, et des tubes de bois préhistoriques avec quoi ils lancent leurs gros minnen sacs à charbon ; et aussi un mortier de tranchée autrichien tout à fait perfectionné, mais pas supérieur, à mon avis, aux 240 que nous avons depuis quelques mois. Et des caisses de grenades, des caisses de fusées de 105 et de 150. Les pièces d'artillerie prises ne restent pas ici. Nous ne voyons que les canons à nous qu'on amène sans cesse : des beaux 75 tout neufs ; et, sur des tracteurs énormes, les gros pépères. Ça fait toujours plaisir.

Nous ne savons encore rien de notre destination. Tous les jours et toutes les nuits, nous nous attendons à partir, et rien n'est plus agaçant que cette attente où l'on n'ose rien entreprendre, où l'on ne garde rien avec soi. Mais, de cette attente même, nous avons pris notre parti, sachant que la première vertu militaire moderne est la patience. N'oublie pas que c'est aussi une vertu civile, avec l'espérance.

Dimanche 9 juillet.

Du diable si nous nous attendions à passer encore ici ce nouveau dimanche. Il est riant à point, ensoleillé et calme. D'ailleurs le front s'est tellement reculé dans notre région que nous entendons à grand'peine la canonnade.

En attendant de se couvrir de gloire, le 417e continue à se couvrir de ridicule : il marche pas, il attend....

Je t'ai dit hier que je commençais à prendre mon parti de cet ennuyeux village : c'est vrai, et je me rends compte de ce qui me paraissait en lui si désagréable. D'abord l'inaction, la mauvaise installation, l'incertitude et l'attente ; mais j'avais déjà ressenti cela sans en être aussi profondément ennuyé. Il y a autre chose, qui est le paysage. Quand il fait sec, ce n'est qu'un nuage de poussière : circulation Eno établie dans les rues, autobus et camions sans interruption. Quand il fait humide, gadoue formidable, routes défoncées, éclaboussures : les convois ont alors des allures de cataclysmes aspergeants.

Quand on sort du village, on ne voit rien de reposant. Dans un rayon de 200 mètres autour du patelin, il y a trois gares, et quelles gares ! L'aspect est des plus banlieusards. Une plaine très morne, avec deux ou trois villages insignifiants à l'horizon ; les bordures d'arbres de deux routes nationales ; les champs de colza ou de blé abandonnés ; trois ou quatre cheminées de sucreries. En l'air, une quinzaine de saucisses. Des rails de Decauville ou des rails ordinaires dans tous les sens. Dessus, des wagons à n'en plus finir ; des locomotives blindées traînant les pièces de l'A. L. G. P. V. F. (artillerie lourde à

grande puissance sur voies ferrées) ; des baraquements, magasins, bureaux et ambulances ; des campements avec le fumier alentour. Sous des toiles camouflées, des entassements d'obus et de caisses à munitions ; des tertres couvrant des abris souterrains pour les poudres ou les grenades ; des montagnes et des montagnes de caisses, de rondins, de planches.

Impossible de savoir où commence l'une des trois gares et où l'autre finit. C'est la vision parfaite de la guerre scientifique et usinée, sans grâce : seuls, les aéros, qui rentrent le soir, ont dans leurs évolutions quelque chose de spirituel. Le paysage n'est même pas ennobli par le danger présent, puisqu'on n'est nullement bombardé.

Et, quand on rentre au village, c'est pour étouffer dans l'entassement des troupes : il n'y a pas un hangar, pas une étable où les hommes ne soient empilés ; pas un verger où les tentes ne soient dressées en rangs serrés. Et tous ces poilus désœuvrés encombrent les trottoirs, la chaussée appartenant aux camions.

Alors, on rentre dans sa cagna enfumée, on écrit à la maman sur la table boiteuse, à côté d'un comptoir de bistro échoué là on ne sait pourquoi, entre les deux paillasses où Martal et moi nous allongeons le soir venu ; après quoi, on bouquinera, et on dînera, et on baladera avec Charles, histoire de parler des amis. Voilà le programme.

10 juillet.

Je bouquine, toujours dans le même local où les puces abondent. Je suis plongé dans le second bouquin de Psichari, l'*Appel des Armes*, qui, celui-là, me tape franchement sur le système. C'est l'histoire d'un brave capitaine qui éduque à la caserne de Cherbourg et met dans la bonne voie militaire un

jeune ami, fils d'un instituteur socialiste : le jeune garçon sera arraché à l'enfer par la double vertu de la salle de police et de l'Église. Voilà qui est bien.

J'aimerais à relire cette pièce de théâtre irlandaise, parue dans *Comœdia*, et que nous avons dû garder ; c'était traduit par mon camarade de Normale, Bourgeois : je ne me rappelle ni l'auteur, ni le titre, mais il est question d'un Christy Mahon, je crois, qui passe pour avoir tué son père et qui en retire grande renommée. Je m'y étais fort délecté [1].

Enfin, ce matin, on s'est décidé à nous envoyer « à la noble exerciço » : nous ne pouvions nous éloigner du cantonnement, mais ce fut déjà très agréable d'aller s'ébattre un peu dans les champs voisins. Belle matinée claire.

La popote va bientôt déployer ses luxes pour le repas de midi. Après quoi, nous irons passer une revue d'armes, et nous ferons une petite théorie sur un sujet non encore imaginé. Puis, peut-être, nous essayerons-nous, selon les ordres de la brigade, à « faire chanter spontanément la *Marseillaise* ». Je redoute cette épreuve, qui nous donnera quelques hurlements discords et sans cadence appréciable.

Mousse est pleine d'affection pour moi depuis que je porte ma grande capote au lieu de ma vareuse : elle prend ça pour une robe et s'y muche avec des grognements de joie. Le capitaine m'assure qu'elle prend les puces et n'en donne pas. Croyons-le par discipline. Pour le moment, ladite *Mousse* saute après les mouches dans le soleil. Quelle occupation pour des temps de G. O. G. (grande offensive générale) !

1. Il s'agit du *Baladin du Monde occidental*, de Synge.

14 juillet.

Fête nationale. Suis face aux Boches, dans secteur glorieux mais calme pour le moment[1]. Beaucoup de travail et le minimum de confort. Enormément de pittoresque.

J'apprends à l'instant que les Anglais ont gagné beaucoup de terrain. Hip ! Hip ! Hurrah !

15 juillet.

Curieuse et vraiment guerrière existence nous menons.

Avant-hier soir, nous avons quitté notre bivouac pour venir en première ligne. Après quelques minutes de marche, nous avons dépassé notre ancienne première ligne et pénétré dans le pays de la plus fantastique dévastation. Les tranchées boches, les arbres, le premier village reconquis, tout cela est parfaitement malaxé, et il n'y a pas de description journalistique qui puisse exagérer.

Nous cheminons longtemps dans les anciennes tranchées et boyaux boches, par une nuit très claire heureusement. Notre guide nous perd, épisode indispensable ; les Boches nous envoient quelques fusants. Tout s'arrange d'ailleurs. Enfin nous parvenons à notre emplacement qui est, sur le plateau, une tranchée que l'on vient de creuser en fin de combat. Jolie différence avec des tranchées que nous habitâmes jadis : un fossé juste assez profond pour y être à l'abri, pas assez large pour passer deux de front. Mon poste de commandement est, dans la paroi du fossé, une niche à 30 centimètres du sol, haute de 40 centimètres et longue de ma longueur. Je m'y

1. A l'est d'Estrées.

couche pour dormir, en fermant l'ouverture par une toile de tente. Il n'y fait pas très chaud, vu que nous n'avons pas de couverture. Mais comme on ne dort guère que le jour, ça va. L'embêtant c'est qu'il va falloir même renoncer à cet abri : des niches semblables, mais creusées exagérément, ayant produit des éboulements et blessé des types. Alors ma petite niche pâtira de la mesure générale, et je ne sais pas trop comment on pourra dormir.

Nous avons trouvé la tranchée dans un terrible état de saleté : c'était le seul endroit où les besoins pouvaient se satisfaire. Nous améliorons et nous creusons des boyaux spéciaux et hygiéniques.

Un grief labeur, c'est de circuler dans la tranchée, où tout le monde est au coude à coude : il faut que les types se mettent à quatre pattes et qu'on leur passe dessus, ou bien qu'ils s'aplatissent dans leurs niches.

A la droite de ma section, je touche à un village que nous tenons à peu près en entier[1]. C'est tout plein pittoresque. Nous gardons une barricade de sacs à terre (la moitié des sacs français ; l'autre, boches) qui barre la rue, devant une maison que les Boches ont encore. De là, on a une bien belle vue sur la rue du village et ses maisons en miettes. Fouillis infect, cadavres, chevaux et vaches crevés, camions boches en panne, caisses de munitions, etc., etc.

Nous tapons des coups de fusil dans un four à chaux où sont les Boches ; ils nous répondent sur un réservoir où ils nous supposent. Et des vestes boches, des casques, des marmites, des grenades, tout le long de la tranchée. Pas loin, un 105 boche, avec deux servants restés sur place.

1. Estrées.

Notre coin est assez calme jusqu'ici. Nous n'avons eu que trois blessés, légèrement, dont le sergent de ma deuxième demi-section, qui est remplacé par un sergent en surnombre. Nous entendons cependant un beau raffût, surtout de fabrication française.

Le confortable mangeaille laisse aussi pas mal à désirer : tout arrive bien froid et plein de terre ; et on parle de nous donner à l'avance trois jours de vivres, pour éviter la circulation vers l'arrière.

Le plus embêtant, c'est que, pour la même raison, cela va coïncider avec un arrêt de la correspondance. Ne t'inquiète pas.

Je crois qu'il va pleuvoir : c'est ça qui serait pas chic.

Je vais m'occuper de me fabriquer un coin sec.

16 juillet.

De mon trou à ciel ouvert, où je me fais un tantinet vieux, pas rasé, pas lavé, terreux, vaseux, je t'écris dans une position d'équilibre instable. Mes jambes, en travers du boyau, sont dérangées toutes les minutes par les divers circulants qui progressent de profil et en jurant tous les bienheureux.

Il commence à pleuvoir. Sempé m'installe une toile de tente sur le boyau : cela fait un abri qui peut aller. L'embêtant, c'est que la terre me tombe partout, sur le papier, dans le cou, dans les oreilles, dans les yeux, dans la soupe et dans le pinard. A part ça, excellente santé. Pourtant, guère de sommeil : pas commode, de dormir dans la paroi d'un boyau où tout le monde passe et gueule.

Nous venons de flanquer aux Boches une bamboula majeure, en plus de la bamboula courante qui sévit

à jet continu. Les Boches répondent avec infériorité. En ce cas, tu pourrais voir ton fils, après qu'il a fait terrer tout son monde, s'ajuster le sac sur le dos, puis s'asseoir dans le boyau par terre, baisser la chique, et écoûter voler les *muches*.

Ce matin, grand raffût à côté de nous : une compagnie voisine tentait de chiper quelques maisons aux Boches. Tu parles d'une belle lutte à la grenade.

Hier, passé deux heures avec un lieutenant d'artillerie, nommé Palu, et dont il sied retenir le nom, car c'est un artilleur épatant, et pas froussard. Il a réglé superbement un tir de destruction, à plat ventre sur le toit d'une maison, à 20 mètres des Boches, et n'en est descendu que son travail fait, malgré les fusants. Il était temps d'ailleurs, car une mitrailleuse l'avait repéré et commençait à tirer dessus.

Nous attendons maintenant un tir de 400, rien que ça, ma chère, sur les Boches, devant nous.

Pas moyen d'écrire, tu sais : les corvées de soupe passent ; et il va falloir se fiche à plat ventre pour éviter les éclats de 400 : moyennant cette précaution, y a pas de danger.

18 juillet.

Nous soufflons un peu. Considérant notre fatigue, on nous a relevés hier soir pour nous amener en deuxième ligne.

Je me suis offert, de deux heures du matin à dix heures, un bon somme dans une niche d'une ex-tranchée boche, où, pure merveille, il y avait un peu de paille. Ah! c'est épatant, ce que j'apprécie les éléments de confort, bien que n'ayant pas vu de plumard, de vrai, depuis ma permission.

Nous apprécions aussi de ne plus être ici sur le qui-vive continuel.

Ce n'est pas pour dire, mais nous venons de passer quatre jours d'un rose plutôt pâle.

Ce matin, j'ai pu enfin me laver et *me raser* : délices. Oh ! le bon amyderm sur de la peau bien raclée ! Evidemment ma chambre à coucher n'est pas encore ce qu'on fait de mieux dans le genre : je n'y entre qu'en rampant, et la position couchée y est la seule possible. Il y a aussi pas mal de terre qui me dégouline dessus, mais au moins est-on à l'abri de la pluie.

Je viens de visiter un village[1] qui fut un des premiers pris dans une récente offensive. Je n'ai pas encore retrouvé mes idées nettes après cette visite. C'est épouvantable ! J'ai vu là le résultat de notre préparation d'artillerie. De tout le village, on n'aperçoit que, de loin en loin, un pan de mur haut d'un mètre à peine. Ce n'est, sur tout le plateau où était ce village, qu'une succession d'entonnoirs, qui se touchent exactement ou se coupent : il n'y a pas un mètre carré de terrain qui n'ait été retourné. Les maisons ont disparu entièrement. Les lignes boches, complètement nivelées ; les abris, pourtant profonds, écrasés ; les réseaux, hachés. Tous les bois autour sont découpés.

On marche là dedans absolument comme dans les moraines des glaciers : en suivant des sentiers sur les bords des trous. Dans tout cela, un fouillis : des minnen, des torpilles, des grenades, des armes, etc., des lance-minnen qu'on n'a pas pu emmener encore de ce chaos.

La chose la plus fantastique est un cratère, provoqué par une mine où nous avions fichu plusieurs tonnes d'explosif : 100 mètres de diamètre, et profond à y mettre une église ; la craie, qui se trouvait

1. Fay.

dans les couches du dessous, a sauté et recouvert toute la campagne d'une poudre blanche. Des arbres, à quelque distance, ont perdu leur écorce. C'est trop pour la raison humaine.

Je ne conçois pas que la guerre puisse durer encore longtemps à ce régime ; et pas davantage qu'on ose jamais recommencer.

Mais il faut se garder de raisonner là-dessus en ce moment. Plus que jamais, le mot d'ordre militaire « Pas chercher à comprendre » est de rigueur.

Pour l'instant, la santé est bonne. Je peux manger, boire et dormir. Je peux t'écrire et lire tes lettres : je suis très heureux. Je t'embrasse de toute mon âme, ma mère chérie.

A RENÉ M...

19 juillet.

Excuse ce papier, vieux ami. Je suis dans de la bamboula depuis une semaine, et séparé de mes bagages.

Depuis hier, nous sommes relativement au calme, bien que dans un chahut énorme : nous sommes en réserve dans une ex-tranchée boche qui jusqu'ici n'est pas bombardée. Mais nous venons de passer quatre jours en première ligne, à la gauche d'un village très en vogue dans les communiqués, où la vie ne fut pas douce. La tranchée n'était creusée qu'à moitié : il a fallu l'aménager, et sous un bombardement accentué.

Nous avons eu des pertes assez fortes pour n'avoir pas encore attaqué : presque le quart de l'effectif ; heureusement des blessés légers, pour la plupart. Le moral est bon quand même, et nous sommes prêts à bourrer plus avant, ce qui ne saurait tarder.

Mais j'ai eu sous les yeux quelques spectacles qui, je l'espère, me donneront plus tard le droit d'être résolument pacifiste, si j'en réchappe. Démolition de villages : j'en ai traversé un, complètement anéanti par notre artillerie, d'une façon que je n'imaginais pas : absolument impossible de soupçonner l'emplacement des maisons. Et des cratères de mines, affolants. Aussi, démolition de personnel ; mais il vaut mieux n'y pas insister.

Pour l'instant, notre artillerie pilonne plus loin, et nous prépare le chemin. Elle a l'air de s'appliquer. Tu m'en vois tout réjoui.

A la fin de la semaine, je pense pouvoir te donner de mon individu des nouvelles plus certaines. En attendant la revoyure, je t'embrasse, vieux ami.

A SA MÈRE

19 juillet [1].

Toujours en réserve, et au calme, entre la terrible décoction qui se flanque sur les lignes boches et les départs de nos pièces : à preuve que le calme n'est pas toujours le silence.

J'ai dormi bien et longtemps dans ma niche de terre dont l'ouverture est d'une ogive pittoresque.

Je suis retourné cet après-midi jeter un coup d'œil sur le chaos des entonnoirs avoisinants : je ne reviens pas sur l'impression causée. Puis, des banquettes de notre tranchée, je regarde à la jumelle les éclatements sur les bois, les villages et les châteaux que tiennent les Boches. C'est épouvantable. Le beau temps semble aujourd'hui revenu, et notre artillerie lourde en profite pour faire ce qu'on appelle du beau

1. La veille de sa mort.

travail. Quelles énormes colonnes de fumée noire, avec des éclatements en boule blanche ! Quelquefois, un panache de fumée noire, comme une éruption de volcan. Les Boches ne doivent pas être à la noce. Et de derrière nos premières lignes partent aussi des torpilles. C'est la danse complète. Il faut s'en réjouir. Mais c'est toutefois un spectacle peu à l'honneur de l'homme.

Et nos pauvres villages qu'on est forcé de détruire de fond en comble pour les reprendre, et encore avec peine....

Pour me distraire de tout ce que je vois, j'ai lu hier soir, dans ma niche, le *Roi Lear* que j'ai trouvé traînant par là. Cela me rappelle un bon temps déjà loin, une belle soirée chez Antoine....

J'ai eu surtout hier, pour me mettre du baume au cœur, ta bonne lettre, avec ton joli jasmin : merci, la maman. Nous manquons de fleurs ici : sur le plateau, on ne voit comme floraison que, de loin en loin, émergeant du chaos d'entonnoirs, des piquets à fil de fer boches, à forme de tire-bouchon : c'est assez joli....

Et les communiqués sont bons.

Espérons, et aimons-nous fort, fort....

CITATION

Est citée a l'ordre de l'Armée :

La 1re compagnie du 417e régiment d'infanterie sous le commandement du capitaine Houzelle et du lieutenant Étévé :

« *Au combat du 20 juillet 1916, est partie d'un bel élan à l'attaque d'une tranchée ennemie fortement occupée et flanquée par un îlot de village aux mains de l'ennemi.*

« *A pris pied sur la tranchée, y a lutté héroïquement à la grenade et corps à corps, utilisant deux dépôts de grenades enlevés à l'ennemi ; luttant plus d'une heure, son capitaine et son lieutenant tués, tous ses chefs de section tombés, perdant plus des trois quarts de son effectif.* »

TABLE DES MATIÈRES

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.




HMod.
E834k
166550
Author Étève, Marcel
Title Lettres d'un combattant.
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

